

PAUL REBOUX

ROMAN

II

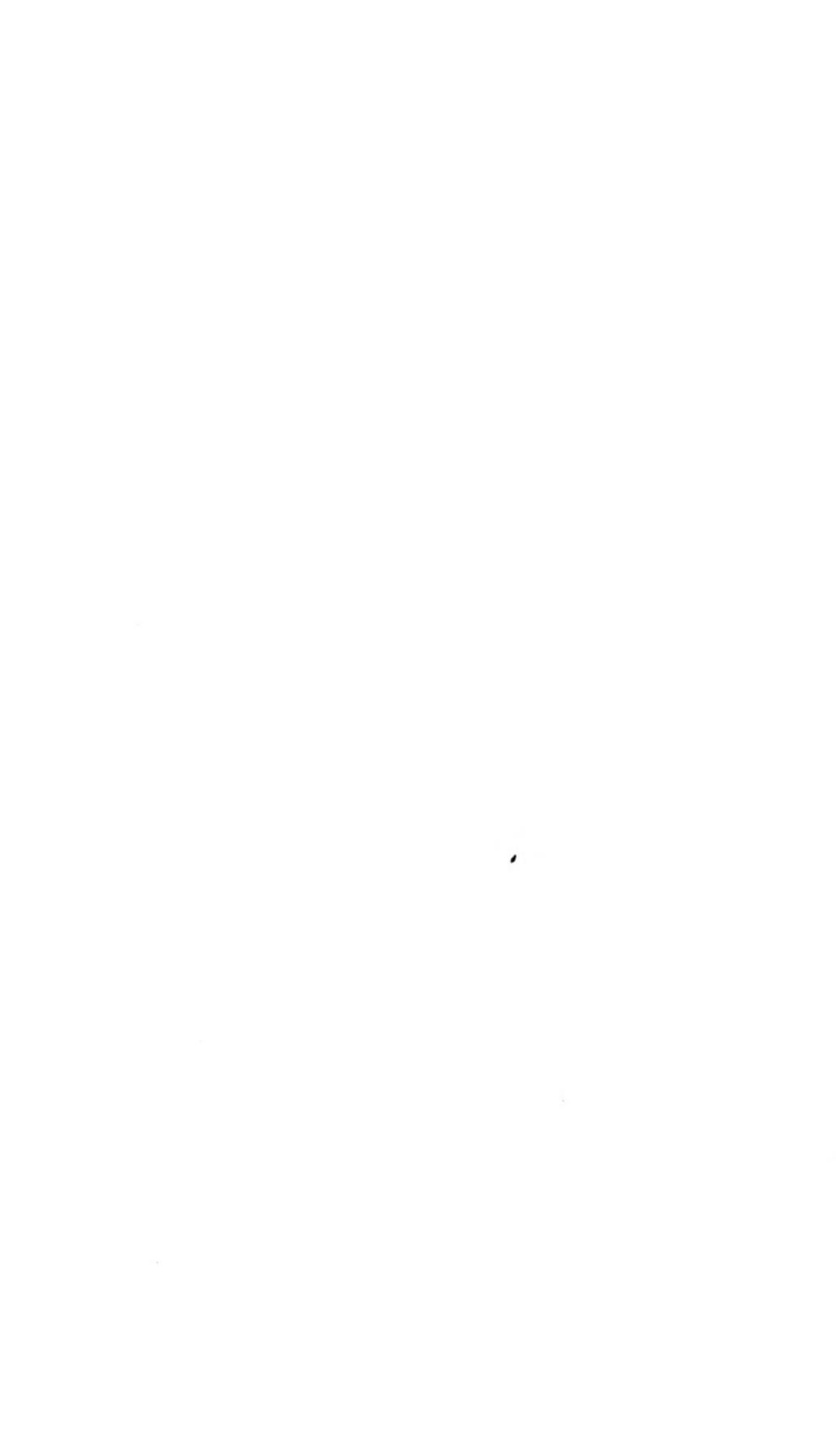


PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26

Cinquième mille



Les Drapeaux

II

*Il a été tiré de cet ouvrage
quinze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 15.*

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

ROMANS

JOSETTE.

LA MAISON DE DANSES, roman espagnol.

LE PHARE, roman breton.

LA PETITE PAPACODA, roman napolitain.

LE JEUNE AMANT, roman parisien.

ROMULUS COUCOU, roman nègre.

En collaboration avec CHARLES MÜLLER :

MAKETTE AUX ENFERS.

VARIÉTÉS

BLANCS ET NOIRS (voyage aux Antilles).

TRENTE-DEUX POÈMES D'AMOUR.

Chez d'autres éditeurs

POÉSIE

LES MATINALES.

LES IRIS NOIRS.

MISSÈL D'AMITIÉ.

NOUVELLES

TROIS PETITS TOURS DE MARIONNETTES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

VIENT DE PARAÎTRE (1903-1905).

En collaboration avec CHARLES MÜLLER

A LA MANIÈRE DE ... (1^{re} et 2^e séries).

A LA MANIÈRE DE ... (3^e série).

LA CRÉATION DU MONDE.

En préparation : TRIO, roman.

PAUL REBOUX

Les Drapeaux

ROMAN

II



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1921
by ERNEST FLAMMARION.

Les Drapeaux

XXIII

AMOUREUX?

Yvonne venait d'entrer dans le bureau. Réal était revenu la veille de Busseny. Ils recommençaient, ce matin-là, leurs travaux.

Dès qu'il la vit, il s'écria :

— Mon Dieu! comme vous voilà belle!

— Belle, grâce à vous, mon cher Maître! Vous êtes resté si longtemps là-bas que j'ai eu le loisir de me faire une robe neuve.

Elle avait prononcé ce « mon cher Maître » avec une déférence amicalement railleuse. Ils s'en amusèrent ensemble, heureux de se retrouver.

Elle était bien séduisante, en effet, dans cette toilette claire, très simple, où la ligne de son corps paraissait avec une chaste précision.

— Je suis content de vous revoir, mon petit

— dit Réal. — C'est drôle! Habituellement, après une absence, les gens se sentent un peu plus étrangers les uns aux autres... Et il semble au contraire...

Sentant venir la banalité d'un madrigal, il s'interrompt.

Elle répondit :

— Huit jours, ce n'est pas bien long!... Je pense que, tout de même, vous êtes un peu reposé de tous vos tracas?

— Oui, c'est-à-dire...

Il hésitait à lui faire part de sa méditation solitaire. Sûrement, elle le désapprouverait... Et cela romprait cette précieuse entente qui régnait entre eux, maintenant.

Ils se mirent au travail. Le courrier, qui n'avait pas suivi Réal à Busseny, les occupa longuement.

A la fin de la matinée, Yvonne dactylographiait les textes qu'elle avait notés, quand la servante annonça :

— C'est M. Bernard Pelletier qui demande si monsieur peut le recevoir.

A ce nom, Yvonne releva vivement la tête.

— Pelletier? — répéta Réal. — Il m'embête... J'ai à travailler, moi... Qu'est-ce qu'il peut me vouloir?

Yvonne intervint :

— Excusez-moi... J'ai bien entendu? C'est M. Bernard Pelletier?

Elle insista sur ce nom. Réal en fut surpris.

— Vous le connaissez?

— Oui — répondit-elle, un peu gênée. — Ou plutôt, il...

Elle se tut en regardant la servante.

— Faites attendre au salon — dit Réal.

Quand ils furent seuls, il demanda :

— Quel est ce mystère?

Confuse de n'avoir pu se maîtriser tout à l'heure, elle refusa d'abord de s'expliquer. Non! Cela n'avait aucune importance! Il insista tellement qu'elle dut faire la confidence sollicitée. Et il apprit que, à plusieurs reprises, elle avait été suivie par un monsieur mince, assez grand, brun, rasé, et qui avait fini par glisser dans le parapluie qu'elle portait une carte de visite. Elle l'avait retrouvée, le soir... Voilà comment elle connaissait le nom de...

Réal, furieux, exclama :

— Comment! Ce mufla a osé...

Yvonne, consternée de l'avoir troublé à ce point, s'efforça de l'apaiser. Mais lui, pâle de colère, serrait les poings.

— Et il se permet de venir ici! Il vous a pistée, parbleu!... Il vous a vue entrer... Attendez! Je vais le flanquer à la porte... Quel voyou!

Elle dut insister pour obtenir qu'il se calmât.

En lui parlant, elle s'étonnait à la fois de cette violence, et aussi de cette docilité soudaine, dès qu'elle avait dit : « Je vous supplie. » Pourquoi témoignait-il un mécontentement si vif? Pourquoi avait-elle sur lui tant d'influence?

Il la quitta, et revint presque aussitôt.

— Déjà?

— Ah! ça n'a pas été long!... L'imbécile avait trouvé ce prétexte : un renseignement au sujet de travaux d'écriture à la machine... Il m'a demandé si je ne connaissais pas quelqu'un qui... Oh! j'ai été poli, rassurez-vous... Mais net... A-t-on idée d'un toupet pareil!...

On frappa à la porte.

— Monsieur, c'est M. Maxime Duport.

— Ah! je ne serai donc pas tranquille cinq minutes, ce matin!...

L'heure où la séance devait finir était proche. Il fit introduire Maxime Duport, pendant qu'Yvonne s'apprêtait. Elle le croisa sur le seuil.

Maxime Duport fut expansif et cordial, selon sa coutume. Après s'être enquis de la santé de son vieux camarade, il le questionna sur ses travaux, puis, brusquement :

— Je t'ai dérangé, tout à l'heure?... Tu étais avec une dame...

— Ma secrétaire...

Duport fit entendre un petit sifflement d'admiration.

— Jolie personne...

Puis il prit un air de confident :

— Entre nous, hein... Non ?

Réal, un peu sèchement, répliqua :

Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Oh ! rien, rien...

— C'est une jeune fille parfaitement élevée, et je ne me permettrai jamais de... Ce n'est pas comme ce voyou de Pelletier !... Croirais-tu...

L'outrage qu'il venait d'apprendre l'exaspérait. Il ne put le taire, et, repris d'indignation, il informa Duport de tout ce qui s'était passé. Il le fit en termes tels, avec tant de chaleur, de colère, que Duport, à la fin, s'écria :

— Dis donc, mon vieux, dis donc... C'est très grave... Tu es complètement amoureux de ta dactylographe !

— Moi ? — s'écria Réal, stupéfait.

— Parfaitement, toi !

— Moi, amoureux de... Tu es fou !

— Ça crève les yeux !

Réal avait reçu cette révélation comme un choc. Mais il n'acceptait pas encore d'en mesurer l'exactitude. Il écarta cette idée, résolument.

— C'est archi-faux. Et tu viens de dire une sottise...

— Oh ! Bon, bon... Ne t'emballes pas...

Puis, pour changer de conversation :

— J'étais venu t'apporter ceci... Un volume de vers. L'auteur est un jeune camarade très gentil. Et il serait heureux si, toi qui as tant de relations dans la presse, tu pouvais en faire dire un mot.

Il défit un paquet qu'il portait. Le titre de l'ouvrage apparut : *La Haine immortelle*.

— Des poèmes patriotiques — expliqua Duport.

Réal eut envie de répondre : « Eh bien, mon garçon, tu tombes à pic. » Mais il sut se contenir.

— Bon, je lirai ça... Pourtant, je dois te prévenir. Je ne suis pas l'homme des haines...

Il lança le volume parmi d'autres papiers, négligemment.

— Tu verras ce que les Boches prennent, là-dedans ! — dit Duport, avec satisfaction.

— Où a-t-il fait la guerre, ton petit ami ?

— Oh ! il a une santé délicate... Il a été réformé tout au début. Mais d'ailleurs tu dois connaître son oncle : Etienne Dragan, l'ancien ministre du Commerce...

— Oui, oui — dit Réal, impatienté — je vois ça.

Un peu vexé d'être tièdement accueilli, Duport reprit :

— Enfin, mon vieux, tu feras ce que tu vou-

dras. Je te demande ça comme un service. Voilà tout.

— J'aurais mieux aimé avoir à te rendre service pour une autre cause. Je n'aime pas beaucoup les gens qui crient « Kss! kss! » pour que les autres se battent, et qui restent à l'écart, et je n'aime pas beaucoup les rabâcheurs de haine internationale, même en alexandrins.

Duport ricana :

— Tu n'es tout de même pas devenu germanophile ?

Réal baissa la tête, et, plus doucement :

— Je serais bien embarrassé moi-même de te dire ce que je suis devenu...

L'entretien se termina vite. Duport partit, affectant de la bonne humeur, bien qu'il demeurât vaguement agacé par ce refus mal dissimulé. Et Réal lui donna dans le dos quelques tapes cordiales, en l'appelant « Ce vieux Duport », pour réparer tant bien que mal l'effet de sa réponse.

« Moi, amoureux d'Yvonne! — se dit-il en revenant à sa table. — C'est absurde... Et pourtant... »

Maintenant qu'il récapitulait la progression de ses sentiments, il se demandait si M^{me} Réal, naguère, n'avait pas eu des soupçons fondés, et si Duport, tout à l'heure, n'avait pas dit juste.

Mais aussitôt la différence d'âge, le tort que

causerait à cette jeune fille une aventure sans issue avec un homme marié, l'ignorance où il était du sentiment qu'elle éprouvait elle-même, se présentèrent à son esprit.

Et puis, quelle divergence entre leurs idées ! Il le sentait bien. Les concessions qu'elle lui faisait ne dureraient peut-être pas toujours. Si un duel de conscience s'engageait entre eux, abjurerait-elle sa foi ? Allait-il renoncer, lui, pour un amour peut-être fragile, aux convictions qui déjà avaient obtenu de lui le sacrifice de son intérêt, de sa paix conjugale, de sa carrière ?

Puis il se répéta : « Amoureux de cette petite ? Jamais de la vie... Ah ! elle mérite, certes, qu'on l'aime... C'est un être charmant... Elle a de l'attachement pour moi, je le sens bien... Vais-je passer à côté du bonheur?... Et pourtant, nos idées... »

Brusquement il se mit à douter de la valeur de ses doutes.

Yvonne qui est jeune, et qui a l'âme claire, n'est-elle pas dans le vrai ? les théories auxquelles lui-même s'abandonnait depuis quelque temps n'étaient-elles pas la marque de quelque égarement d'esprit ?

Et, cette fois encore, il se mit à regretter le temps où il n'était que « Jacques Réal, l'auteur bien connu »...

XXIV

LA DOUCE FRANCE

France, juge le plus sévère de ta propre valeur, nation gentille d'esprit, la première à suivre la vérité nouvelle, la dernière à abandonner les vieilles vérités...

RUDYARD KIPLING.

— Vous savez l'allemand, mademoiselle Yvonne ?

— Oui...

— Compliments. Vous êtes plus savante que moi !

— Pourquoi me demandez-vous si je sais l'allemand ? Vous voulez faire traduire en cette langue harmonieuse les conférences que vous préparez pour votre prochaine tournée en Suisse ?

— Non, non... Mais je viens de recevoir de

Berlin des journaux qui parlent d'une pièce de moi, jouée récemment là-bas... Voulez-vous avoir la gentillesse de les parcourir? Et puis vous me raconterez...

Elle prit les textes et se mit à traduire aisément. Les critiques berlinois avaient rendu compte, avec une courtoisie un peu guindée, de cette représentation où la grâce parisienne semblait avoir fait bon effet sur le public.

Réal écoutait, approuvant parfois de la tête.

— En somme, ils sont très polis, ces Boches...

Et parfois il n'entendait plus. Il regardait celle qui lisait. Il regardait la forme de ses lèvres. Il écoutait la musique de sa voix. Quand elle s'arrêtait, cherchant le mot qui correspondait exactement au terme étranger, elle fixait alors sur Réal un regard tout éclairé d'intelligence. Il regrettait un peu qu'elle prit tant de peine. Il était heureux pourtant de sentir qu'elle s'efforçait pour lui paraître digne d'approbation.

Un dernier document restait à traduire. C'était l'article d'une revue copieuse, au texte serré. Le chroniqueur, sans doute quelque personnage à l'esprit doctoral et tout chargé de science, n'était pas indulgent. A propos de la pièce il entreprenait le procès de l'âme française. Il en traçait un portrait des plus ténébreux. A l'en croire, la défaite allemande n'était qu'un fléchissement

momentané. Mais la France gouailleuse et libertine était condamnée à un rapide déclin.

Yvonne, avec une irritation progressive, traduisait :

« Son commerce extérieur s'effondre, car les consuls de France, s'ils faisaient le quart de ce qu'accomplissent quotidiennement les consuls des autres puissances en faveur de leurs nationaux, seraient aussitôt accusés de se livrer eux-mêmes aux « affaires », jugés et révoqués, pour n'avoir pas pratiqué la maxime de Talleyrand : « Pas de zèle ». Le résultat, c'est que les Français, sauf quelques coiffeurs et quelques cuisiniers, ne franchissent pas leurs frontières, n'étudient même pas les chances de réussite qu'ils auraient à l'étranger, ignorent tout des autres pays, ne savent même pas si c'est le portugais ou si c'est l'espagnol qu'on parle en Argentine. On se demande à quoi leur servent leurs colonies, quand on pense que les importations françaises en Algérie sont inférieures à celles qu'y font les pays étrangers; que, en 1913, il est entré à Saïgon plus de bateaux allemands que des bateaux français; et que la population française à Madagascar et en Indo-Chine est presque uniquement composée de fonctionnaires. A l'abri de ses lois protectionnistes, véritables primes à l'indolence, la France sombre peu à peu dans l'inertie. Avant 1914, les

commandes métallurgiques échappaient déjà l'une après l'autre aux Français pour aller en Espagne ou même en Italie, pays pourtant sans fer et sans houille. Les compagnies de chemins de fer français achetaient des locomotives en Allemagne ou en Belgique. Au service de cette industrie débilitée, les moyens de transport font défaut. Le trafic des canaux français, au dire même des ingénieurs officiels, n'a guère progressé depuis soixante-dix ans. Les gares sont systématiquement éloignées des rivières, sur lesquelles les compagnies de chemins de fer ont, par crainte de la concurrence, établi des ponts très bas, afin d'empêcher le passage des bateaux importants. On a vu la compagnie du Midi affermer le canal du Languedoc exprès pour réduire son trafic. Il serait inutile de discourir plus longtemps pour prouver ce que le monde entier connaît aujourd'hui, à savoir que la France, mal outillée, mal organisée, gaspilleuse, dépeuplée, à la fois chicanière et insouciante, pays de fils uniques et de gratteurs de papier, est devenue pareille à cet animal fabuleux qui se mangeait les pieds sans s'en apercevoir, et... »

— Le catoblepas ! — interrompit Réal sans mauvaise humeur. — Voir Gustave Flaubert... Du moins, ce monsieur connaît notre littérature...

— Faut-il continuer? — demanda Yvonne.

— Non, non... Vous êtes au supplice... Je l'entends bien à votre voix...

Elle rejeta la feuille avec soulagement :

— Mon Dieu! — reprit-il. — Vous n'avez décidément pas l'air contente!

Il la taquinait un peu. « Les voilà bien, pensait-il, les jeunes patriotes passionnés! Il ne faut pas qu'on touche à leur idole! »

Il se répéta sa formule : « Passion patriotique... Le passionné ne tolère aucune parole défavorable à l'égard de ce qu'il aime... »

Puis il se dit : « C'est égal. Le bonhomme n'y va pas avec ménagement. Et, tout de même, ce n'est guère agréable à entendre... »

Elle gardait un silence plein de pensées violentes.

Réal demanda :

— Au fond, vous m'en voulez, n'est-ce pas, de vous avoir donné ce texte?

Comme pour dire non, elle haussa un peu les épaules.

Il insista :

— Vous auriez dû vous arrêter, si ça vous déplaisait tant.

Sèchement, elle riposta :

— Je n'ai pas à approuver ou à désapprouver ma besogne. Je la fais. Voilà tout.

Maintenant, il regrettait l'état d'irritation où

la lecture de ces accusations injurieuses l'avait mise. Pourquoi taquiner cette enfant de la sorte?...

Il s'approcha d'Yvonne et, très amicalement :

— Ecoutez, mon petit... Je vous ai agacée, avec ces traductions... Pardonnez-les moi. Et maintenant prouvez-moi que votre bonne humeur est revenue... Répondez franchement. Je vous dois une compensation. Qu'est-ce qui pourrait vous faire plaisir?

Il la regardait avec tant d'amitié qu'elle sentit s'apaiser en elle tout ressentiment.

— Ce qui me ferait plaisir?... Vous voir réagir mieux que cela, quand on traite la France de la sorte...

Elle le grondait avec un sourire de réconciliation.

— Je ne sais pas — continua-t-elle — quelle part d'exactitude il y a dans tout ce que cet individu raconte. Mais je suis sûre d'une chose, c'est qu'il n'est jamais venu chez nous... Il aurait bien dû lever le nez d'entre ses bouquins... Ce n'est pas dans les statistiques qu'on trouve la vérité sur la France... Cette vérité-là, elle ne se prouve pas. Il faut la sentir... Une promenade dans les rues de Paris lui aurait appris plus de chose, à votre Boche, que trois jours de bibliothèque..

Alors Réal eut une inspiration.

— Vous voudrez bien vous promener un jour avec moi ?

Elle hésita, puis :

— Mais... Pourquoi pas ?

Par la fenêtre, il considéra le ciel léger, les maisons que le soleil rendait lumineuses.

— Aujourd'hui ? Cet après-midi ?

Elle objecta :

— Et votre travail ?... Puis ce n'est peut-être pas très correct...

— Vous avez peur de moi ?

— Paissez-vous ?... Non, mais votre femme... Et les gens...

— Ma femme ne bouge pas d'ici cet après-midi : c'est son jour... Quant aux potins, j'ai pris l'habitude de ne plus m'en soucier... Je tâche de me conduire honnêtement... Voilà l'essentiel...

— Eh bien soit. Rendez-vous où cela ?

— 5 heures, devant la Madeleine.

Ils se retrouvèrent, pareillement heureux, comme des écoliers en vacances.

— Et où allons-nous, mon cher professeur de patriotisme ?

— Sur les boulevards, sur les quais, au hasard.

— Parfait !

Les trottoirs étaient secs. Des automobiles

passaient en miroitant. Un feuillage frais décorait les arbres où se poursuivaient des moineaux criards. Par-dessus la verdure, on apercevait un ciel bleu taché de légers nuages dont la blancheur se nuancait d'ombres couleur de lilas. L'air était doux. Des voitures chargées de violettes y faisaient flotter une exhalaison de jardin.

— Voulez-vous — proposa Réal — que nous prenions un taxi pour aller d'abord au plus loin? Et puis nous reviendrons doucement...

Yvonne hésita un peu. Enfin :

— Soit — fit-elle.

Les voilà côte à côte, sur la banquette. Réal avait pris soin de s'asseoir de manière à éviter tout contact, afin de ne pas alarmer la jeune fille. Dans la glace oblongue placée devant lui entre les deux vitres, il regardait à la dérobée le visage d'Yvonne. Comme cette ligne de sourcils était pure! Comme ces longs yeux s'enchâssaient bien! Et quelle précieuse substance, cette peau ambrée, unie, sans un pli, sans une tache...

— La fenêtre ouverte ne vous gêne pas?

— Non, non...

Elle offrait sa face aux caresses rudes de l'air qui rejetait en arrière les boucles souples. Elle souriait. Ses lèvres lisses et rouges s'entr'ouvraient un peu.

« Comme elle est jolie! » pensait Réal.

Soudain, mélancolique, il se disait : « Cette pauvre Mélanie ! » Il évoquait la silhouette de M^{me} Réal, son cou tassé, ses yeux réduits, son nez rond, la massivité de son torse. Près de ce jeune corps si droit, l'épouse quadragénaire lui parut toute déformée.

Au Luxembourg, le taxi s'arrêta. Ils descendirent. Réal regardait les ombrages du jardin. Yvonne lui désigna le Panthéon.

— Il y a là Hugo et Voltaire... Nos exportations ont pu diminuer... Je crois que voilà deux gloires françaises qui ne diminueront pas beaucoup...

Elle avait dit cela gentiment presque timidement, comme pour s'excuser de prononcer de grandes phrases. Réal goûta cette délicatesse.

Elle reprit :

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas... Comment se fait-il que vous, un écrivain, vous ne sentiez pas à quel point les œuvres de l'esprit créées chez nous n'auraient pu être faites nulle part ailleurs?... C'est tout de même là un signe de personnalité... Et il est bien naturel que cette personnalité cherche à vivre, à grandir, et, s'il le faut, à se défendre...

Il répliqua :

— J'admire, pour des raisons différentes, mais tout autant, Fragonard que Léonard de Vinci ou Dürer ; Taine que Leibnitz ou Darwin...

— Mais non pas de la même façon... Prenez les plus grands génies étrangers... Si nous disions exactement tout ce que nous pensons d'eux, si nous n'avions pas le souci de montrer une intelligence libérale, nous avouerions que Gœthe nous semble trop copieux et trop confus, que Shakespeare est pour nous brumeux et souvent sauvage, que Tolstoï a des loufoqueries de Russe et déclame trop souvent, qu'Ibsen divague dans l'intervalle de ses grandes visions, que le savoureux Kipling nous déçoit par ses confuses bizarreries, que d'Annunzio nous donne quelquefois envie de sourire et quelquefois de bâiller, que Wagner nous fait l'effet d'un orage parmi les brouillards... Il y a toujours, dans nos lectures étrangères, quelque chose qui nous déconcerte. Notre plaisir est troublé par cette différence. Un élément inassimilable demeure en ces pages, même les plus prenantes... Nous éprouvons, oui, de l'intérêt, de la curiosité, quelquefois de l'émotion... N'importe. Cela ne ressemble qu'au plaisir d'un voyage... Mais un livre d'Anatole France ou de Flaubert, un livre où l'on respire à l'aise, où tout est mesuré, limpide, parfait... ça, c'est de chez nous... Voyons, soyez franc... Est-ce vrai ?

— C'est une faiblesse...

— Mais non... Chaque pays réagit de même à l'égard des génies qui ont composé des œuvres

dans sa langue et sous son ciel... Si vous abattez les poteaux-frontières, croyez-vous que ces frontières-là disparaîtront?

Par le boulevard Saint-Michel, ils descendaient vers la Seine. Des étudiants qui les croisaient semblaient joyeux de vivre. Quelquefois passaient des messieurs graves et décorés, professeurs sans doute. Mais surtout des jeunes gens, encore des jeunes gens. Réal éprouvait une sorte de douceur à songer : « Tous ces garçons-là, c'est Demain ! Ils portent notre avenir. Et comme ils ont l'air sûrs d'eux-mêmes ! »

Puis Yvonne et Réal suivirent les quais, en flânant. Le feuillage des platanes frissonnait innocemment à la brise légère. Sur le fleuve dont les moirures mêlaient des entrelacs de jade et de turquoise, un train de chalands passait, tiré par un remorqueur derrière lequel une bande de fumée flottait comme une écharpe. Ils dépassèrent le palais de l'Institut. Sur l'autre berge, le Louvre, d'un gris délicat et comme irisé, dressait son harmonieuse architecture. Devant eux, tout au long du parapet, des boîtes de bouquinistes contenaient des brochures que le vent faisait palpiter ainsi que des papillons captifs. Un amateur, qui tenait une gravure, causait avec un vieux marchand vêtu d'une houppe couleur de feuille morte. Le bonhomme avait la barbe inégale et le visage

tanné. Un binocle d'acier, retenu par une ficelle, chevauchait le bout de son nez. Par-dessus, ses regards étincelaient d'intelligence. Il parlait avec son client de Moreau le Jeune et de Boilly. Et sa voix s'adoucissait pour prononcer de tels noms.

Yvonne et Réal n'avaient pas besoin d'échanger des paroles. Leurs sentiments étaient identiques. Ils goûtaient ensemble la douceur de cet air incomparable et le charme de ce décor qui présentait à la fois tant de noblesse et de simplicité. Comme pour résumer d'un mot leurs méditations, Yvonne murmura :

— La France...

— C'est vrai — répondit Réal.

Puis ils quittèrent cette région studieuse, traversèrent les Tuileries, remontèrent vers l'Opéra. La rue de la Paix leur offrit une suite de boutiques où s'alignaient de menus chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, des bibelots choisis avec goût, des vêtements et des parures. Des femmes passaient. Plusieurs étaient remarquables par l'élégance sobre de leur mise.

— Avez-vous vu — dit Réal — comme elle était jolie, cette dame en bleu, avec son chapeau vert?

Yvonne comprit que Réal était sensible à cet ordre de séductions. Elle répondit :

— Tenez... encore quelque chose de chez

nous... Détaillez ces femmes que nous rencontrons. Beaucoup ne sont pas ce qui peut se nommer : jolies. Mais, à force d'adresse, elles font illusion. Leur art de l'arrangement les transfigure. Regardez ces deux petites qui arrivent.

Les deux dames approchaient. Elles causaient entre elles, assés haut.

Quand elles furent passées, Réal se mit à rire.

— Dites donc? Vous avez entendu la langue qu'elles parlent? Ce sont des Anglaises, vos incomparables Parisiennes. Voyez-vous! Il faut se méfier des illusions où l'on est porté par le désir de prouver l'excellence d'une théorie...

Yvonne se mordit les lèvres, sans répondre. Il craignit de l'avoir vexée.

— Je suis taquin, et vous m'en voulez, n'est-ce pas?

Gentiment, elle répondit:

— Mais non.

Pour réparer cette déconvenue, elle demanda :

— Vous avez voyagé beaucoup?

— Pas mal.

— Eh bien, ne trouvez-vous pas que nos étalages ont quelque chose qui n'appartient qu'à eux?... Regardez ceux-ci. Comme tout y est disposé avec goût.

Réal, en l'écoutant, songeait aux étalages qu'il avait vus, hors de France. Oui, Yvonne

avait raison. Les boutiques de Paris expriment quelque chose de spécial, quelque chose où il entre de l'esprit, de la grâce, de l'ingéniosité ou de l'harmonie.

— Ce ne sont pas seulement les étalages — poursuivit-elle — qui, chez nous, ont un caractère personnel. Il en est de même des marchands. Entrez dans l'un de ces magasins. Vous n'y trouverez ni complaisance lourdement servile, ni bavardage, ni cette sécheresse britannique qui donne au client l'impression d'être servi par un automate... Ces petites vendeuses comprennent ce qu'on souhaite. Une souplesse d'esprit leur permet de deviner toutes choses. Et elles donneront ce qui convient le mieux parce que, chez nous, le désir de créer un accord, de réussir une œuvre, est au fond de chacun. Cela vient sans espoir de récompense, par amour de l'art.

« Elle a raison. Et elle est charmante » pensait Réal.

Elle continuait :

— Et ces antiquaires de la rive gauche... ce sont des artistes. Ils parlent avec émotion de leur métier. Comparez-les donc avec ceux qui tiennent le même emploi, dans d'autres pays. Ce sont, pour la plupart, des sortes d'épiciers, qui vendent des estampes comme on vend du chocolat ou bien de vieux juifs rapaces,

embusqués comme des araignées au milieu de leurs toiles. Il y a quelque chose d'inimitable, en France, voyez-vous. C'est cette bonne grâce qui n'est pas de la servilité, cette compétence légère et lumineuse, si peu doctrinale. On pourrait en un mot résumer tout cela. La France est le pays de la gentillesse... Ne trouvez-vous pas que la gentillesse a du prix ?

Maintenant, le caprice de leur promenade les avait conduits, par la rue Royale, à la place de la Concorde.

Le jour déclinait. Au-dessus des Champs-Élysées, une architecture vaporeuse de nuages amoncelait des blocs couleur d'ambre et d'argent. Par une percée, les gloires du soleil irradiaient des lignes de lumière sur le tumulte immobile du ciel. Tout en haut de l'avenue régnait l'Arc de Triomphe, petit et sombre. De l'autre côté, des vapeurs dorées baignaient déjà les statues, les terrasses, les frondaisons des Tuileries. La poussière de la journée adoucissait les teintes et troublait les contours. Au centre de la croix dont les bras s'achèvent l'un par le Palais-Bourbon, l'autre par l'église de la Madeleine, colonnades semblablement harmonieuses, devant cette large avenue qui monte vers une apothéose, auprès de ce noble jardin que trois siècles ont empli de renommée, on éprouvait quelque chose comme une auguste douceur. On

se sentait à la fois pénétré de béatitude par la tiédeur de l'air, anobli par la majesté de ces lignes, par la gloire de ces souvenirs.

Comme Réal demeurait silencieux, Yvonne lui dit, très doucement :

— Pour des étrangers, cet endroit où nous sommes, c'est un but de promenade, c'est un « point de vue ». Mais pour nous autres... Ne sentez-vous pas tout ce qu'il y a de nous-mêmes dans ces choses que nous regardons?

Elle se tut. Des gens passaient. Des voitures se succédaient, emplissant l'air d'un bourdonnement léger et continu d'abeilles. Une éblouissante lueur cuivrée se déployait parmi la nue et colorait les sommets des arbres, les frontons des monuments. Et toute cette magnificence avait pourtant de la légèreté.

— Que c'est beau — dit Réal, ému.

Yvonne répondit :

— C'est ça, la France...

Brusquement, la circulation fut, sur un point, interrompue, et plusieurs personnes se mirent à courir vers un groupe de gens qui discutaient.

Un accident?

Yvonne et Réal vinrent se renseigner. Un gamin, qu'ils questionnèrent, leur répondit avec tranquillité, d'un ton trainard :

— Oh! C'est rien... C'est un taxi que vient de se faire modifier par un autobus...

Amusés, ils se regardèrent. « Modifier » ! voilà un mot dont ni un Anglais, ni un Américain, ni un Allemand, sans doute, n'auraient goûté le pittoresque inattendu.

Yvonne répéta, avec un sourire :

— C'est ça aussi, la France.

LA DURE VÉRITÉ

La constatation désolante de notre recul dans le mouvement commercial du monde n'est malheureusement pas la seule de ce genre qui puisse être faite. Dans la marine marchande et même dans la marine de guerre, dans les transports intérieurs, les grands travaux publics, on pourrait trouver des indices trop certains d'un arrêt de l'activité nationale.

Paul DOUMER.

Une dépêche était ouverte sur le bureau et posée bien en évidence. Yvonne la regardait, mais n'osait pas la lire. Pourtant, elle avait le désir d'en connaître le contenu. Réal s'amusa un moment de mettre sa discrétion à l'épreuve. Enfin :

— Savez-vous ce que c'est, ça ?

Elle avoua gentiment :

— Non, mais j'ai très envie de le savoir.

— Eh bien, une revue américaine me câble pour me demander cinq cents lignes sur la France et ses progrès d'avant-guerre par rapport à l'Europe... Oui, mon enfant, réjouissez-vous! Je vais faire un éloge de la France... Seulement je ne voudrais pas me contenter de grandes phrases... Je tiens à composer un texte bien documenté, fondé sur des chiffres. Et voici ce dont je vous prie : Voulez-vous aller ce matin au Musée Social pour consulter des annuaires français de statistique? Il y en a un excellent, publié par le ministère du Travail... Demandez aussi des documents du ministère des Finances, des rapports de la Commission des Douanes, des études composées par des consuls, des attachés commerciaux... Enfin, vous voyez le genre... Et puis tâchez de m'apporter, sous forme de tableaux, des renseignements précis sur... Voulez-vous noter?

— J'y suis...

— ... sur l'état comparatif de la France et des autres puissances, selon les progrès accomplis durant un bon nombre d'années.

Elle demanda des précisions.

— Eh bien! — poursuivit-il — notez, par exemple, le rendement moyen du blé à l'hectare chez nous par rapport à l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande... Nous avons le sol le plus fécond de toute l'Europe. Là, nous

devons triompher... Notez aussi les productions annuelles de charbon, d'acier, de fonte; et aussi les exportations, les importations... Je voudrais montrer notre place mondiale... Il y a des points faibles, je crois : la marine marchande, l'alcoolisme, la dépopulation... Notez tout de même. Nous ne nous en vanterons pas, mais du moins nous verrons si les pessimistes ne montrent pas les choses trop en noir... Voilà, sauvez-vous... Et demain, rapportez-moi une belle moisson!

Ils se quittèrent joyeusement, elle, persuadée que ce nouvel état d'esprit était dû à l'influence qu'elle avait exercée sur Réal, et lui tout disposé à écrire avec âme cet article à la louange de la France. Car rien des réflexions qu'il avait faites n'altérait en lui son attachement au pays natal.

Le lendemain matin, en arrivant, elle déposa devant Réal, sans un mot, un paquet de feuilles.

— Eh bien? — fit-il avec bonne humeur.

Il s'interrompit, et, la regardant :

— Qu'est-ce que vous avez? Vous êtes souffrante?

Son visage pâli avait une expression douloureuse. Elle murmura :

— C'est effrayant...

— Mais quoi donc?

— Ce que je vous apporte.

Alors elle lui expliqua qu'elle avait agi selon

ses instructions, consulté les ouvrages nécessaires, contrôlé les statistiques officielles... Or le résultat de son étude l'avait consternée.

— Avoir été la France... la France, enfin... Et en être arrivés où nous en sommes...

Un tel air d'humiliation paraissait sur son visage que Réal, d'un ton presque bourru, s'écria :

— Voyons, voyons... Qu'est-ce que vous me racontez-là... Montrez-les-moi, ces fameuses notes... On va bien voir...

Il déplia les feuilles. De sa grande écriture, Yvonne y avait tracé des mots, des chiffres. Les noms de pays se groupaient par colonnes. Des barres de séparation rendaient les indications plus visibles.

Réal lut d'abord :

RENDEMENT PAR HECTARE CULTIVÉ DE BLÉ

(*En quintaux métriques*)

	1895	1905	1913
Angleterre.	17,7	22,1	21
Danemark.	25	27	28
Suède	14	18	22
Allemagne.	16	19,8	23
Pays-Bas	17	21	24
France.	13	14	13

— D'où viennent ces renseignements? — demanda Réal.

Elle montra une note marginale.

— C'est une statistique fournie par M. Edmond Théry.

— Evidemment, ces chiffres-là ne peuvent pas être suspectés.

La feuille suivante indiquait que — pour le rendement moyen à l'hectare de l'orge et de la pomme de terre — la France était de beaucoup inférieure à l'Angleterre, au Danemark, à l'Allemagne et à la Hollande.

— Comment cela s'explique-t-il ? — demanda Yvonne.

— Sans doute par le défaut de main-d'œuvre agricole, les méthodes routinières, l'ignorance où nous stagnons... Nous sommes chiches d'engrais, nous boudons contre les machines...

Il soupira, puis :

— Voyons les autres tableaux...

AUGMENTATION DE LA PRODUCTION

(De 1886 à 1913)

	CHARBON	ACIER	FONTE
	—	—	—
Etats-Unis . .	336 %	1.120 %	428 %
Allemagne . .	249	1.190	369
France	110	997	231

La statistique relative à la petite Belgique indiquait, pour l'acier, une augmentation de 2 622 %. Plus du double de celle de la France.

Réal essaya de reconforter Yvonne :

— Vous avez pris des chiffres concernant des pays naissants, en plein élan de prospérité nouvelle...

— Voulez-vous donc — répliqua-t-elle amèrement — une comparaison avec des pays en décadence?

Les notes suivantes indiquaient l'expansion commerciale des grands États :

PROGRÈS DES EXPORTATIONS DE 1875 A 1913

Exportations allemandes.

Augmentation : 10 milliards 510 millions.

Exportations américaines.

Augmentation : 9 milliards 645 millions.

Exportations anglaises.

Augmentation : 8 milliards 825 millions.

Exportations belges.

Augmentation : 2 milliards 609 millions.

Exportations françaises.

Augmentation : 3 milliards 8 millions.

Yvonne désignait d'autres pages :

— Voici des chiffres pris dans l'annuaire de notre Administration des douanes. J'y ai relevé nos échanges commerciaux pendant les neuf pre-

miers mois de 1919. On y peut étudier la proportion de nos achats et de nos ventes à l'étranger... Hélas! c'est le signe de notre affaiblissement économique. Nous recevons, nous ne produisons plus... Nous déboursions, nous n'encaissions plus...

	REÇU (Exportations) (en millions)	PAYÉ (Importations)
	—	—
Etats-Unis	71	6.127
Angleterre	459	5.414
Espagne	25	840
Italie.	39	584
Brésil	7	606
Argentine	16	803

Réal, afin de la rassurer et de se rassurer lui-même, observa :

— Nous étions encore sous l'influence de la guerre... Mais à présent nos exportations augmentent... Elles ont fait, en un an, un progrès de deux milliards!

Yvonne eut un sourire triste :

— Prenez garde aux mirages... Quand le prix de vente double, le chiffre de l'exportation grossit...

— Pourtant, les rapports officiels!...

— Officiels?... Mais ils sont pleins de lamentations, les rapports officiels... J'ai transcrit cette phrase du ministre du Commerce aux Chambres de Commerce : « En 1919, la France a pu fabri-

quer et vendre à l'étranger pour 8 milliards 713 millions de marchandises et a acheté pour 29 milliards 778 millions!... » Le ministre du Commerce conclut : « *Nos rivaux, à l'étranger, se substituent peu à peu à nos nationaux... »* Pourquoi, enfin, pourquoi ?

Elle avait poussé ce cri avec angoisse.

Réal, aussi ému qu'elle, murmura :

— Défaut d'activité, d'ordre... Nous sommes trop individualistes... C'est la rançon de nos qualités...

Il feuilletait maintenant les documents relatifs à l'état de notre marine marchande.

CONSTRUCTIONS NAVALES

(en tonnes)

TONNAGE LANCÉ EN :	ETATS-UNIS —	ANGLETERRE —	FRANCE —
1914. . .	200.762	1.683.530	114.052
1915. . .	177.460	650.919	25.402
1916. . .	504.247	608.235	42.750
1917. . .	997.919	1.162.896	18.828
1918. . .	3.033.030	1.348.120	13.715

Ils ne se parlaient plus. Elle s'était assise, accablée. Et Réal, lentement, tournait les feuilles.

Il constatait, maintenant, que d'après les statistiques postales, le Français écrit par an beaucoup moins de lettres que l'Anglais, le Suisse,

l'Allemand, le Danois et l'Autrichien. Signe d'indolence, de vie repliée. Il constatait que les Alsaciens, après cinquante ans d'occupation allemande, étaient beaucoup plus cultivés que les Français de situation sociale correspondante, dans les départements voisins. Il constatait que la France produit un nombre misérable de livres, chaque année, quand on le compare à ceux qui sont imprimés au Japon, en Allemagne, en Angleterre, en Italie... La France vient, en ordre de production, tout juste avant le Danemark et la Hollande...

— Hélas! — murmura-t-il — nous, le peuple intellectuel! Le foyer de l'intelligence mondiale!...

Il avait le cœur étreint par un sentiment d'humiliation et de tristesse. Jamais une lecture ne lui avait paru plus tragique.

Il arriva aux dernières pages.

— Ah! l'alcoolisme... Pour cela, je savais bien...

CONSOMMATION DE L'ALCOOL A 100°

Par tête d'habitant

De 1861 à 1910

Allemagne (Diminution)	1 litre	43
Etats-Unis (Diminution)	2 litres	77
Angleterre (Diminution)	2 litres	08
France (Augmentation)	18 litres	12

NOMBRE DE CABARETS EN FRANCE

En 1879 il y en avait	355.000
En 1885 — —	395.000
En 1890 — —	436.000
En 1895 — —	440.000
En 1900 — —	463.000
En 1910 — —	477.000

PROPORTION DES CABARETS (1911)

France	un pour	82	habitants.
Allemagne	—	246	—
Etats-Unis	—	360	—
Angleterre	—	430	—
Norvège	—	3.000	—
Suède	—	5.000	—

— Où avez-vous pris ces chiffres-là?

— D^r Bertillon... Joseph Reinach...

— Après un soupir, il répéta :

— Oui, l'alcoolisme... Nous connaissons tous, en France, le mal qu'il nous a fait.

Et, voyant le titre du dernier groupe de notes :

— La dépopulation aussi... C'est le signe essentiel de notre affaiblissement... Tout le monde est d'accord là-dessus...

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION FRANÇAISE

Premier Empire	5,15 %
Restauration	5,8
Deuxième Empire.	3,1
1877-1881	4,1
1882-1886	3,3
1891	0,67

Il demanda :

— Comment! Vous n'avez pas trouvé de chiffres postérieurs à 1891?

— Si — répondit Yvonne. — Je les ai notés là, tenez... Ils sont encore plus alarmants... Les statistiques de 1918 m'ont épouvantée... Il n'y a plus un seul département français où le nombre des décès ne dépasse, et de beaucoup, le nombre des naissances... Dans la Gironde, pour 100 naissances, 240 décès! 251 pour 100 dans l'Isère! 304 pour 100 dans la Corrèze! 309 pour 100 dans le Gers! 335 pour 100 dans le Var!... Et 1919 ne marque pas d'amélioration sensible... 403.502 naissances en 1919, au lieu de 604.811 en 1914... C'est un effondrement national, un véritable suicide...

Elle joignit les mains avec désespoir. Réal acheva la lecture :

EN FRANCE

(*Population civile. Départements non envahis.*)

1913	excédent des décès	17.366
1914	— —	53.327
1915	— —	267.340
1916	— —	292.655
1917	— —	269.838
1918	— —	389.600

DÉVELOPPEMENT DES VILLES
(*Par milliers d'habitants.*)

	1800	1850	1890	1900	1910
Lille	55	76	201	211	218
Francfort	48	65	180	289	415
Toulouse	50	93	150	150	150
Munich	40	110	349	500	595
Nancy	30	45	87	103	120
Leipzig	30	63	295	456	588
Rouen	87	100	112	116	120
Dresde	60	97	277	396	567

ACCROISSEMENT DE POPULATION
De 1871 à 1912

France	9 %
Allemagne	61
Royaume-Uni	45
Etats-Unis	141

LES FRANÇAIS EN EUROPE

En 1700, leur proportion était de . . .	40 %
En 1789, — — — . . .	27
En 1815, — — — . . .	20
En 1880, — — — . . .	13

Ils demeurèrent longtemps silencieux. Enfin Yvonne prononça douloureusement :

— Il avait donc raison, le Boche de l'autre jour... Mais comment en sommes-nous venus là ?

— C'est l'effet de notre paresse, de notre éternelle confiance satisfaite... Nous nous contentons

de discours... Nous sommes pingres, nous sommes chicaniers, et jaloux... Et puis il faut bien tout de même avoir le courage de reconnaître la vérité... Nous sommes vieux...

Elle eut un sursaut de révolte :

— Ne dites pas une chose pareille !

Il se leva et se mit à marcher dans le bureau.

— Que voulez-vous ! Les faits sont incontestables... Proclamer que nous sommes le peuple le plus spirituel, le plus chevaleresque, le plus brave et le plus admirable de la terre, cela ne prévaut pas contre l'évidence des chiffres que vous venez de me donner vous-même...

— Nous n'avons pas le droit de rabaisser notre pays !

Il riposta durement :

— Évidemment, ces constatations-là ne sont pas agréables pour l'orgueil des patriotes !

— Je vous en prie, n'en dites pas davantage... Vous me faites l'effet de cracher sur la France !

Elle s'était dressée, face à lui, animée d'une indignation dont s'embellissait encore son visage. La secousse qu'ils venaient d'éprouver tous les deux les avait rendus irritables. Réal, le premier, s'apaisa.

— Vous venez de me dire quelque chose d'assez pénible, mon petit... Mais je vous comprends... C'est très naturel... Et je ne vous en veux pas...

L'exaltation d'Yvonne tomba soudain.

— C'est vrai... Je vous demande pardon... Mais si vous saviez combien je suis nerveuse, depuis hier... Toutes ces effrayantes comparaisons m'obsèdent... Vous savez que j'aime mon pays... Oui, je vous le dis comme cela, assez naïvement... Aussi, aujourd'hui, me voilà bouleversée...

Elle avait sorti son mouchoir et s'essuyait les yeux. Des larmes y étaient venues.

— Croyez-vous donc — dit doucement Réal — que je ne l'aime pas?... Quand je blâme les patriotes vaniteux et têtus, les semeurs de haine, les passionnés visionnaires, je refuse le mode d'amour qu'ils voudraient m'imposer... Mais je ne suis pas pour cela un indifférent... Ce beau pays si riche, si plein de souvenirs, et qui semble décliner, m'inspire une tendresse émue...

— Tout de même — dit-elle d'une voix troublée et comme suppliante — la France ne peut pas mourir...

Affectueusement, il continua :

— Mais non... Qui vous parle de mort?... La France représente encore une force d'influence qui est imposante... D'autres chiffres permettraient de prouver sans peine qu'elle demeure digne d'estime, capable de grands efforts, et qu'elle justifie son prestige... Seulement, la France est parvenue à un âge où il faut se résigner à ne pas se croire toujours apte aux conquêtes... Que voulez-vous... C'est la loi de la

vie... Pourquoi, seul peuple entre tous les peuples, aurions-nous droit à l'inaltérable jeunesse?

Comme on calme un chagrin d'enfant par de belles histoires, il poursuivit :

— La France est une dame aux cheveux poudrés, semblable à ces bourgeoises charmantes qui inspiraient les philosophes du xviii^e siècle. Elle a eu des succès dont on a parlé partout et des aventures qui la rendent encore prestigieuse. Elle est cultivée. Elle a beaucoup d'esprit. Elle est restée, malgré les années, étourdie, gaie, enthousiaste, pleine d'illusions... Mais elle doit accepter certaines abdications. L'artifice des corsets et des fards, si tentant quand on a son âge, est un pauvre moyen de défense. Il ne fait illusion à personne. Il ne sert qu'à provoquer des déceptions cruelles. Affirmer : « J'ai vingt ans ! » alors qu'on en a quarante, c'est risquer les plus douloureux démentis. Elle peut vivre bien longtemps encore, digne et honorée, si elle se résigne à ne pas jalouser les succès des races montantes...

Ces paroles qu'il prononçait doucement, calmement, rassérénaient un peu la jeune fille. Elle soupira :

— Évidemment. Mais comme c'est triste...

Réal continua :

— Notre devoir est d'avoir pour elle une

déférence tendre... Il faut l'aimer comme des fils aiment leur mère quand ils devinent en elle les mélancolies inavouées qui préludent au vieillissement... Il nous appartient de conserver à son visage encore délicieux la liberté du sourire, de préparer pour elle une maturité sans tragédie, un automne longtemps doré... Oui, voilà notre tâche... Et cela vaut mieux, pour elle comme pour nous, que de l'égarer avec des espérances mensongères, ou bien de lui conseiller des aventures où elle risquerait sa liberté et sa vie...

— Oui, oui — dit-elle. — Je sens que vous avez raison.

Mais, reprise d'anxiété :

— Qu'est-ce que notre pays va devenir ?

Il ne répondit pas tout de suite, réfléchit, et :

— C'est évident... Nous ne pouvons pas vivre sans appui...

— Est-ce bien sûr ?

Il désigna les feuilles apportées par Yvonne. Ce geste était une réponse.

— Une alliance — soupira Yvonne — c'est presque toujours une duperie...

Réal hocha la tête.

— Evidemment... Si l'on en juge par l'attitude de nos amis d'hier vis-à-vis de nous, en ce moment... Ce ne sont pas les aumônes de New-York ni les cordialités humoristiques de Lloyd George qui peuvent nous illusionner... Nous

avons servi d'instruments pour abattre l'Allemagne rivale... Et maintenant nous servons de sergents de ville et d'huissiers.

— Pourtant — dit-elle — nous ne pouvons plus guère compter que sur ces soutiens-là.

— Compter?... Je crois que l'Angleterre impérialiste est dans une situation qui lui commande de songer d'abord à elle-même... ce qui ne lui coûtera pas, d'ailleurs, un grand effort... Ce vieux pays n'est qu'un comptoir central, exposé aux aléas de toute maison de commerce... Sa production de charbon diminue. Il a été obligé récemment d'en acheter 100,000 tonnes aux Etats-Unis. Les concurrences du Japon et de l'Amérique le menacent, et gravement. Sa dette s'est alourdie. Ses dépenses annuelles ont passé de 5 à 40 milliards... Puis l'Angleterre gouverne un empire fait de peuples contraints. Après avoir proclamé qu'elle guerroyait contre l'Allemagne pour assurer la liberté de la Belgique, voyez comme elle agit vis-à-vis de l'Irlande!... Sur l'Égypte et sur l'Inde passe un frisson d'affranchissement... L'Australie et le Canada se gouvernent déjà sans elle. L'armature craque. Cette fatalité qui frappe les conquérants éclatera quelque jour... Et les Anglais seront réduits à leur île percée de mines épuisées, battue par les mers froides, peuplée d'hommes d'écurie et de filateurs sans coton... L'Anglais est un com-

merçant routinier, dur d'oreille... A travers l'histoire, nous n'avons, lui et nous, que des souvenirs de rivalité... C'est maintenant un ami indifférent... Que sera-t-il pour nous demain?

— L'Amérique, alors?

— Peuple jeune, ardent, en pleine adolescence. Il est chaleureux, il est imaginatif et brutal, comme à cet âge. Il a le goût des aventures. Il augmente ses armements... Ses soucis intérieurs le détournent des nôtres. La question jaune, la question noire, le touchent beaucoup plus que ne le fait la question française... Et c'est bien naturel... Puis il nous méprise un peu...

— Croyez-vous?

— Avec indulgence, bien entendu... Mais les troupes américaines n'ont pas emporté de France un souvenir qui leur inspire de la confiance en nous... Nous avons montré à ces gens nos querelles, notre mesquinerie.

— Notre héroïsme...

— ... et surtout, depuis la paix, notre défaut d'initiative, notre irrémédiable tendance à entraver les réalisations, à nous perdre en pape-rasserie, à prendre les paroles pour des actes... Ils considéraient la France comme le pays de La Fayette. Nous n'avons été que le pays de M. Lebureau...

— Alors?

— Je ne sais pas... je cherche... Et j'en arrive à me demander...

Il se tut, songeant à sa conversation avec l'ami de Jacobi. Elle insista :

— A vous demander quoi?

— A me demander si les Boers qui se sont réconciliés avec les Anglais après la guerre du Transvaal... si les Russes qui se sont réconciliés avec les Japonais après Moukden... si les Autrichiens qui se sont réconciliés avec les Prussiens après Sadowa... si les Sudistes américains qui se sont réconciliés avec les Nordistes après la bataille de Richmond... si les Bulgares qui se sont réconciliés avec les Turcs après la guerre balkanique... si les Français qui sont devenus les amis des Russes après Malakoff, et des Anglais après Fachoda, n'ont pas montré autant d'exemples d'une grande loi sociale, et si...

— Et si?

Elle avait peur de comprendre.

— S'il ne serait pas plus digne... de nous réconcilier avec nos ennemis, que de sourire servilement aux amis dédaigneux qui ne nous aident plus que de leurs condoléances...

Yvonne eut un sursaut.

— Nous, Français, nous réconcilier avec les Boches, après ce qu'ils nous ont fait?

Il était aussi troublé qu'elle. Mais cette idée avait surgi. Maintenant, il la sentait là. Il avait

beau s'en défendre, elle vivait, elle se développait en lui. Il fit effort pour demeurer lucide. Cette répugnance qu'il éprouvait, n'était-ce pas là un signe de la passion patriotique exaspérée? Faut-il n'obéir qu'à des préférences? Sont-ce nos seuls élans et nos seuls instincts qui doivent nous gouverner, dans la vie sociale? Et l'éducation n'a-t-elle pas pour objet de les discipliner selon la raison?

— Evidemment, nous réconcilier... Ce serait l'intérêt des Allemands autant que le nôtre... Eux-mêmes le sentent bien, malgré leurs criailleries... Ils sentent bien que, grâce à nos forces de clairvoyance et d'invention, ils gagneraient ce qui leur manque. Ils sentent bien qu'en s'élevant malgré nous, contre nous, ils recommenceront à se faire haïr, à compromettre la paix du monde...

Tout à coup, il fut saisi par une exaspération semblable à celle dont Yvonne frémissait encore.

— Non! C'est impossible...

Mais devant lui s'étalait encore la documentation accablante. Il la regardait douloureusement. Yvonne surprit ce regard. Elle se leva, prit les feuilles, et demanda :

— Vous ne vous en servirez pas, je pense?

Comme il secouait la tête, elle se mit à déchirer les pages, soigneusement, en morceaux

menus, comme pour nier, pour cacher, pour abolir ce signe de la décadence nationale.

Réal, en silence, la regarda faire.

« Hélas!... Cela aussi, c'est bien français », pensa-t-il.

XXVI

LETTRE DE GENÈVE

Dire au Français que son devoir est de préférer passionnément la France; à l'Allemand que son devoir est de préférer passionnément l'Allemagne; à l'Anglais, l'Angleterre; à l'Italien, l'Italie; c'est créer chez tous les peuples un parti pris d'aveuglement, d'infatuation, d'injustice et de violence. Quiconque se préfère délibérément aux autres ne reconnaît aux autres qu'un droit inférieur; et c'est le principe de tous les attentats, de toutes les iniquités. C'est la formule et la doctrine de la barbarie nationaliste.

Jean JAURÈS.

MADemoiselle YVONNE VIDAL

23, rue *Marcadet*, Paris.

Me voici Genevois depuis hier, ma chère petite collaboratrice-amie!

Voyage excellent, parfait accueil de ma sœur

et de ce brave Buchmann, son Zurichois de mari.

Dans trois jours, je commence ici ma tournée de conférences. (Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front!) Puis départ pour Lausanne, Fribourg, Berne, Bâle, Winterthur, Saint-Gall, Lucerne. J'ai relu, dans le train, les textes que nous avons préparés ensemble. Je crois que cela plaira, surtout la causerie sur l'*Esprit français*, celle sur *L'Ame des petites Parisiennes* et celle sur la *Jeunesse d'Anatole France*.

Je vois ici une foule de gens. Ma sœur m'exhibe. Et les excellents Genevois n'ont pas encore eu vent du discrédit que Paris commence à m'infliger.

Pourtant, parmi ce monde, je suis seul. Ce ne sont ni les après-midi, ni les soirées que je regrette...

Ecrivez-moi aux adresses que je vous ai données, voulez-vous? Si vous le permettez, je vous écrirai moi-même, souvent, beaucoup. Au lieu de rapporter des notes en tas, je vous les enverrai. Si elles ne vous intéressent que peu, et même si elles vous causent quelque trouble encore, au sujet des questions si graves dont nous avons parlé durant ces derniers jours, excusez-m'en. Rester ainsi en communication avec vous, c'est mon seul moyen de n'être pas tout à fait exilé de ce qui m'est le plus cher, je veux dire de nos

causeries où vous êtes si joliment vous-même. Votre souvenir m'a tenu compagnie pendant mon voyage et ne me quitte pas dans ce beau pays qui rend la vie si légère.

Vous aimeriez la douceur de cet air, les teintes que prend le Salève au soleil couchant quand il se reflète sur le lac où glisse une barque à voiles pointues.

Ce que je vous dis là, est un peu carte postale. Mais ce que les cartes postales ne traduisent pas, c'est la qualité de cette lumière pure, de cet air dont la légèreté donne une impression d'eau de source. Tout est blond et bleu. La variété des bleus m'émerveille. Il y en a d'un peu lilas, que trace l'ombre des arbres sur le quai du Mont-Blanc; il y en a qui sont couleur de lapis au zénith, et de turquoise vers l'horizon; il y en a de glauques parmi les vagues du lac; il y en a de diamantés qui semblent remuer des saphirs et des aigues-marines, dans les remous que forment les bateaux, dans les pentes que creuse le courant du Rhône contre l'arche des ponts; il y a un bleu unique, à la fois lumineux et reposant, dans cette immense surface du lac où passe avec solennité l'ombre des nuages, et que des mouettes effleurent du bout de l'aile. Ce pays est un décor, un décor fait pour du bonheur. On voudrait échanger tendrement les impressions de sérénité char-

mante dont on s'y sent pénétré. On voudrait regarder à deux toutes ces couleurs heureuses. On voudrait... Mais on veut toujours l'impossible.

Je suis installé chez ma sœur. Elle ressemble un peu à M^{me} Varavère, mais comme l'épreuve en couleurs d'une estampe peut ressembler à une épreuve en noir. Quant à Buchmann, c'est un homme trapu, à cheveux roux et ras. Vous pensez : « Quelle tête de Boche ! » Eh bien oui, je vous l'accorde. Mais un brave cœur, et qui m'a accueilli avec l'hospitalité la plus touchante.

Professeur à l'Université, il fréquente des collègues, et les reçoit, quelle que soit leur nationalité. Comme ma venue était incertaine jusqu'au dernier moment, il n'a pas pu remettre un engagement préalable, et je me suis trouvé chez lui, à dîner, hier soir, en présence d'un Allemand!... Oui, tremblez!... un professeur de Philologie à l'Université d'Iéna...

Eh bien, réjouissez-vous ! C'est le plus sale bonhomme que j'aie rencontré depuis longtemps ! Ah ! ce salut quand on nous a présentés ! Cette façon de joindre militairement les talons, de tendre les bras le long du corps, de pencher la tête d'un coup brusque !

Ce long gaillard à crâne rasé et à lunettes d'or (naturellement !) est le type du fâcheux pangermaniste.

Ma pauvre sœur, quand il a commencé à formuler sa doctrine, était cruellement ennuyée. Elle s'imaginait que j'allais entrer en fureur. Je me suis contenté de faire parler le personnage.

Etrange état d'esprit que le sien ! Voilà quelque'un d'intelligent, sans conteste. C'est un esprit scientifique. Ses ouvrages sont appréciés dans les milieux européens où l'on s'occupe de ces questions spéciales.

Eh bien, vous n'imaginez pas les propos qu'il m'a tenus ! Jamais je n'ai eu plus vivement l'impression de l'orgueil têtue, de la vanité pédante.

Il m'a fait de longs discours pour me démontrer que la France était pleine d'anciens Allemands dégénérés, alanguis chez nous par l'effet du ciel trop clément. Il m'a exposé aussi, avec un grand appareil scientifique, que les invasions avaient pour effet d'améliorer les peuples et, sur un ton à la fois rogue et protecteur, il m'a dit tout le bien que nous pouvions attendre de la bienfaisance allemande.

Ah ! si vous aviez vu la figure de ma sœur... Et ce pauvre Suisse de Buchmann, qui ne savait plus où se fourrer...

Moi, je ne bronchais pas. Je me suis contenté de remarquer — tranquille comme s'il se fût agi d'une discussion sur l'histoire ancienne — que la Russie paraissait beaucoup plus troublée

que la France, et qu'il y aurait là, pour l'organisation allemande, la culture allemande, un beaucoup plus vaste champ d'opération.

— Soyez tranquille! — m'a-t-il dit.

Je vous avoue que cela m'a fait un peu froid dans le dos... Il est certain que, pendant que nous prenons des mines dégoûtées à l'idée d'entrer en liaison avec Lénine, les Allemands préparent leur pacotille, et que, de réchauds en locomotives, de lampes de poche en réseaux d'éclairage, ils vont faire là-bas, opiniâtement, leur petit bonhomme de chemin... Et ma foi, quand leurs mines s'alimenteront grâce à ces gisements, quand leur force galvanisera cette masse, ils formeront une puissance à laquelle il ne sera pas facile de résister...

Pour conclure, Herr Professor Doktor Otto Wyttembach s'est mis à parler de son pays en des termes qui vous auraient fait bondir. C'était toute l'Allemagne autoritaire, militaire, impérialiste, agressive, qui s'exprimait par sa voix. Il ne nous regardait même plus. Par delà nous mêmes, par-delà les frontières, monsieur le Professeur Docteur voyait déjà régner l'Allemagne ressuscitée! L'Allemagne au-dessus de tout! L'Allemagne forte, vertueuse, inventive, organisatrice, commerçante, artiste, la Grande Allemagne!

Il a même eu la condescendance de m'in-

diquer les étapes de sa prospérité. Prophète infatigable, il a eu la bonté de m'annoncer les guerres futures : une de l'Angleterre et de l'Amérique contre le Japon, avec l'Oural pour champ de bataille. Une fois de plus la France fournirait les hommes ! L'Allemagne, elle, serait affectée aux services de l'arrière. — Après quoi, guerre de l'Allemagne contre la France, afin de réparer les humiliations du traité de Versailles. Résultats : la France privée de ses colonies, l'Autriche incorporée à l'Allemagne, la Russie colonisée par des travailleurs allemands, et l'Europe enfin fédérée. — Troisième guerre : l'Angleterre contre les Etats-Unis, pour la conquête de l'Amérique du Sud. Suprématie maritime de l'Amérique, suprématie terrestre de l'Allemagne, soulagement universel, apothéose, rideau!...

Il y avait quelque chose à la fois de bouffon et de tragique dans cette ambition démesurée. Mais de plus tragique encore que de bouffon. Des monstres comme celui-là trouvent toujours des crédulités prêtes, des instincts d'égoïsme, de vanité, de cupidité, de fanatisme, disposés à se réveiller. La foule a coutume d'écouter, bouche bée, les énergumènes.

Par bonheur, les gaillards de cette trempe viennent de causer dans leur pays un tel effondrement qu'on commence à savoir ce que

valent leurs belles doctrines ! Les Allemands raisonnables ne sauraient en demeurer dupes, et ce peuple, qui a eu la force d'âme de se révolter en pleine guerre, ne saurait être d'humeur à fournir indéfiniment de nouveaux pions pour le jeu vorace de tels enragés !

J'ai vu aussi un autre Allemand, chez ce bon Buchmann. Je vous en parlerai la prochaine fois.

Excusez cette longue lettre. C'est que cela me donnait l'illusion de causer avec vous. Ah ! que j'aurais aimé connaître ici vos impressions devant ce spectacle et ces gens !

Je suis vôtre, très fidèlement.

J. R.

XXVII

L'INNOCENCE FRANÇAISE

Si c'est être pessimiste, défaitiste,
mauvais patriote que de dire la vérité,
bravons l'outrage et faisons notre
devoir.

Gabriel SÉAILLES.

MADemoiselle YVONNE VIDAL

23, *rue Marcadet, Paris*

· · · · ·
· La ligne de points que voilà représente les
choses que j'ai eu envie de vous écrire ce matin,
après une promenade parfaite au bord du lac, —
imparfaite, pourtant, de l'avoir été sans vous...
Mais ces choses, comment vous les aurais-je
écrites, puisque je n'aurais jamais eu même
assez de confiance en moi pour vous les dire?
Allons, au travail, au travail! Le travail est le
grand consolateur des cœurs nostalgiques...

Je dois vous rapporter un entretien que j'ai eu hier avec ma sœur et mon beau-frère.

Nous parlions de Herr Professor Doktor Wyttembach. Je leur disais combien les idées que nourrit cet estimable Prussien me paraissaient gothiques, au sens étymologique du mot. Et je cherchais les motifs de l'hostilité que ses pareils éprouvent à l'égard de la France.

En France, nous raisonnons ainsi : l'Allemagne nous hait; nous ne sommes en aucune façon haïssables; donc la haine allemande est monstrueuse.

Alors le bon Buchmann m'a rappelé certains faits qui, chez nous, sont un peu sortis des mémoires, car nous avons une tendance, bien humaine, à nous pardonner assez vite les torts que nous causons aux gens.

Reconnaissons-le. Nous n'avons guère favorisé le développement de notre voisine. Tandis qu'une loi de l'histoire, impérieuse comme une loi physique, poussait les éléments de ce peuple à se confédérer, nous, Français, nous n'avions qu'un dessein : diviser pour affaiblir. Pendant cinquante ans, Louis XIV a tenté de domestiquer l'Allemagne. Turenne, selon ses propres paroles, a « ruiné et mangé » le Palatinat. Napoléon, après avoir saccagé, ravagé, épuisé le pays, après l'avoir soumis à d'exorbitantes contributions, lui imposa une alliance humiliante et le transforma

en une réserve de soldats asservis à leur vainqueur. Il est bien naturel que l'âme allemande, sous un régime si propice à la fermentation des rancœurs, n'ait pas été unanime à trouver la France fraternelle... Nous ne jugeons que de notre point de vue. Nous ne mesurons pas assez, chez nous, combien, en 1871, les cinq milliards, l'occupation, l'annexion de l'Alsace-Lorraine, avaient un caractère de revanche.

A partir de ce moment, l'Allemagne commença à nous faire des avances. Elle jugeait que l'équilibre était rétabli. Mais elle ne rencontra jamais qu'une France boudeuse, revêche, où un parti criard s'appliquait à maintenir et à envenimer les malentendus.

Nos voisins, de jour en jour plus forts et plus prospères, finirent par juger sans bonne grâce cette malveillance obstinée. Leurs journaux ripostèrent à la malignité des nôtres. Dans les deux pays, les agités et les mécontents se firent entendre et dominèrent de leurs querelles l'opinion générale. Ainsi se prépara la grande guerre.

Et puis le Traité de Versailles. Ah ! ce traité qui prive l'Allemagne des deux tiers de son zinc ; qui l'oblige, faute de charbon, à fermer des usines ; qui lui ravit ses colonies ; ses droits dans les partages africains ; ses comptoirs en Chine ; s'empare de la plupart de ses locomotives

et de ses wagons; ce traité qui lui prend sa flotte et ses câbles sous-marins, ce traité qui étrangle son commerce extérieur, bref ce traité qui la condamne à la banqueroute, en exigeant d'elle une indemnité qu'en état de pleine prospérité elle aurait peine à payer, qui la condamne à la mort lente par consommation ou à la mort violente par anarchie, ce traité qui fixe les détails de cette torture économique après une guerre faite au nom de l'Humanité, de la Justice, de l'Égalité, des Droits nationaux, ce traité-là, chaque Allemand le médite. Et il en tire des conclusions faciles à imaginer.

Point de vue français : « C'est bien fait. Tant pis pour eux ! » Mais point de vue allemand ?...

La haine dont nous nous plaignons, qu'avons-nous donc fait pour l'apaiser ?

Au moment de l'armistice, l'Allemagne avait un désir sincère de réparations. Cette jeune République jugeait sévèrement les fautes commises par les armées impériales. Elle ne niait pas les responsabilités, elle parlait avec respect, avec regret, des dévastations du Nord.

La France a accueilli cette contrition par la défiance, par la rancune, par la rigueur. Elle est passée perpétuellement de la menace à la reculade, des querelles aux promesses, de la conciliation aux représailles. Tantôt elle ranimait les pauvres espoirs de l'Allemagne, tantôt elle se

dressait le blâme aux lèvres et le fouet au poing. L'instabilité de cette attitude découragea les bonnes volontés.

Ces bonnes volontés, d'ailleurs, à aucun moment la Presse française n'en informa ses lecteurs. Toute de miel pour les nationalités batailleuses et soudaines, nées d'un partage européen improvisé du fond d'un bureau diplomatique, elle ne parla jamais des efforts faits même à Berlin pour dissiper les malentendus et pour mettre à jour la vérité, jusque dans les cas où cette vérité était défavorable à l'Allemagne. Ni les écrivains de la *Gazette de Voss*, ni ceux des *Sozialistische Monatshefte*, n'eurent un appui en France, bien qu'ils fussent représentatifs d'une part importante de l'opinion allemande. Ce peuple docile, mais réfléchi, fut abandonné aux calomnies, aux perfidies, et jamais on ne lui fournit l'occasion d'une explication franche. On ne pensait qu'à taper dessus, à lui envoyer des missions militaires, et des nègres garde-chiourmes.

Si bien que chacun s'est découragé, s'est aigri, et que même les socialistes ont fini par croire ce que les pangermanistes leur répétaient inlassablement, à savoir que la France avait lâché sur l'Allemagne la peste noire, qu'elle ne songeait qu'à l'humilier, à l'avilir et à la mutiler.

Alors ma sœur s'est mêlée à notre conversation. Et je vous confesse que ce qu'elle m'a dit n'a pas été sans m'émouvoir.

Elle m'a parlé des enfants viennois et des enfants allemands avec des précisions tragiques. Les peuples alliés approuvent en effet, aujourd'hui encore, que des millions d'enfants soient affamés ou deviennent des tuberculeux incurables, des estropiés, en punition d'une faute commise avant leur naissance!

Quels peuvent être, désormais, les sentiments d'une mère allemande ou autrichienne, et de ceux qui ont sous les yeux, constamment, ces lamentables petites victimes? Ne serait-il pas temps, pour empêcher cette inimitié de devenir irréparable, que les femmes, dans les pays alliés, fissent entendre un cri de solidarité maternelle?

Cet entretien contenait, m'a-t-il semblé, quelques enseignements. La haine à l'égard de l'Allemagne est devenue, en France, une religion, qui se pratique sans contrôle et sans examen, comme il sied à une religion. Cette haine est fondée sur le principe de réciprocité. Cela nous suffit. Mais ne conviendrait-il pas de nous demander : « Pourquoi nous hait-on? » et d'atténuer ces motifs de haine?

Ces deux États paralysés, dont les journaux s'outragent, me font songer à deux voitures

accrochées dont les cochers s'injurient, au lieu de dégager les moyeux. Cela finira par provoquer un rassemblement, — un rassemblement sur la frontière !

Affectueux souvenirs.

J. R.

XXVIII

HIER ET AUJOURD'HUI

Tout cela, ils avaient le droit de le faire. Si, dans la concurrence entre les nations, ils ont été les plus laborieux, les plus énergiques, les plus habiles, tant mieux pour eux, tant pis pour nous.

Ernest LAVISSE.

MADemoiselle YVONNE VIDAL

25, rue Marcadet, Paris.

Je vous ai annoncé, dans mon avant-dernière lettre, la présence chez Buchmann d'un autre personnage digne d'intérêt.

C'est un professeur aussi. Il enseigne l'économie politique à Berlin. Il a du bon sens. Il est courtois. Il offre, même en sa rondeur, une sorte de raffinement.

Certains de ses propos ressemblaient, je le

confesse, à ceux de Herr Professor Doktor Wyttembach. Quand il comprit que je m'intéressais, sans hostilité, au développement de l'Allemagne depuis vingt-cinq ans, il n'a pas caché sa satisfaction d'appartenir à une nation qui fût si prospère. Avec une mémoire impitoyable, il m'a écrasé de chiffres en insistant, comme ils savent insister là-bas, pour me faire écrire les renseignements sur mon carnet.

C'est l'Allemagne traitant deux millions de tonnes de betteraves à sucre en 1871, et en traitant quinze millions de tonnes en 1913, tout en augmentant le rendement de 100 % grâce au perfectionnement de l'outillage. C'est l'Allemagne, doublant en cinq ans ses exportations de soies travaillées et sa fabrication cotonnière. C'est l'Allemagne construisant cinq fois plus de navires en 1906 qu'en 1900 — et tout à l'avenant...

Quels bonds! J'en étais abasourdi. J'avais bien eu l'impression de cet essor formidable. Souvent j'avais pensé : « Comme ils sont forts », suivant la phrase consacrée. Mais de telles précisions...

Il m'a raconté, non sans humour, des « plaisanteries économiques », si je puis dire. A savoir, par exemple, que, d'après les dernières statistiques d'avant-guerre, un tiers de la production imprimée circulant en Angleterre, calendriers et

Christmas cards, était d'origine allemande ; que l'Allemagne avait fait pénétrer, même à Londres et à Manchester, ses toiles de chanvre et de lin et ses colonnades ; qu'elle vendait plus à l'Australie que l'Angleterre elle-même ; que les filateurs de Saxe offraient avec succès aux Indous une contrefaçon de leurs propres cachemires.

Dès le lendemain matin, il m'a apporté des tableaux synoptiques qu'il avait tracés pour moi.

Il ne s'était pas aperçu que, tandis que je le questionnais, je pensais : « Voilà d'où elle est sortie, cette vague immense de fumée industrielle, issue de cheminées sans nombre parmi des bruits de marteaux, noircissant tout ce qu'il y a au monde de frais et de pur, les tendres feuillages, les statues de marbre... C'est leur ivresse de produire, qui a tout sali... C'est à cause d'eux, à cause de ce progrès débordant que leurs voisins sont devenus âpres à leur tour, qu'on s'est jaloués, qu'on s'est armés, que le monde est tombé dans l'abjection où le voici... Ils ont étendu sur les nations les signes tentaculaires de leur force... Et chacun a dû se débattre pour ne pas étouffer... » Il ne se doutait pas que je revoyais les lamentables feuilles que vous m'avez apportées un jour, et que je comparais, hélas!...

Ses tableaux, les voici :

PRODUCTION ALLEMANDE

(en milliers de tonnes)

	FORTE	HOUILLE
	—	—
1871	1 500	29.000
1880	2.700	42.000
1895	5.400	79.000
1907	12.000	143.000
1912	17.000	171.000

PROGRÈS DES EXPORTATIONS ALLEMANDES

1894.	3 milliards	
1898.	4	—
1906.	6	—
1907.	7	—
1913.	13	—

COMMERCE EXTÉRIEUR

1895.	7 milliards de marks		
1907.	15	—	—
1910.	16	—	—
1911.	18	—	—
1913.	21	—	—

EXPORTATIONS ALLEMANDES

(en millions)

	1895	1907	1913
	—	—	—
En Angleterre.	678	1.060	12.333
En Autriche.	436	717	1.104
En Hollande.	245	452	693

	1895	1907	1913
	—	—	—
En Belgique.	159	393	551
En France.	203	449	789
En Suède	77	187	229
En Russie	221	501	880
En Italie.	83	311	393
En Turquie	39	81	98
En Grèce	4	11	24
En Égypte.	6	39	43
En Argentine	36	179	265
A Cuba	3	24	34

Enfin, comme je lui avais parlé de la France, par rapport à l'Allemagne, il a eu la gracieuseté — et il croyait sincèrement qu'il me ferait grand plaisir! — de me communiquer ces feuilles, établies d'après les derniers chiffres d'avant-guerre :

VOIES FLUVIALES NAVIGABLES

(en kilomètres)

	FRANCE	ALLEMAGNE
	—	—
1880	10.940	12.441
1913	11.316	24.519

MARCHANDISES TRANSPORTÉES PAR VOIE D'EAU

(en milliards de tonnes kilométriques)

	FRANCE	ALLEMAGNE
	—	—
1875.	2	3
1913.	6	29

MARCHANDISES TRANSPORTÉES PAR VOIE FERRÉE
(en milliards de tonnes kilométriques)

	FRANCE	ALLEMAGNE
1875	8	10
1913	26	67

Quand il m'a remis ces textes, je l'ai remercié poliment, certes. Mais je n'ai pas pu retenir un cri du cœur, sous la forme de cette simple interrogation :

— Eh bien... Et maintenant ?

Il n'a pas été froissé du tout. C'était un mot de vainqueur : ces gens-là aiment la force. Mais il m'a répondu tristement :

— Oh ! maintenant... L'Allemagne est en bas pour dix années au moins... C'est notre punition. Nos succès nous avaient rendus mégalomanes. Nous projetions des folies dignes de Xerxès, comme par exemple de creuser au bas Rhin un nouveau lit pour que son embouchure devint allemande ! Nous sommes devenus victimes de notre réussite. Alors le malheur est arrivé. Il n'y a pas de gloire éternelle.

Son langage m'a surpris. Je ne m'attendais pas à cette résignation. Quelle rage nous éprouverions, en France, dans une situation analogue !

Là-dessus il a prononcé un mot qui vous aurait fait bondir. Il a — tenez-vous bien ! — dit tranquillement :

— Mais nous n'avons pas été vaincus.

Et il s'est expliqué :

— Ce qui a été vaincu, c'est l'espérance qu'avait l'entourage impérial de dominer durement le monde. Le peuple allemand, si malheureux qu'il soit, n'a pas été écrasé. On n'écrase pas un pays de soixante-six millions d'habitants... Il a été blessé par la guerre. L'armistice a marqué le commencement de sa convalescence. C'est pour cela que nous avons élevé des arcs de triomphe au retour de nos soldats, et non pas parce nous sommes militaristes, croyez-le bien...

J'avais peine à le croire, et, poliment, je ne le lui ai pas caché.

Il m'a répondu qu'un petit parti d'agitateurs était responsable de tout le mal qu'a fait l'Allemagne et tout le mal qu'on en pense.

— Hélas ! — m'a-t-il dit — nous avons nos pangermanistes comme vous avez vos nationalistes, comme les Italiens ont leurs irrédentistes, comme les Russes avaient leurs panslavistes, comme les Anglais et les Américains ont leurs impérialistes. Dans chaque pays, ce sont ces gens-là qui crient. Aussi, à l'étranger, on croit qu'ils représentent l'opinion.

Je l'ai interrompu :

— Qu'ils représentent ou non l'opinion, ils ont eu, pourtant, une certaine part dans la dif-

fusion de l'esprit de guerre en Allemagne, et dans l'embrasement de toute l'Europe!

Sans saisir la nuance, il m'a répondu sérieusement :

— Non. Tous les peuples d'Europe étaient devenus trop riches et, partant, trop ambitieux, trop armés, et, partant, voués à la guerre. Ils l'ont attrapée, comme on attrape une maladie. Le peuple allemand ne voulait pas la guerre. Il n'était tout de même pas si bête! Tout lui réussissait. Et ce qu'il voulait, il l'obtenait, par la force des choses, puisque le monde entier travaillait pour lui et ne pouvait plus s'en passer. La preuve que nous n'étions pas belliqueux, c'est la rapidité avec laquelle tout le pays a été gagné à l'idée de la révolution, instantanément. On racontait que nous tenions tellement à notre Empereur, et qu'il nous aurait conduits au bout du monde. Eh bien, voyez comme il a été jeté à terre! Voyez comme elle s'est disloquée, cette armée qu'on nous disait si nécessaire à la défense de notre commerce, et qui n'a servi qu'à le ruiner! Et maintenant l'Allemagne ne pense plus qu'à une chose : se remettre au travail. Mais il faut qu'on l'y aide, car elle est bien malade!

Je lui ai demandé alors quelle certitude nous pouvions avoir sur cet état d'esprit. Il s'est écrié :

— Mais vous avez donc oublié ce qu'a été chez nous la révolution ! Les officiers dégradés, humiliés par leurs propres soldats ; cent mille personnes, à Munich, chassant du palais royal le gouvernement responsable ; un soulèvement du peuple entier contre la guerre à laquelle on l'avait condamné... Quel pays, dans le monde, en a fait autant, je vous prie ? Recommencer la guerre ? Mais avec quel argent, avec quels hommes ?

Cette idée de l'inutilité pratique des combats modernes le hantait. Esprit précis, homme de chiffres, il y revenait sans cesse :

— Ah ! que n'avons-nous imité la Hollande et la Suisse, ces petits pays si prospères et qui ne s'encombrent pas de canons !... On agite, chez vous, comme un épouvantail, notre désir de revanche. Croyez-vous donc que nous souhaitons le retour d'une épreuve qui a fait passer notre circulation de papier-monnaie de 5 milliards à 75 milliards et quasi ruiné notre équilibre, puisque nos recettes de 1919 étaient de 7 milliards contre des dépenses de 75 milliards ? Tels sont les effets de la guerre... Pour nous comme pour vous, d'ailleurs... L'Allemagne sait compter... Allez ! la guerre récente et ses conséquences ont fait plus contre l'idée de guerre, dans les esprits raisonnables, que cent brochures pacifistes. Nos maudits journaux panger-

manistes cherchent à nous rendre encore colères en racontant que les Français rêvent d'annexions. Chez nous, c'est un goût qui est passé. Il nous a causé trop de déboires. L'incorporation du Schleswig-Holstein et de l'Alsace n'a pas rendu un seul citoyen allemand plus riche d'un pfennig. Et les ambitions, qu'une caste bataillieuse a représentées comme notre idéal national, ont fait trop de mal aux Allemands pour que ceux-ci ne réfléchissent pas aujourd'hui...

Nous avons parlé ensuite des rapports entre la France et l'Allemagne. Cette question l'a rendu mélancolique.

— Après l'armistice — m'a-t-il dit — l'Allemagne a cru qu'elle allait s'éveiller du honteux cauchemar, respirer, revivre. Et elle a senti qu'elle ne le pourrait que par la France. Aujourd'hui encore, elle le sent bien... Les Français nous avaient battus. Nous ne leur en voulions pas. C'était tant pis pour nous. Nous pensions qu'ils allaient aider notre gouvernement à rétablir l'ordre. Nos délégués ouvriers ont dit officiellement à la Haute Commission internationale combien l'occupation de Francfort et de Darmstadt avait produit bonne impression. Ils ont demandé, exprimant par là le vœu public, que des mesures fussent prises pour procéder au désarmement de l'Allemagne, seul moyen d'éviter le retour du parti de réaction. Mais, au lieu

de cela, qu'avez-vous fait? Vous continuez, malgré les conseils de l'Amérique, à maintenir un état de choses qui nous condamne à mort sans vous aider à renaître. Vous suivez maintenant une politique d'encerclement qui est une menace pour nous, et un danger pour vous, par réciprocité... Mieux encore. Au lieu de soutenir notre pauvre parti socialiste si défaillant, si novice, vous vous en êtes méfiés. Ces révolutionnaires, vous avez trouvé sans doute qu'ils sentaient encore le roussi. Les réactionnaires ont profité de cette erreur.

Puis son ton est devenu presque attendri :

— Ah ! si vous vous intéressiez davantage à notre peuple ! Si vous écoutiez ceux qui expriment son désir sincère de paix et son besoin de travailler, quel pas serait fait vers la paix du monde ! Au lieu de cela, songeant aux armements que vous avez tolérés chez nous, afin de nous dresser comme une barrière entre le bolchevisme et la France, vous ne parlez que de la nécessité de maintenir les vôtres pour nous inspirer la peur. Notre budget de guerre est de un milliard, le vôtre est de huit milliards ! Ces deux chiffres n'expliquent-ils pas l'alarme de nos nationalistes ? Alors plus vous chercherez à nous intimider, plus nous chercherons à vous affaiblir. Et puis un moment viendra où les forces s'équilibreront. Et l'on verra

recommencer l'absurde entraînement réciproque, aboutissant au conflit fatal. Pourquoi n'essayez-vous pas, au lieu de nous inspirer la peur de la guerre, de nous inspirer confiance dans la paix ? Allez ! Vous auriez de la surprise, le jour où seraient attachés solidement les becs des pangermanistes, à entendre quel grand murmure de reconnaissance — mais oui, de reconnaissance ! — s'élèverait de toute l'Allemagne laborieuse.

Tels sont les propos que m'a tenus ce professeur qui est — m'a assuré Buchmann — tout à fait incapable de feindre. Cette conversation m'a causé une impression bizarre. Je ne pouvais m'empêcher de penser que cet homme avait été mobilisé, sans doute, qu'il avait combattu peut-être en une région où je me suis trouvé moi-même. Voilà donc les adversaires qui combattaient en face de nous, de l'autre côté des tranchées ? Il y avait donc des hommes comme cela parmi ces « barbares », ces « Huns », « ces égorgeurs », ces « incendiaires », ces « voleurs », et ces prétendus coupeurs de mains d'enfants ?

Et puis je me suis mis à méditer sur cette force allemande momentanément paralysée. Elle renaîtra. Grâce à qui ? Contre qui ?

Aussi le désir m'est venu de profiter de mon voyage ici pour pousser jusqu'en Allemagne

afin de voir par moi-même ce qu'on nous peint, en France, sous de si repoussantes couleurs. Un ami suisse m'a mis en rapport avec des comités de conférence. On m'a fait des propositions que j'ai acceptées. Cela retardera la date de mon retour.

Au revoir, ma chère petite collaboratrice-amie. Ne vous imaginez pas que je reviendrai de là-bas avec des bas verts, une pipe de porcelaine et une plume derrière mon chapeau. Du moins, je pourrai dire des choses contrôlées, et sans prendre d'autre inspiration que mon désir d'exactitude. Vous voyez par là que j'ai tout à fait renoncé au métier de journaliste.

J. R.

XXIX

OU ILS EN SONT

L'esprit militaire, c'est la paix qui le
forme et c'est la guerre qui le défait.
TROCHU.

MADemoiselle YVONNE VIDAL

25, rue Marcadet, Paris.

Hier, j'ai eu la chance de rencontrer un Belge qui vient de séjourner en Allemagne durant quatre mois. Je lui ai demandé son impression sur l'état actuel du pays. Voici quelques notes que j'ai recueillies. Dans huit jours, je pourrai vérifier moi-même sur place l'exactitude de ses conclusions.

L'Allemagne actuelle, m'a-t-il dit, peut se décomposer en quatre groupes.

D'abord le groupe des gens d'affaires, des industriels, des enrichis. Ceux-là ne seraient pas fâchés d'une politique qui justifierait des commandes d'armes et de fournitures militaires, ou qui permettrait du moins de grosses tractations internationales. Ils rôdent autour des missions aliées. Et comme ils parlent sans cesse de rétablir l'ordre, de discipliner les indociles, il faut reconnaître que les officiers de carrière qui composent ces missions ont pour eux une sympathie secrète.

Ensuite le groupe des déchus.

Ce parti conservateur est composé des anciens nobles et des anciens officiers attachés aux traditions de l'empire défunt. Quelques-uns se sont retirés à la campagne, dans leurs domaines, et mènent là une existence hargneuse et repliée. D'autres, pincés dans une jaquette qui montre, comme faisait jadis l'uniforme, la raideur de leur corps dur et maigre, fréquentent les salons, cancanent, critiquent, disent leurs regrets et leurs espérances et ricanent des démocrates au pouvoir. Ils dénoncent l'impéritie du gouvernement, parlent du bolchevisme menaçant en termes apocalyptiques, échangent des plans de relèvement social, puis, baissant la voix, conspirent. L'âme des demi-solde est en eux. Et comme ils évoquent ce qu'était la patrie, comme

ils vantent sa grandeur d'hier, les bienfaits de l'ancien régime, les facilités qu'il offrait pour le développement des lettres et des sciences, ils n'ont pas eu de peine à rallier à leur cause des intellectuels, des savants, des artistes, des étudiants. Union précaire, certes. Un commentateur d'Homère et un officier de cavalerie ne sont pas faits pour s'entendre, à moins d'un sentiment commun. Mais ce sentiment, il existe. C'est l'humiliation. C'est la douleur d'être des déçus. Ils songent à cela, frémissants, les ongles rentrés dans les paumes. Et sans cesse leur aigle impérial dont le vol avait monté si haut leur apparaît comme un rapace humilié, abattu, cloué sur une porte de grange.

Troisième groupe, celui des agités. Ouvriers chômeurs, bavards de réunions électorales, prisonniers revenus de Russie, demi-fous qui n'ont pu supporter sans être déséquilibrés ni la grandeur du choc moral causé par la guerre, ni les difficultés de toutes sortes où un citoyen allemand se débat, ni la déchéance physique issue d'une famine prolongée. Parmi toutes les classes sociales, ils sévissent ; dans les salles publiques, les brasseries, et même dans la rue, ils font de grands gestes, jettent de grands cris, troublent l'ordre, s'affolent à la moindre excitation, prennent parti violemment, flambent d'enthousiasme

pour un homme que, le lendemain, ils déclarent inepte, propagent des nouvelles invraisemblables dont ils affirment l'exactitude, sont dupes de leur propre exaltation, courent chez des charlatans pour se faire dire la bonne aventure, profitent de l'ébahissement des badauds pour les dépouiller, pillent les étalages et les vestiaires, s'insurgent contre les règlements, huent les agents de police, poussent les ouvriers à se mettre en grève, bousculent les passants, braillent, acclament, insultent, sans conviction, sans raison, pour le plaisir de troubler l'ordre des rues, pour le seul orgueil de se dire : « Nous avons été pendant cinquante ans des esclaves du capital, voici l'heure de la délivrance ! A bas la propriété ! A bas le travail ! A bas la morale ! A bas l'autorité ! A bas la discipline ! A bas la loi ! Vive la vie ! Vive le plaisir ! »

Et puis il y a l'ensemble des petits bourgeois, des petits boutiquiers, des paysans, des ouvriers industriels, c'est-à-dire l'immense majorité de la nation.

Le peuple allemand, lui, ne conspire pas sournoisement et ne témoigne aucune violence. Nourri de navets, de tartines au saindoux, de harengs saurs et de bouillies grisâtres, abreuvé de tisane sans sucre, vêtu d'habits élimés, doué de linge en papier faite de toile,

et de chaussures en bois faute de cuir, le peuple allemand, depuis cinq ans, a froid l'hiver, et faim de janvier à décembre. Chaque famille compte un mort, mari ou fils. Et ceux qui sont revenus de la guerre flottent maintenant dans leur uniforme conservé par économie — ce qui fait dire aux voyageurs superficiels que les rues sont pleines de soldats. Il est déprimé au point que, si l'on parle de revanche, il regarde sans comprendre. Il ne comprend plus rien. La honte de la défaite, l'abaissement de l'honneur national, voilà qui s'oublierait bien vite si paraissait un peu plus de graisse ou de savon ! Le relèvement de la Patrie, à quoi bon s'y efforcer ? Toute énergie, à présent, ne servirait qu'à produire une marchandise dont le paiement profiterait aux seuls alliés, créanciers parfois contradictoires, mais semblablement impitoyables. Puis il faudrait être doué de force physique. Or, le peuple allemand est aussi débilité que démoralisé. Les pères amaigris considèrent avec un morne fatalisme les bébés rachitiques. D'un pas mou, ces gens s'en vont au travail par les rues où s'accumulent les ordures. Puis ils restent inertes devant le comptoir, le bureau ou l'établi, à moins que, campagnards, ils ne regardent tristement leurs champs, où le défaut d'engrais et d'instruments aratoires raréfie la récolte, leurs vergers dont les fruits se perdent, puisque les

trains encombrés permettent à peine le ravitaillement des villes. L'épuisement cérébral les rend incapables de participer aux querelles qui éclatent et s'entre-croisent au-dessus d'eux. Ils assistent à des meetings, moutonnièrement, sans se soucier des journées perdues, puisque le gouvernement paie des indemnités de chômage.

Il faut toutefois considérer que ce peuple d'ouvriers industriels, cette énorme masse, forme des syndicats dont le pouvoir d'écrasement peut égaler celui d'une montagne formidable. Il suffirait d'un déclenchement pour provoquer l'avalanche sociale. Ces syndicats comportent quelques groupes de chrétiens, 60 p. 100 de pacifistes et 30 p. 100 de socialistes minoritaires, résolument antimilitaristes. Ce sont ceux-là qui voulaient réduire à zéro, ne l'oublions pas, l'armée de la Reichwer. Dans dix ans, c'est-à-dire à l'époque où l'on peut prévoir que l'Allemagne commencera à rééquilibrer sa vie sociale et sa production, ce sont ceux-là qui — par l'effet naturel des évolutions politiques — fourniront les éléments d'influence. C'est sur ceux-là que nous aurions pu faire fonds dès maintenant, car leur extrémisme n'est agressif qu'à l'égard de leurs concitoyens.

La ruine de l'Allemagne est-elle définitive?
Non.

Ce pays est, à l'heure présente, une machine au point mort. L'aiguille de son énergie est sur zéro. Le moteur n'est pas cassé. Il est grippé, simplement. On peut presque dire que c'est faute de graisse. Importez-en. Vous verrez les rouages se remettre en marche et l'énorme appareil retrouver son fonctionnement. Les déchus cesseront de grincer, les déréglés reprendront leur activité, le grand mécanisme docile de la nation recommencera à tourner, et les régulateurs indiqueront de nouveau le rythme normal de l'appareil.

Voilà quelle est la vérité sur l'Allemagne.

Les journaux alliés n'en donnent que des visions fragmentaires, des impressions passionnées. Tous ces groupes militaires, polices bleues, garde civique, garde locale, ne sont pas formés pour préparer une guerre nouvelle. Ils attirent les enrôlements non pour des desseins patriotiques, mais parce qu'ils offrent à ceux qui s'y engagent la certitude d'être vêtus et nourris. Il y a là des Allemands qui, en temps de disette, ont trouvé un « filon ». Voilà tout.

Non. Cette race n'est pas même en décadence, car elle n'a pas encore atteint ce degré de maturité où la corruption commence.

Elle se relèvera. Il faut que ses voisins s'y attendent.

Auprès d'une Allemagne aujourd'hui effon-

drée, demain renaissante, ils ont le choix entre deux attitudes : la collaboration qui servira leurs intérêts — ou l'animosité, génératrice de revanche.

En écoutant ces déclarations, je pensais beaucoup à vous. Qu'en auriez-vous dit ?

Et que faites-vous ? Que devenez-vous ? Me voici en route pour l'Allemagne. Mes déplacements m'ont privé de vos lettres. Elles me manquent. Croyez-le. Elles me manquent même plus que vous ne pouvez le croire.

J. R.

XXX

SŒURS EXILÉES

L'Alsace-Lorraine veut avoir son autonomie. Elle veut se gouverner elle-même, régler ses affaires intérieures à sa guise, vivre de sa vie propre, selon ses goûts, son originalité et ses traditions.

JACQUES PREISS,
ancien député d'Alsace-Lorraine au Reichstag.

MADAME RÉAL

97, rue du Général-Foy — Paris.

Ma chère Mélanie,

Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis cinq jours. La faute en est à l'existence nomade que je mène. Déplacements, conférence et réceptions se succèdent. Charmant accueil partout. Je t'assure que ton père est bien injuste envers ces bons Suisses...

Et, puisque nous avons eu récemment un entretien à propos des Alsaciens, tu pourras lui communiquer cette lettre-ci, où il trouvera des renseignements puisés à la source même.

J'ai rencontré, chez Buchmann, M. Frédéric Wiesel, usinier des environs de Colmar.

Il ne s'est guère montré favorable aux méthodes françaises dont l'Alsace fait l'épreuve, après les avoir tant réclamées.

Nous avons soumis ce pays à notre mode habituel de colonisation, c'est-à-dire que nous n'y avons rien expédié qu'une cohorte de fonctionnaires. Les Alsaciens ont vu s'abattre chez eux une nuée redoutable de neveux de sénateurs, de policiers politiques et de théoriciens criards, qui, avec la pullulante pénétration de sauterelles africaines, se sont insinués partout, gâtant, rongéant, désorganisant et polluant cette contrée naguère féconde. Chacun, là-bas, s'attendait à des rapports d'amitié. Or il n'y a eu, une fois les arcs de triomphe démontés, que des contacts administratifs, et quels contacts !...

Résultats : Voilà que maintenant l'Alsace-Lorraine, après quelques jours de fête, grogne de nouveau.

C'est son destin. Il est peu probable que les Alsaciens aient été contents lorsque Louis XIV les annexa. Ce peuple a, par-dessus tout, le goût de l'indépendance, sans doute à cause de ces

subordinations précaires et alternées dont il est la victime. L'Alsacien est un gaillard à tête dure, perpétuellement insatisfait. Il y a une chanson là-dessus :

*Ce qu'il a, il ne le veut pas,
Ce qu'il veut, il ne l'a pas...*

Et quelle est, au fond des cœurs, la préférence ?

L'expérience allemande d'hier, puis l'expérience française d'aujourd'hui, ont inspiré à ces gens, par-dessus tout, l'amour de leur indépendance. Et ils commencent à se lasser d'être de perpétuels prétextes à revanche, pour des guerres qui, chaque fois, les exposent à la ruine sans leur donner la liberté.

Si je te parle de tout cela, c'est que j'espère te suggérer quelques vues qui t'intéresseront sur une question dont nous nous sommes souvent entretenus. C'est aussi parce que le reste : santé, voyage, travail, se comporte le mieux du monde et ne mérite pas de mention particulière.

Bons souvenirs à tous.

JACQUES.

XXXI

LES ATOUTS D'UN CANDIDAT

Quelques savants chenus faisaient de petits pas le long du quai Conti, s'entretenant avec une fièvre allègre de l'offensive imminente.

RAYMOND LEFEBVRE.

MONSIEUR JACQUES RÉAL

Hôtel Bellevue — Zurich.

Mon cher mari,

J'ai bien reçu tes cartes postales, et je t'en remercie.

Je te conseille vivement de ne pas t'amuser à raconter en public ce que tu m'as dit à propos de cet Alsacien. Ce serait là encore une nouvelle occasion de dresser contre toi les gens dont tu as besoin. N'ajoute donc pas cette

imprudence à toutes celles que tu commets depuis quelque temps.

Nous avons en France une idée sur l'Alsace-Lorraine, à quoi bon chercher à la changer ? On se demanderait alors, à juste titre, à quoi ont servi tous nos sacrifices.

Je suis sûre que tu vas revenir de Suisse avec pas mal d'autres inventions bien inutiles. Sous prétexte que tu as causé avec des Allemands, tu vas t'imaginer que tu les connais ; n'oublie pas que ces gens-là mentent du premier au dernier. Hélas ! tu commences à avoir des idées bien peu françaises ! Dieu sait combien je déplore cette funeste évolution !

Pourtant ce n'est pas le moment d'afficher ces théories-là. J'espère que tu n'as pas renoncé à ta candidature académique. Or sais-tu ce qui vient d'arriver à ton concurrent, le plus sérieux, à Bérillard ? Tu te rappelles combien la mort de son fils aîné, tué au front, lui avait valu de sympathies. Or voici qu'avant-hier, son second fils est tombé à son tour, victime de son dévouement. Il faisait partie des courageux jeunes gens qui s'étaient offerts pour faire marcher des trains, durant cette maudite grève de l'Ouest-Etat. Ce garçon pensait qu'une locomotive ne doit pas être beaucoup plus difficile à conduire qu'une automobile ; mais la première fois qu'il s'y est essayé, il a causé un grave accident où

il a trouvé la mort. Inutile de te dire la douleur du pauvre père qui, après avoir perdu un fils au front militaire, perd l'autre au front civique. J'ai été lui faire une visite hier, il fait peine à voir. Mais il m'a appris qu'on lançait un nouveau tirage de tous ses livres, et je suis sûre maintenant que les académiciens voudront l'élire, par reconnaissance publique. On lui doit bien cette compensation ! Or ce n'est guère avec tes idées nouvelles que tu pourras arriver à lutter contre un rival comme celui-là.

Je te dis toutes ces choses sans même croire qu'elles puissent être utiles. Je me demande avec anxiété quand tu redeviendras raisonnable, mon pauvre ami ! Je causais l'autre jour de ton avenir avec papa. Il était consterné. Coigny va bien et t'envoie ses souvenirs.

Crois à mon affection sincère.

MÉLANIE.

XXXII

LEUR AME

Les nations doivent se servir de guides les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter.

MADAME DE STAEL.

MADemoiselle YVONNE VIDAL

25, rue Marcadet, Paris.

Mon cher petit camarade,

Me voici à Berlin, Hôtel Adlon ! Oui... Ne me blâmez pas trop. Pensez qu'il s'agissait de porter la bonne parole chez ceux que vous persistez à appeler : les Boches...

En quelques dépêches, ma tournée a été improvisée. J'ai visité Stuttgart, Nuremberg, Dresde, Leipzig. Puis retour direct par la Suisse,

où l'on organise, durant ce temps-là, une seconde série d'auditions.

Je vous épargne les descriptions « touristiques » de paysages et autres condiments épistolaires. L'important c'est que, sur place, j'ai pu vérifier combien le voyageur belge avait raison.

Durant les loisirs d'un trajet en chemin de fer — et les trains laissent des loisirs aux voyageurs, en ce temps de crise du charbon ! — j'ai essayé de noter quelques particularités du caractère allemand.

Ci-joint mes notes. Elles sont au crayon. J'espère que vous les déchiffrez tout de même. Presque toutes ont pour fondement des observations que j'ai faites ou des témoignages que j'ai recueillis. Excusez cet envoi trop copieux. S'il ne vous intéresse pas, fourrez-le dans un tiroir. Je le retrouverai au retour. « Ça pourra servir », comme disent les maîtresses de maison en rangeant au fond d'un placard des choses à jamais inutiles.

LES ALLEMANDS...

Tous ceux qui ont parlé de l'âme allemande ont commis la faute — et je n'y échappe pas — de généraliser beaucoup trop.

Il y a l'Allemagne bourgeonnante d'avant-guerre, l'Allemagne tenace de guerre, et l'incertaine Allemagne d'aujourd'hui.

Les Wurtembergeois épais, les Saxons insinuants, les Bavarois à la copieuse cordialité, les durs Prussiens. Que de caractères opposés ! Faire une moyenne est bien arbitraire.

De même, il conviendrait de mettre à part les pangermanistes qui, mystiquement, ont haï, menti, détruit, et qui, dans l'Allemagne ruinée, songent à de futures revanches.

Mais les autres ? Les millions et les millions d'autres ?

Ils ont beau voter pour ce qu'ils croient encore le parti de l'ordre. Ils sont ahuris comme le serait une dévote devant son église écroulée en une nuit, stupéfaits parmi leurs fétiches en miettes. Et ils commencent à comprendre lentement, difficilement, comme ils le peuvent.

Ce sont ces millions d'Allemands qui, titubant dans la révolution, se cherchent et ne se trouvent pas.

Je voudrais tâcher d'en esquisser une image typique.

ORGUEIL.

Il les a perdus.

Chaque Allemand, dans sa spécialité, avait pu constater l'énormité de sa réussite.

Elle leur avait donné une sécurité sans ombres. Quand se dressait une opposition, ils se disaient : « Rien ne résiste à un Allemand » et

ils longeaient l'obstacle tranquillement, avec confiance, cherchant la fissure.

En 1914, ils ont cru l'avoir trouvée. Mais c'était un piège du destin.

Ils avaient de l'orgueil, mais ils n'avaient pas de superbe. Ils étaient sensibles à la commémoration plus qu'à la gloire. Ils ne faisaient pas avec les lauriers des couronnes, à notre façon. Ils n'en bourraient pas des oreillers. Ils les superposaient pour grimper dessus, et s'élever un peu plus encore.

ESPRIT D'ASSOCIATION.

Le sentiment de la concurrence est chez les Allemands, limité par les règlements corporatifs qui assurent le progrès général. Les commerçants ont, plus fort que la jalousie professionnelle, l'instinct de la solidarité.

De même ils se groupent en chorales, en associations d'étudiants ou d'artisans, en ligues, en fédérations commerciales, en cartels. Ils ont la fureur de la collaboration.

Les Allemands ont la vocation de l'espalier, tandis que les Français ne se plaisent qu'en plein vent. C'est parce qu'ils ont poussé trop vite, sans doute, qu'ils ont besoin de tuteurs.

COURAGE.

En jargon de sport, on dirait de l'Allemand :

« C'est un encaisseur ». Mode de bravoure sans éclat, mais non sans mérite.

Dépourvu de spontanéité héroïque, l'Allemand ne mêle pas aux combats la rage et l'enthousiasme. Vainqueur, il calcule les avantages que lui confèrera la victoire. Battu, il ne se sent pas humilié.

C'est pourquoi, durant la guerre, on a pu remarquer cette contradiction entre la fermeté des troupes durant les attaques massives et l'aisance avec laquelle les hommes, individuellement, se rendaient. La discipline les coordonnait, comme un fil assemble les perles d'un collier. Dès le contact perdu, dès le sous-officier parti, adieu ! Plus personne. Le fil cassait. Ils criaient : « Kamarad ! ». Quand on les traitait de lâches, ils regardaient en arrondissant les yeux. Ils ne comprenaient pas qu'après la lutte une hostilité persistât.

C'est que l'Allemand cherche toujours à se maintenir sur le plan du « mieux possible ». Il étudie ses chances. Et il est en paix avec sa conscience dès qu'il a trouvé le meilleur moyen de se faufiler hors du risque, en se préservant d'un contrôle fâcheux.

VOLONTÉ.

Par la volonté, ils se mettent en colère, quand la colère est utile pour parvenir à leurs fins.

Par la volonté, ils s'apaisent, quand la violence a produit son effet.

Par la volonté, ils réparent leur défaut d'intuition et d'imagination.

Par la volonté, ils sont portés aux points extrêmes du bien et du mal, et deviendraient capables, après avoir bouleversé le monde, de le reconstituer.

La volonté les rend aptes à tout, grâce aux moyens variés de la souplesse, de l'audace, de la générosité, de la cruauté, de la courtoisie.

Leur volonté a prolongé leurs malheurs. Elle les a portés aux limites de l'anéantissement.

Et elle les sauvera.

Leur volonté est une martingale. Tant qu'ils la conserveront comme ils l'ont conservée jusqu'ici, ils sont sûrs, malgré les mauvaises séries, de toujours gagner.

ASSIDUITÉ.

Ces êtres solides sont des travailleurs sans égaux. Leur patience n'a pas de défaillances. Ils recommencent indéfiniment. Ils recommenceraient, une fois le travail fini, si on ne les arrêtait pas, si l'on ne fournissait pas un nouveau sujet d'exercice à leur indéfectible activité. Le travail ne les impatiente nullement. Ils n'en espèrent pas la fin. Ils n'ont pas besoin d'être stimulés par un intérêt personnel d'ambi-

tion. La besogne leur suffit par elle-même. Elle les distrait. Elle les contente. Elle les équilibre. Pauvres en désirs, ils sont heureux de faire ce qu'on leur a dit de faire. Ils auraient tant de peine à trouver tout seuls un autre emploi du temps !

OBÉISSANCE.

Ils se subordonnent non seulement avec exactitude, mais même avec plaisir. Ils éprouvent de la satisfaction à sentir qu'ils sont des éléments de force. Une mesure asservissante dont ils sont l'objet les flatte, puisqu'elle les met en rapport avec quelqu'un d'assez puissant pour avoir le droit d'asservir. Recevoir un ordre, c'est être mêlé, en quelque manière, à l'autorité vénérable : de même que croire, c'est participer au Divin.

Cet état d'esprit ne comporte pas de bassesse. Il ressemble à l'orgueilleuse humilité des premiers chrétiens. Il se mêle d'admiration pour l'ordre, l'harmonie, le concert des volontés, l'exactitude, le devoir. Seuls les esprits superficiels voient de la platitude dans cet acte de dévotion.

SINCÉRITÉ.

Pour les Allemands, le vrai, c'est le réalisable. Ils appliquent strictement la doctrine

Hégélienne. Qu'un fait soit possible dans le présent ou dans l'avenir, cela suffit pour qu'ils l'admettent comme certain. De là leur bonne foi, quand ils affirment.

Les limites de la vérité leur sont données par la contradiction. Opposez-leur une négation, vous les verrez troublés, hésitants, tout prêts à chercher une formule d'accord. Il n'y a là ni servilité, ni faiblesse. Leur concession n'est que le signe d'une âme sans éclairs, à laquelle le Vrai ne communique pas d'avertissements mystérieux.

Au surplus, leur besoin de découvrir la route praticable, la voie permise, les rend appliqués. Ils ne demandent qu'à documenter leur incertitude et à poursuivre studieusement l'examen des raisons au nom desquelles leur affirmation a pu être contredite. La conception qu'ils ont d'une vérité provisoire, subordonnée aux intérêts humains, ne fait pas d'eux des fanatiques. Ils cherchent, ils cherchent...

Brusquement, voici la consigne ! Aussitôt, les talons claquent, les torses se redressent, les bras s'abattent le long du corps... Et le chercheur n'est plus qu'un porte-parole embrigadé, un soldat de la version officielle. Si ce qu'il répète alors est un mensonge, il en sera la première dupe.

Toujours prêt à reconnaître ses torts en une

matière d'ordre pratique où son intérêt personnel est en jeu, l'Allemand se rebelle contre un aveu d'erreur nationale. Question de discipline et de solidarité...

Pauvreté intellectuelle? Certes non. Mais l'Allemagne impérialiste s'est élevée avec une promptitude si foudroyante que chacun, pris de vertige, a dû s'accrocher au pouvoir central pour éviter de dégringoler dans le vide. Les dirigeants qui avaient rendu l'Allemagne si glorieuse ont paru infaillibles. Ils ne pouvaient ignorer les lois de cette prodigieuse ascension. Et chacun a pris la coutume d'attendre toute solution de ces quelques hommes initiés au secret des dieux.

Le chancellement actuel de ce peuple si lourdement équilibré est un signe de son inaptitude à la pensée individuelle.

Mais la personnalité s'éduque à l'école de malheur.

LOYAUTÉ.

Dans un accord diplomatique, dans un de ces cas où chacun, s'il n'a pas nettement frustré l'adversaire, se lamente pour mettre sa responsabilité à l'abri, l'Allemand tergiverse. Il invente des restrictions. Il chicane sur la qualité, la quantité. Il tente d'ajouter au traité des conditions imprévues. Tant que le débat n'est pas

clos, il entrevoit des possibilités nouvelles, et prévoit qu'il pourrait être à la fois fidèle et pratique, loyal et ingénieux. Et il multiplie les concessions et les exigences, se retourne, propose, remet tout en question, avec l'espoir secret de pouvoir, sans éclat et sans risques, reprendre la parole donnée.

Il ne mérite pas en cela l'accusation de fourberie puisqu'il ne se juge pas fourbe. Faire de son mieux ce qu'il fait, cela suffit à son exigence morale. Discutant, il discute aussi âprement que possible...

Mais s'il s'agit d'une question d'industrie ou de banque, le risque n'est pas grand pour la partie opposée. Les transactions de ce genre ne peuvent être suivies qu'entre gens fidèles à leur parole. C'est une nécessité professionnelle. Les Allemands s'y conforment. Tous ceux qui ont eu avec eux des rapports commerciaux sont d'accord là-dessus. Payeurs corrects, ils ne manquent jamais à leurs engagements. Ce sont des rivaux insupportables. Ce sont de bons associés.

ESPIONNAGE, DÉNONCIATION, ETC.

Ce penchant de l'âme allemande nous révolte. C'est qu'il est contraire à notre nature. Nous sommes indépendants, ils sont soumis. Nous avons horreur de l'autorité, ils l'aiment. Aussi

jugent-ils bon de la servir. Ils subordonnent leur conscience à la conscience de leurs chefs. Ils s'efforcent de l'éclairer et de la fortifier, même au prix, parfois, de leurs préférences sentimentales.

Un Français est capable de sacrifier sa liberté pour favoriser une évasion. Un Allemand est capable de sacrifier son cœur pour provoquer une incarcération. Ces points de vue diffèrent. Mais il peut y avoir identité dans la valeur morale du sacrifice.

Ils dénoncent, aussi, parce qu'ils sont des réalisateurs. Là où nous nous contentons de commérages, ils agissent. Individualistes, nous mettons notre point d'honneur à n'être pas traités d'espions. Coopératifs, ils mettent leur point d'honneur à servir le bien public. Nous sommes indifférents au mal, ou complices involontaires, par suite de notre indolence, de notre indulgence amusée. Eux ne voient pas dans la malhonnêteté un prétexte de bavardage ou de divertissement. Ils s'appliquent avec sérieux à la vaincre, parce qu'elle est mauvaise pour l'état général. L'esprit de vengeance personnelle n'a pas besoin de les animer. Ils ne querellent point. Mais il y a un mal, il faut que ce mal soit réparé. Il y a un coupable, il faut que le coupable soit puni.

MORALE.

Pour le commun du peuple, le devoir c'est ce qu'on a commandé d'accomplir. Le mal, c'est ce qu'on interdit.

Mais posez à un Allemand isolé quelque problème de conscience, vous le verrez gratter sa tête rasée et chercher en sa mémoire, comme dans un recueil de jurisprudence, quelle attitude convient, en cette circonstance déroutante.

Indigence morale? Non pas. Mais, là aussi, défaut d'individualisme. Le Français est un tout. Le Germain est un élément. Rassemblez des Français, vous aurez quelque chose comme un tas de pierres où chacune aura gardé sa forme et sa couleur. Rassemblez des Allemands, vous aurez un sac de sable. Aucune aspérité, aucune résistance ne les empêche de glisser les uns contre les autres. Vous aurez beau puiser dans ce sable, vous n'en tirerez que des poignées toutes semblables. Ce caractère interchangeable est le gage de leur unité, leur garantie de résistance.

VERTU.

Ils la raisonnent, et, en la raisonnant, ils la rendent différente de ce qu'elle est chez les peuples impulsifs. Les Allemands construisent des

règlements et des principes. Puis ils mettent d'accord leurs appétits et leurs scrupules. Un jeune homme présente à ses parents une jeune fille qu'il convoite : « Voici ma fiancée. » Accueil cordial, café au lait, petits jeux innocents, puis dans les couloirs, en excursion, jeux moins innocents... La lassitude vient, le désir change. Bon ! Le jeune homme se dé-fiance. Et il se re-fiance avec une autre. De nouveau, sourires, accueil cordial, etc... Chacun est content. De même pour les étudiants durant leurs séjours universitaires. Ils sont reçus comme des gendres par les parents de demoiselles aux nattes blondes et aux yeux clairs. Il en résulte que, là-bas, la prostitution n'est pas un fameux métier. Je n'entends pas insinuer que les jeunes filles se conduisent avec une indignité totale. Je veux dire seulement que les « demi-jungfrauen » n'ont aucune science à envier à nos demi-vierges.

SENSIBILITÉ.

Par les châtimens corporels pratiqués dans les écoles, elle est mâtée dès l'enfance. Puis viennent les duels sauvages d'étudiants. Puis le régiment, où le *drill* était considéré comme la force principale des armées. Joignez à cela un tempérament habituellement lymphatique, et les réactions physiques que pouvait éprouver un

peuple nourri de pâtées épaisses et abreuvé de boissons lourdes et surabondantes. Vous comprendrez combien ils sont loin de notre exaspération nerveuse qui nous rend comme des chats en temps d'orage. Ils sont insensibles. Ils reçoivent des coups sans regimber. L'association des idées ne se fait que trop lentement pour que la riposte arrive, avant d'être voulue. Et ils ne la veulent que rarement. Cela ne serait pas pratique. La mort même les touche médiocrement. On croirait que l'exemple des Prussiens, ces Slaves galvanisés, leur a enseigné l'indifférence asiatique à l'égard du trépas. Ils ne saluent jamais les enterrements. Ils mangent assis sur les tombes.

SENSUALITÉ.

Elle est enregistreuse. « Combien puis-je entonner de bocks? Combien de fois puis-je attester que je suis homme? » Comptabilité naïve qui réjouit ces cœurs sans excès. Leurs records génésiques, d'une simplicité dépourvue de toute appoggiature, ne leur servent qu'à marquer leur force, de même que leurs excès alimentaires, dépourvus de tout raffinement, ne leur servent qu'à mesurer leur capacité et leurs richesses. Ce que nous appelons le « tempérament » leur fait défaut. Ils ont peu de désirs, peu d'élan. Ce sont des âmes innocentes. Ils ne

réagissent avec énergie que lorsqu'ils sont pris d'émulation ou entraînés par l'ivresse. Mais ce dérèglement n'est pas joyeux. Par nature, ils préféreraient les jouissances calmes, comme celle de ces couples qui demeurent assis durant des heures, la main dans la main, et font l'amour, sembl-t-il, par endosmose.

Il y a, je le sais bien, des rues, des quartiers entiers à Berlin, à Brème, à Hambourg, où la volupté se pratique. Mais il ne faut pas juger du peuple allemand d'après les quelques centaines d'hommes d'affaires qui boivent du champagne, passé minuit, ou quelques milliers de marins étrangers qui ribouldinguent à la faveur d'un débarquement. C'est comme si, voyant une cuvette dans un hôtel de Brest, on en tirait des conclusions en faveur de la propreté bretonne.

BARBARIE.

Certes, il y a des Allemands monstrueux. Ce terme, déjà, marque l'exception. Mais la plupart, la majorité, on peut dire : le peuple allemand, est composé de bonnes gens.

Dans l'exercice des rigueurs guerrières, dans son obéissance aux ordres, le soldat allemand est rude, parce qu'il jouit d'un surplus d'énergie musculaire. Il est cruel parce qu'il obéit aux consignes et que la raison militaire commande la cruauté comme un moyen de coercition et de

démoralisation. Mais la torture, quand elle ne sert à rien, ne l'intéresse pas. Il ne détruit guère sans nécessité. Cette race jeune n'est pas prête au sadisme, plaisir des peuples et des êtres vieux. Aussi l'Allemand ignore-t-il tout à fait, quoi qu'on en ait dit, la « joie-de-faire-le-mal ». Ses pillages sont des déménagements. Il fusille sans colère. Il incendie avec soin. Il démolit par obéissance, avec autant d'application que s'il s'agissait de construire.

Nos récits officiels l'ont représenté plein de rage, animé par une frénésie dévastatrice. C'est là une conception de dessinateur pour carte postale de propagande.

COURTOISIE.

Complaisants et empressés, parce qu'ils sont des commerçants, les Allemands sont capables aussi de manifestations chevaleresques.

A Lille, en présence du maire de la ville, un officier de uhlans posa officiellement une couronne sur la tombe d'un soldat français. Les croix de nos morts trouvées en territoire reconquis étaient bien entretenues.

D'autre part bien des officiers français prisonniers furent mal traités. Le souci de les mortifier était visible.

C'est que la préoccupation d'agir pratiquement domine. On sent le « bon placement », dans ces

égards, comme on sent le calcul dans ces représailles. Les uns étaient sans élan, et les autres sans colère.

INTELLIGENCE.

Elle est illimitée. Entendons-nous : elle est illimitée, et c'est tant pis pour elle.

En présence d'une conception donnée, l'Allemand applique d'abord son entendement à remonter aux principes généraux les plus lointains, puis sa persévérance à étudier les conséquences les plus minutieuses. Aussi risque-t-il de s'aventurer dans les hypothèses les plus vastes ou de se disperser en petites choses inutiles.

Cette tendance à l'hyperbole dans le domaine des doctrines est un trait essentiel de l'âme germanique. Nous lui devons quelques-unes des plus belles découvertes modernes.

En l'appliquant avec ostentation à l'art de la guerre, l'Allemagne s'est rendue odieuse.

En l'appliquant à la politique, elle s'est condamnée.

IMAGINATION.

Ils en ont peu. Inhabiles à découvrir le plan sur lequel ils doivent s'exercer, ils y cheminent, dès qu'ils s'y sentent posés, par un mouvement régulier de l'esprit. Pas de réflexion paralysante, pas de discours stériles, pas de tiraillement, pas

de critique. Ils suivent la voix des réalisations jusqu'à ce qu'un accident les arrête : la Marne, par exemple.

GÉNIE DE L'ORGANISATION.

Mais non, ils ne l'ont pas tant que ça... Et surtout pas le *génie*... Disons : l'aptitude à être organisés, ce qui n'est pas la même chose.

On peut attribuer aux Français le génie de l'organisation. En plein désarroi, ils trouvent, d'inspiration, le mode de sauvetage; ils coordonnent momentanément des efforts individuels, galvanisent des bonnes volontés, alors qu'en un cas analogue l'Allemand, passif, serait pris de panique.

Par contre, autant les Français, en période normale, ont l'horreur de la discipline, s'évertuent à entrer par les *Sorties* et à sortir par les *Entrées*, autant les Allemands respectent les règles qu'on leur impose et les défenses qu'on leur fait. La communauté des intérêts moraux et matériels n'a même pas besoin de leur être suggérée. Ils ne réclament aucune explication. Ils savent que les avis et les consignes ont pour but d'éviter les injustices, les contestations et les bousculades.

RÉVERIE.

Ici, la théorie de Taine sur le décor généra-

teur des âmes s'applique exactement. Dans ces pays infertiles, ces marais prussiens, ces plaines saxonnes, ces pâturages bavarois, ces pentes boisées de la Rhénanie, dans les brasseries enfumées, les églises gothiques, les bourgs, les villages champêtres, l'Allemand était tel que M^{me} de Staël l'a dépeint.

Mais vingt-cinq années de développement industriel intensif ont remplacé les promenades ombreuses et les prairies aux petites fleurs bleues par des campagnes pelées, souillées de détritrus, rayées de lignes télégraphiques, téléphoniques, et de voies ferrées. Le ciel — d'azur comme les yeux des jeunes filles aux lourdes tresses — s'est chargé de fumées d'usines. De hautes cheminées ont dentelé les horizons. L'éclairage électrique a vaincu le clair de lune.

SUSCEPTIBILITÉ.

L'amour-propre, dans l'Allemand, est quasi léthargique. L'ironie — qu'il perçoit quand elle devient lourde — ne le blesse point. Elle l'intimide. Il cherche à comprendre. Mais l'effort le fatigue. Il s'embrouille dans ses impressions contradictoires. Son sérieux, comme un vêtement trop rigide, l'empêche d'avancer. Alors, il prend le parti de ne rien dire, vaguement respectueux de ce qui lui échappe.

TACT.

Comment en auraient-ils? Le tact suppose de délicates antennes morales, et toute une suite d'expériences coordonnées, aboutissant à cette conclusion : C'est possible, mais il vaut mieux s'abstenir. Or, les Allemands font tout ce qui est faisable. C'est leur force. C'est leur génie. C'est la marque de leur espèce. On ne peut pas demander à un chêne d'être, par surcroît, un bouleau.

ESTHÉTIQUE.

On n'est pas à la fois un artiste et un marchand. Nous sommes des artistes. Eux l'ont été aussi avant leur période commerciale. Mais ils étaient déjà des esprits de combinaison et des caractères disciplinés. Aussi pratiquaient-ils surtout la musique qui comporte des recherches chez l'auteur, de l'obéissance chez les exécutants, et par laquelle se crée une rêverie incapable de naître d'elle-même. Les plus grands musiciens du monde furent des Allemands, n'en déplaise aux gens qui traitent ce peuple de barbare.

Ils se sont montrés assez rarement des inventeurs littéraires; mais ils accueillent bien les productions des autres. Ils sont informés sur nos écrivains d'avant-garde beaucoup mieux que

nous ne le sommes nous-mêmes. La peur du ridicule et le souci du bon goût ne les retardent jamais. Ils ne se moquent pas, ils cherchent tenacement à comprendre.

Rien de plus propice à l'absurdité que les considérations d'un Français sur l'art décoratif allemand, s'il n'a pas pris soin de s'imaginer Allemand lui-même pendant quelques minutes. Il sentirait alors combien ce peuple brusquement enrichi avait besoin d'un gros cadre confortable, massif comme sa prospérité, fait de lignes sommaires, de couleurs dures, et où paraissent les limites extrêmes de ce que peut atteindre un innovateur n'ayant pour inspiratrices que la force, la science et la volonté.

Ayons la sincérité de le reconnaître : le style munichoïse — sous les pseudonymes que notre susceptibilité lui impose — est en train de s'étendre sur tout l'univers.

Symétrie incontestable : tandis que la conquête du monde est faite par l'argent, le style-roi ne peut être qu'un style de parvenus. Pour que la France redevînt l'inspiratrice du goût mondial, il faudrait que le désintéressement, l'esprit, la grâce et la légèreté reparussent dans les relations entre les hommes. Certes, il le faudrait. Mais...

CONCLUSION.

Voilà des gens qui ont l'esprit d'association, qui sont remarquables par leur volonté, qui sont laborieux et appliqués, qui ont l'esprit un peu lent, l'intelligence sans grandes flammes, la sensibilité modérée, mais dont la discipline, la docilité, la persévérance, garantissent le succès futur, comme elles ont causé leur prospérité d'hier.

Rêver de dompter ces gens-là, c'est faire un calcul de dupes. La France, d'après la statistique de 1920, a 67 habitants pour peupler un kilomètre carré. L'Allemagne en a 114. Dans dix ans, quand elle aura vaincu les difficultés économiques qui, présentement, la mutilent, quand elle aura retrouvé la progression de sa natalité, sa population, à territoire égal, sera le double de la nôtre. Or, la nature a horreur du vide. Nous avons le choix entre les vases communicants ou la cataracte. Sans compter l'effectif qu'un accord avec la Russie leur apportera.

Il me semble, au contraire que, si l'intérêt de nos voisins est de ne plus se risquer en une aventure dont ils ont mesuré la criminelle absurdité, notre intérêt à nous est de ne pas transformer en adversaires les chefs qu'ils se sont choisis.

Entre eux et nous, certes, il n'y a guère que

des différences. Mais ces différences sont complémentaires.

Au lieu de s'appliquer à mettre en évidence leur disparité, pourquoi ces deux peuples ne décideraient-ils pas, chacun selon son génie, de coopérer à un relèvement réciproque?

Car, malgré la « victoire », nous formons bien, nous avec notre aveuglement, eux avec leur paralysie, les deux invalides de la fable...

Je redis cela timidement, car je sais combien je risque de vous indigner encore... Mais je vous assure que je ne parle pas sans réflexion. Il me semble bien que là est notre seul chemin de salut.

La désunion de la France et de l'Allemagne, l'animosité de la France contre la Russie actuelle, c'est la dislocation de l'Europe. L'entente de ces trois peuples, c'est la paix continentale.

Et ne m'opposez pas, je vous en prie, d'objection patriotique. Toute patrie est formée d'éléments qui d'abord se sont affreusement entre-déchirés, puis se sont agrégés, parce que, tout de même, ils ont eu la sagesse d'en venir là... Enfin il faudrait être raisonnablement patriote...

Voulez-vous que je termine par une prophétie? Il est *possible*... j'efface le mot... Il est *nécessaire*... j'efface encore, et j'écris : il est *fatal* que cette réunion se fasse... Mais oui, fatal!... Les relations humaines s'étendent

de toutes parts. Nous entrons dans l'époque des fédérations. Pourquoi s'opposer encore par la violence aux effets des obligations économiques? Le hameau, la cité, la province, le pays, voilà les grandes étapes de l'association humaine. Croyez-vous donc que l'horloge qui règle nos destins s'est pour toujours arrêtée?

Alors?...

Je conclus par un point d'interrogation, vous le voyez... Je cherche encore... Il faudra que nous parlions de tout cela, sagement, sans passion. On essaiera. Vous voulez bien?

Votre fidèle,

J. R.

XXXIII

CASSE COU

MONSIEUR JACQUES RÉAL

Hôtel Adlon — Berlin.

Oui, j'ai reçu vos lettres, et avec une joie dont je n'essaierai pas d'exprimer toutes les raisons d'être.

Contentez-vous de savoir que je suis, en dehors des moments où elles m'arrivent, assez désemparée. Je veux croire que c'est l'effet de l'habitude. Nos séances du matin faisaient partie de mon rythme d'existence. Les vacances trop longues que me voici forcée de prendre jusqu'au moment de votre retour me causent un désarroi mélancolique.

Combien j'ai hâte de connaître la date à laquelle il me sera permis de retrouver mon travail auprès de vous !

A moins que vous ne rameniez quelque secré-

taire suisse, à la vertu bien d'aplomb sur de larges pieds, ou peut-être quelque jeune Allemande, remarquable par son aptitude à être organisée.

Car votre sympathie pour ces gens-là commence, je vous l'avoue, à paraître étrangement marquée. Ne craignez-vous pas d'être dupe de vos illusions généreuses, en attendant de l'être de façon plus matérielle, si vous mettez tout votre espoir dans la loyauté germanique ?

Pour moi, j'aurais quelque peine à m'affranchir de l'expérience si cruellement acquise au sujet de leur mauvaise foi foncière et de leur hypocrisie incessante. Ah ! le jour où l'Allemagne sera devenue sincère, le jour où elle donnera des preuves de son bon vouloir et de sa contrition, ce jour-là je parlerai comme vous, et de grand cœur. Mais l'aube de ce beau jour, la voyez-vous poindre ? Je la souhaite, sans oser l'espérer fermement.

Merci encore pour la fidélité avec laquelle vous m'associez à vos préoccupations. Grâce à ces lettres, je renoue un peu chaque jour avec ma raison de vivre, c'est-à-dire avec ce labeur que vous savez me rendre si doux.

YVONNE.

XXXIV

LE DOUTE, ARTICLE DE FOI

L'ignorance des peuples les uns à l'égard des autres confond l'esprit. On dirait qu'ils habitent des astres différents.

Paul DESCHANEL.

MADemoiselle YVONNE VIDAL.

25, rue Marcadet — Paris.

Voilà ! J'attendais la phrase ! La duplicité allemande ! La déloyauté allemande ! La sournoiserie allemande ! L'hypocrisie allemande !

Mon petit, vous aussi, alors?...

Oui, vous aussi, vous êtes imprégnée de cette idée que tant de gens, chez nous, ont maintenant au fond de l'esprit, bien vissée par l'effort des propagandes alliées ! L'hypocrisie alle-

mande ! C'est, comme la haine envers l'Allemagne, un dogme !

Où paraît-elle donc si manifestement, leur perfidie ? Quand il s'agit d'observer des traités qu'on leur a fait signer, le revolver sur la tempe ? D'accord. Mais ils cherchent à vivre quand même, malgré cette menace. C'est leur droit. Nos négociateurs crient aujourd'hui comme des écorchés. Conséquence de leur impéritie. Pourquoi ont-ils demandé trop ? Pourquoi n'ont-ils pas su obtenir ? Ils ont fait un traité de représailles au lieu de faire un traité de paix. Les chancelleries ont voulu avoir leur victoire, elle aussi. Elles n'ont pensé qu'à l'écrasement de la nation battue, au lieu de penser à la nécessité qu'il y a, pour les combattants, de revivre.

C'est d'ailleurs l'erreur coutumière. Bismarck ne l'avait pas évitée.

La conséquence, c'est que jamais un traité n'est signé par un vaincu sans restriction mentale. N'avons-nous pas souhaité en France pendant quarante ans de déchirer celui de Francfort ?

Qu'on leur propose des projets sages et féconds, on verra s'ils sont encore hypocrites !

Mais non ! Aujourd'hui les Français, du vieillard au mioche, de l'illettré au professeur, de l'électeur au ministre, s'écrient, quoi que les

Allemands fassent, quoi qu'ils tentent, quoi qu'ils demandent, quoi qu'ils proposent : « Hypocrites ! »

Hypocrisie, quand leurs socialistes proclamaient en 1917 : « Les gouvernements européens, avec leur diplomatie secrète et leurs appétits de conquête, ont déchainé la guerre. Les peuples veulent la paix. Assez de morts, assez de ruines, assez de souffrances ! »

Hypocrisie, quand les Allemands de bon sens se déclaraient, avant 1914, partisans de la paix !

Hypocrisie, quand le président du Conseil prussien, dans son programme de campagne électorale, déclare en janvier 1921 : « Il faut montrer plus d'énergie pour refouler, par l'esprit républicain, l'esprit militariste qui se manifeste de plus en plus parmi les troupes. Cette intervention réactionnaire porte le plus grave préjudice au peuple allemand ».

Hypocrisie, quand les mineurs de la Ruhr menacent de priver la Bavière de charbon si elle ne désarme pas ses volontaires !

Hypocrisie, quand un industriel allemand parle d'une union européenne pour augmenter la production, en un temps où les besoins du monde sont tellement supérieurs à ses ressources !

Hypocrisie, quand des entrepreneurs alle-

mands nous demandent de nous associer avec eux pour coopérer à la reconstitution du Nord et au ravitaillement industriel de la Russie !

Hypocrisie, la misère allemande que nous traitons de banqueroute frauduleuse !

Hypocrisie, ces visages creusés par la famine, ces enfants rachitiques qui semblent avoir trois ans quand ils en ont six, cette tuberculose sans cesse croissante, cette mortalité infantile !

Hypocrisie, quand Hindenburg lui-même déclare une nouvelle guerre impossible !

Nous les accusons de tromperie à propos de leur antimilitarisme. Le Reichstag, pourtant, a supprimé le service militaire obligatoire en juillet 1920. Pourquoi les nations de l'Entente, ayant obtenu cette mesure, ne l'ont-elles pas pratiquée ensuite pour leur compte ? Pourquoi, au contraire, continuent-elles à augmenter leurs armements ? Lisez les journaux de l'époque. L'annonce de la suppression du service militaire obligatoire en Allemagne y est glissée modestement, perdue dans un bas de colonne, accompagnée de commentaires dédaigneux, presque insolents. Cela m'avait frappé. Que d'autres cas, chaque jour, devraient nous imposer un retour sur nous-mêmes !

Nous sommes aussi stupides en accusant tout le peuple allemand d'hypocrisie que cer-

tains Allemands le sont en accusant le peuple français d'impérialisme.

Quant à vous, mon petit, lorsque vous aurez jugé vous-même de l'hypocrisie allemande par expérience, lorsque vous aurez acquis la certitude que ce peuple de soixante-six millions d'habitants est exclusivement composé de menteurs, lorsque vous aurez trouvé vos preuves ailleurs que dans les notes communiquées par le Quai d'Orsay ou par le Foreign Office, alors je vous reconnaitrai le droit de prononcer des phrases comme celles-là.

Quoi! Intelligente comme vous l'êtes, vous vous abaissez jusqu'à servir ainsi de transmetteuse passive pour des on-dit à ce point ressassés?

Si je vous parle ainsi, c'est qu'on entretient chez nous, à ce sujet, un véritable délire de la persécution. Voilà comment s'éternise le malaise entre les deux peuples. Nous nous obstinons : eux, à la fin, s'irritent. Où cela nous mènerait-il?

Vous ne m'en voulez pas, dites, de vous parler ainsi? Si mes propos vous paraissent trop vifs, voyez dans leur franchise le signe de notre amitié. Vous êtes très intelligente. Entre gens sincères, il faut admettre que les choses soient dites comme on les sent.

Tendres souvenirs.

J. R.

LA PUISSANCE DES BRAS CROISÉS

Pourquoi ne jugerait-on pas les gouvernements après chaque guerre déclarée? Si les peuples comprenaient cela, s'ils faisaient justice eux-mêmes des pouvoirs meurtriers, s'ils refusaient de se laisser tuer sans raison, s'ils se servaient de leurs armes contre ceux qui les leur ont données, ce jour-là, la guerre serait morte.

GUY DE MAUPASSANT.

Tout en revenant vers la France, sa seconde série de conférences terminée, Réal évoquait la bonne grâce avec laquelle il avait été apprécié par les doctes Bâlois, les Zurichois carrés et finauds, les Fribourgeois à l'intelligence si ouverte, les Lausannois enthousiastes, les Gênois chaleureusement accueillants.

Brave petite Suisse! Carrefour des races qui a réalisé comme une expérience de laboratoire prouvant les bienfaits de l'internationalisme! Au

lieu de chercher à maintenir hargneusement une langue unique, des traditions irréductibles, elles a pris à chacun de ses voisins ce qu'il pouvait lui apporter de bon.

Pédagogie, méthodes commerciales, principes d'hygiène, organisation des transports, tout cela lui vient d'Allemagne. Mais elle n'en a pas moins reçu de l'Italie les grâces tessinoises, et de la France la vivacité romande.

Ces enrichissements n'ont altéré ni la personnalité de ses habitants, ni son âme nationale. Elle a consenti à se perfectionner selon des règles étrangères, ce qui, tout en la rendant plus prospère, l'a rendue plus forte et plus unie. N'est-elle pas comme une image prophétique de ce que pourrait être — de ce que doit être, de ce que sera — l'Europe, quand les bonnes volontés des peuples y consentiront?... Utopie? Allons donc! Tout perfectionnement humain a été traité d'utopie... L'histoire des continents n'est qu'une longue progression d'unions, de plus en plus vastes. Chaque fois, des hommes ont dit : Il faut que cela soit. Et des hommes leur ont succédé, qui ont dit : Voici comment.

A Pontarlier, frontière française, il éprouva de la tristesse, en retrouvant, après la Suisse propre et courtoise, une gare noircie, sordide, une buvette où des gens criaient, une salle

d'attente dans laquelle des fonctionnaires impo-
saient aux voyageurs une interminable stagna-
tion... Les employés à qui il eut affaire n'étaient
pourtant pas bougons. La casquette en arrière,
la vareuse déboutonnée, un mégot pendant à la
lèvre, ils appliquaient machinalement les règle-
ments, qui donnaient aux étrangers timides
l'avant-goût de nos libertés.

Sur tous les murs, des pancartes suspendues
de travers, des affiches maculées, indiquaient
de multiples : DÉFENSE DE... Réal se remé-
mora une phrase d'Yvonne : « L'Allemagne,
patrie des *verboten*. » Et il songea : « Chez nous,
on s'en fiche... Voilà la différence. »

Une fois le train parti, Réal observa ses com-
pagnons de voyage. Il avait devant lui un
quinquagénaire replet, rentier sans doute. A son
côté, un capitaine d'infanterie. Un ecclésiastique
lisait son bréviaire. Un personnage, qui sem-
blait d'importance, s'étalait sur deux places.
Enfin, une dame âgée était accompagnée par
un tout jeune homme, son fils, apparemment.

Ces gens étaient comme les symboles de la
France bourgeoise, militaire, religieuse, commer-
çante, industrielle et familiale. Et Réal son-
geait :

« Voilà, j'en suis bien sûr, des gens qui se
représentent les *Fritz* comme des brutes sangui-

naires incendiant par plaisir, inventant des tortures avec raffinement.

« Sans doute, dans cette même minute, un compartiment allemand groupe de la sorte un pasteur, un rentier, un officier, un négociant, une bourgeoise, un étudiant, qui se représentent, eux, le soldat français sous les espèces d'un féroce coquin à barbiche et à nez crochu, coiffé du petit képi à visière carrée de 1870, et crispant une maigre main menaçante au-dessus d'un paysage rhénan.

« Et puis, à force d'avoir peur les uns des autres, à force de grogner comme des chiens qui se frôlent, raidis de colère et le poil hérissé, ils se jetteront de nouveau les uns sur les autres, pour le plus grand bénéfice des spectateurs.

« Alors, ce rentier verra se réduire au quart la valeur de son revenu, tout en étant taxé proportionnellement à l'aisance passée : ce prêtre administrera de nouveau des moribonds dans des ambulances ; cet officier accueillera sa condamnation à mort ; ce commerçant subira l'arrêt de la production et la paralysie des affaires ; cette mère perdra son fils, parti pour le front ; ce jeune homme sera envoyé vers les coutelas et les gaz...

« Mal inévitable, dit-on...

« Inévitable ?... Il suffirait que les peuples

répondissent négativement aux exhortations de ceux qui les lancent dans la bataille. Autant le refus individuel du service militaire est inefficace, autant le refus collectif serait puissant.

« Qu'arriverait-il si, en Russie, en Angleterre, en Amérique, en France, en Allemagne, en Italie, les rentiers comme celui-ci disaient : « Plus d'argent pour la guerre ! » ; si les soldats comme celui-ci disaient : « La guerre nouvelle n'est plus une guerre, c'est une catastrophe. Nous la répudions » ; si les prêtres comme celui-ci disaient à leurs fidèles : « Nous vous refusons, si vous faites la guerre, les sacrements d'une religion de fraternité » ; si les marchands comme celui-ci disaient : « Nous ne vendrons plus d'étoffe, de cuir et d'armes pour la guerre » ; si les mères comme celle-ci disaient : « Nous empêcherons les soldats de partir » ; si les jeunes hommes comme celui-ci disaient : « Nous sommes sur la terre pour vivre ! »... bref, si les citoyens répondaient aux affiches de mobilisation par la grève militaire ?

« Ce qui arriverait ? C'est que la guerre deviendrait impossible... Et, la pressant impossible, les gouvernements et les financiers renonceraient à user de ce moyen-là pour contenir leurs appétits.

« Mais jamais on n'a voulu méditer là-dessus. Personne n'a mesuré sa puissance. Personne n'a

réfléchi à l'invincible pouvoir des bras croisés...
Personne n'a pensé : la possibilité de détruire la
guerre est en moi.

« Il suffirait pourtant de commencer par le
dire. Le faire viendrait ensuite, tout naturel-
lement... »

XXXVI

LOIN L'UN DE L'AUTRE

La collaboration de la France et de l'Allemagne redevient la conviction de mon âge mûr. Nous verrons, ce que nous avons rêvé autrefois, la réconciliation des deux moitiés de l'esprit humain.

ERNEST RENAN.

Enfin Réal revenait!

Yvonne, durant cette longue absence, avait éprouvé comme un amoindrissement d'elle-même.

C'est que, depuis trois mois qu'elle avait été mêlée à sa vie et à ses travaux, elle s'était attachée à lui. Leur sympathie, peu à peu, était devenue une amitié délicieuse. Leurs regards se comprenaient. Certes, ils étaient séparés par leurs convictions. Du moins, Yvonne ne suivait pas Réal comme il l'aurait souhaité. Mais un fonds commun les disposait aux mêmes enthousiasmes, aux mêmes générosités. Elle ne pouvait

se défendre d'admirer son courage, dans le moment même où elle en désapprouvait l'inspiration.

Les lettres reçues de Suisse presque quotidiennement lui causèrent une joie profonde. Elle pensait : « Il compose tout cela pour moi ! Lui, qui est là-bas entouré et fêté ! »

Mais, dans ces lettres, elle observait une évolution dont elle s'alarmait. Allait-il vraiment conseiller ce rapprochement sacrilège ?

Elle était partagée entre sa confiance en cet esprit loyal et l'effroi des déductions où il s'égarait. Que dire ? Comment faire ? Le cas s'aggravait. Il ne s'agissait plus maintenant de réconfort. Il s'agissait de sauvetage...

Le premier matin où ils reprirent la tâche commune, un menaçant orage chargeait l'air immobile.

Malgré la chaleur, Yvonne pressa le pas. Elle avait hâte d'arriver.

Réal l'accueillit joyeusement.

— Vous êtes l'exactitude même !... Aussi, dites, vous ne considérerez pas comme un reproche déguisé ce tout petit souvenir que j'ai pris la liberté de vous rapporter de Genève...

C'était une montre d'or, montée sur un bracelet de moire.

Elle n'avait pas prévu ce témoignage d'affec-

tion. Sa gratitude s'exprima avec une soudaine gaucherie, qui n'en était que plus touchante.

Il demanda :

— Vous avez bien eu mes lettres de là-bas ?

Il la regardait avec une attention intense, pour trouver sur sa physionomie l'annonce de l'état d'esprit où il allait la trouver.

Elle répondit avec élan :

— Oui, je les ai reçues...

Il y avait dans son regard un remerciement, qu'elle n'osait pas marquer d'autre façon, pour les phrases où la tendre amitié de Réal s'était manifestée.

Mais lui, possédé par ce besoin de gagner des âmes qu'ont les nouveaux convaincus, demanda :

— Et, ce que je vous ai dit à propos des Allemands ? Qu'en pensez-vous ?

Brusquement sèche, elle répondit :

— Je n'en dis rien.

Réal fut surpris par le ton décidé d'Yvonne. Tiens ! tiens... Elle était donc résolue à garder une attitude de correction ? Cela présageait un dissentiment.

— Quelque chose ne va pas, hein ?... Oh ! je le vois bien... Quoi donc ?... Vous m'avez trouvé trop... trop germanophile ?

Il parlait avec cette taquinerie amicale dont elle se serait amusée elle-même en d'autres circonstances. Mais, tendue par sa conviction,

souffrant de la dépression que l'orage causait en elle, Yvonne ne répondit pas et demeura les regards fixés sur la masse bleuâtre qui s'épanouissait au zénith et sur un pan de maison encore éclairé, dressant contre le ciel lourd et sourd une découpure blafarde. Elle sentait venir un conflit. Leurs prosélytismes adverses allaient se heurter.

Qu'en résulterait-il ?

Appliquée à se maîtriser, elle répondit enfin :

— Je le sens bien... Nous sommes très loin l'un de l'autre... Vous les trouvez admirables... D'accord... Mais ces gens m'inspirent une sorte de répulsion instinctive, animale... La haine du chien envers le chat, si vous voulez...

Réal frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Bravo ! Voilà une comparaison excellente ! Oui, la haine entre chiens et chats, haine d'animaux qui s'ignorent et ne pensent qu'à la bataille... Mais prenez un jeune chien, prenez un jeune chat, enfermez-les ensemble, dans une chambre, sans vous inquiéter des crachements et des aboiements. Le lendemain matin, vous les trouverez couchés tranquillement l'un contre l'autre... Voilà quelle est la valeur de vos répulsions instinctives. Une épreuve peut les vaincre... Pourquoi ne pas essayer ?

— Parce qu'un essai pourrait être mortel.

— La guerre ne l'est donc pas ?

Nous serions dupes... Ces gens-là sont d'une telle fourberie...

Il eut un mouvement d'impatience.

— Toujours la même phrase, alors? La « fourberie teutonne »... Pourquoi pas aussi la « duplicité slave », la « trahison italienne » et la « perfide Albion »?... Ne sentez-vous pas ce qu'il y a de puéril dans cette façon qu'a chaque peuple de se donner toujours comme un ange de candeur aux prises avec un monstre d'hypocrisie?

Vexée par le mot « puéril », elle fit une allusion aux lettres de Suisse.

— Vous l'avouez vous-même, que les Allemands sont hypocrites!

— Quand ils négocient, pas quand ils s'associent!

Elle répliqua :

— Soit! Les Boches sont parfaits.

Puis elle s'assit devant le bureau, prête à la besogne, rompant l'entretien.

Depuis quelques instants, des grondements roulaient, progressivement accrus. Des éclairs fulguraient parmi des amoncellements de nuées. L'orage était au-dessus de la ville. L'immobilité de l'air, soudain, fut animée par un vent sinistre qui fit voler des feuilles arrachées et battre des volets. De larges gouttes étoilèrent la rue, où les passants se mirent à courir, courbant

d'instinct la tête quand éclatait un fracas de tonnerre.

Réal souffrait du dissentiment qui s'aggravait entre Yvonne et lui. Par un contraste cruel, il se sentait retenu vers elle de toute sa tendresse, à mesure que leurs convictions adverses les éloignaient l'un de l'autre.

Conciliant, il reprit :

— Non, les Boches ne sont pas parfaits... Ce sont des hommes comme les autres. Ils n'ont ni tous les mérites qu'ils s'attribuent, ni tous les défauts dont on les accuse.

Mais elle fut incapable de feindre plus longtemps l'indifférence. Dououreusement, elle supplia :

— Écoutez-moi ! Croyez-moi ! Ne vous mettez pas à répandre cette idée-là ! Écrivez contre la guerre. Tout le monde sera d'accord avec vous. Mais une réconciliation avec les Boches, après tout ce qu'ils nous ont fait, ça non ! non !...

Elle ajouta, pour atténuer l'énergie de sa protestation :

— Plus tard, peut-être... Quand on aura oublié... Mais maintenant, voyons, c'est trop près de toutes ces choses horribles...

— Ma pauvre enfant, plus tard, il sera trop tard. Le moment n'est pas aux tergiversations et à la sentimentalité. Le temps presse. En Europe, la situation est tragique. Il faut agir.

On ne discute pas l'uniforme des pompiers au moment où la maison brûle...

Elle riposta :

— Qui donc est venu y mettre le feu ?

— Naturellement ! L'éternelle querelle des responsabilités ! On se croirait en classe ! « M'sieu ! c'est lui. — Non, M'sieu ! C'est pas moi, c'est lui ! »

Yvonne allait parler, mais un éclair plus livide que les autres zigzagua dans la pénombre du ciel, et presque aussitôt un formidable déchirement, suivi d'une décharge cascadiante de ferraille, secoua les vitres.

— Vous n'avez pas peur de l'orage ? — demanda Réal.

— Merci — répondit-elle avec une politesse qui se contraignait. Puis, sans perdre l'élan qu'elle avait eu pour répondre, elle s'écria :

— Si bien que les Boches ont pu commettre tout ce que vous ne niez pas, je l'espère ! N'importe ! C'est fini ! On passerait l'éponge ? On leur tendrait la main ?

— Je ne parle pas de poignées de mains... Pour le moment, c'est l'outil qu'il faut prendre, côte à côte, l'outil du travail... pas l'outil de guerre.

Elle le railla :

— Ah ! vous pardonnez facilement les injures ! Admirable vertu chrétienne que la vôtre !

Vous offrez la joue droite après la joue gauche ! Et vous croyez que, une fois reconstitués grâce à votre imprudente mansuétude, ils ne recommenceront pas à vouloir une nouvelle guerre...

Il eut un air de pitié.

— Taisez-vous donc, ma petite fille, avec vos histoires de loup-garou... Ah ! on vous l'a bien fourrée dans la tête, la peur des Allemands... comme leur gouvernement, à eux, leur a donné la peur des Français...

« Petite fille »... Encore cette affectation blessante de supériorité ! Elle se défendit avec une colère mal contenue :

— Je vous prie de croire que je n'ai pas besoin qu'on me *fourre* les choses dans la tête, comme vous dites... Lille, Reims, Verdun suffisent pour prouver comment ils l'ont faite, leur guerre fraîche et joyeuse, qu'ils ne voulaient pas, prétendez-vous !

— Mais non ! Ils ne la voulaient pas !

— Oh ! ça, par exemple...

L'irritation gagnait Réal :

— Nom d'un chien ! Avant de parler, documentez-vous donc ailleurs que dans les journaux officiels ! Et avant de vanter notre pacifisme, relisez-donc les enquêtes sur la jeunesse française en 1913 !...

Elle ricana :

— Les Boches sont antimilitaristes, sans doute ?

— Ni plus ni moins que les Français. Nos deux militarismes se fortifiaient l'un par l'autre. Et maintenant, pour nous garantir du leur, nous nous en imposons un à nous-mêmes. Et si cela continue, ce sera la guerre encore, toujours la guerre !

Alors, elle éclata :

— Eh bien tant pis ! Oui, la guerre plutôt que de voir ces gens-là mêlés à nous... La guerre, oui, la guerre !... Qu'on en finisse une bonne fois !

Elle était révoltée dans son esprit et jusque dans sa chair. Son visage se convulsait. Un tremblement agitait ses lèvres. Elle regardait Réal durement. Elle le détestait.

Il répondit, glacial :

— La guerre... Dans quelle arme la feriez-vous donc, s'il vous plaît ?

— Moi ?

Il la désignait du doigt :

— Oui, vous.

A son tour il fut saisi par un accès de colère.

— En vérité, c'est admirable ! Vous êtes là, tous, pangermanistes ou nationalistes, une foule de vieillards, de femmes, de malingres, de gens assurés de ne plus partir, et vous criez : « La guerre, la guerre ! » en poussant les autres devant vous ! Les batailles auxquelles vous vous résignez bravement pour autrui, savez-

vous ce que c'est? Quel droit avez-vous d'en réclamer encore? Êtes-vous des combattants? Non!... Alors taisez-vous!...

Domptée par la violence autant que par la raison, elle obéit.

Dehors, l'averse ruisselait. Les éclaboussures de larges gouttes formaient sur la chaussée comme une buée grise. Parfois un passant courait sous l'abri bombé de son parapluie pareil à une grosse tortue noire et luisante.

Yvonne était agitée par des pensées contradictoires. Elle essayait de réfléchir, de dompter son impulsion. Mais chaque fois que l'idée d'une réconciliation franco-allemande se présentait à son esprit, elle avait un mouvement de révolte.

— Non... C'est impossible...

Implacable, il répétait :

— Alors, la guerre...

— Aucun Français de cœur ne consentirait...

— L'idéal français est donc de faire encore, dans vingt ans, tuer des jeunes hommes et pleurer des mères?

Elle évoquait nos malheurs :

Ça, après le ravage du Nord...

— Vous voulez donc qu'il se répète?

— Le monde entier nous traiterait de lâches!

— Le lâche n'est pas celui qui cherche à empêcher la guerre. C'est celui qui supporte qu'on l'y condamne!

Elle jeta un cri désespéré :

— Alors tous ces morts se seraient sacrifiés pour rien ?

Avec flamme, il riposta :

— Pour rien, oui, si la guerre recommence... Ceux de chez nous sont partis pour vaincre la guerre. Admettre une guerre encore, c'est les trahir.

Elle gémit :

— Si au moins nous étions sûrs...

— Nous avons une certitude : l'union — ou la guerre dans vingt ans.

Elle se leva.

— Excusez-moi... Je ne sais ce que j'ai... L'orage, peut-être...

Il s'inquiéta :

— Vous êtes souffrante ?

— Non, rien...

Elle mettait son chapeau, avec des gestes saccadés.

— Vous n'allez pas partir par un temps pareil ?

Elle secoua la tête :

— Si, si... Ça m'est égal...

— Avez-vous un parapluie, au moins ? Je vais vous en prêter un...

Elle ne voulait rien de lui et quitta promptement le bureau. Soulevant le rideau du vitrage, il la vit s'en aller à pas rapides, sous la pluie qui tombait sur elle sans qu'elle parût s'en apercevoir.

XXXVII

RESPONSABILITÉS

En fait, quand une guerre éclate, c'est que les deux gouvernements ennemis l'ont également voulue; mais chacun des deux peuples est également convaincu qu'il ne fait que se défendre.

FRANCIS DELAISI (1911).

Durant toute la journée, l'émotion d'Yvonne ne s'apaisa point.

Au chagrin de se sentir si ennemie de Réal dans le moment même où elle était portée vers lui le plus affectueusement, se mêlait, à présent, l'appréhension de l'avoir rebuté en paraissant instinctive avec obstination, rebelle à la raison. Comment la jugerait-il? Que faire pour reconquérir son estime?

Céder? Elle ne le pouvait pas.

Feindre de céder, pour échapper à de stériles

discussions? Il ne serait pas dupe. Une tolérance qui s'évertue ne ressemble pas à une conviction qui naît.

Si elle allait le perdre, pourtant? Paris ne manque pas de filles intelligentes qui s'honoreraient de travailler avec Jacques Réal... Le perdre? Non, jamais!... Elle s'était sentie si seule, si triste quand il avait quitté Paris. Elle avait eu tant de joie à le revoir!

Le lendemain, elle lui dit :

— J'ai réfléchi, depuis hier... Et je vous dois un aveu. Quand vous m'avez proposé des arguments, je les ai écartés. J'étais d'ailleurs hors d'état de les entendre. Mais vous me jugeriez mal si je refusais de m'éclairer. Je vous écoute. Et je vous affirme que ma bonne foi est absolue.

A ces mots, il rayonna de surprise joyeuse.

— Quel progrès! Ah! les patriotes sont rares qui, de chaque côté du Rhin, seraient capables de parler comme vous venez de le faire!

Elle eut une expression résignée :

— Allez! commencez votre plaidoirie...

Il se défendit.

— Une plaidoirie? il ne s'agit pas d'une plaidoirie! Je ne cherche pas à excuser les Allemands. Je cherche à ne pas les accuser sans les comprendre. Je cherche à m'expliquer comment la guerre s'est préparée dans tous les pays belligérants...

Elle hocha la tête :

— La chicane des responsabilités...

Mais il la rassura bien vite :

— Ne tremblez pas, mon petit... L'épluchage des dépêches de monarques et d'ambassadeurs ne prouve pas grand'chose... Il faut remonter aux sources... Je suis sûr que vous n'avez jamais pris la peine de récapituler ce qui s'est passé entre l'Angleterre et l'Allemagne de 1900 à 1914 ?

— A cette époque-là, je l'avoue, les journaux ne m'intéressaient pas beaucoup...

— C'est vrai, vous étiez une gamine... Mais même quand on les lisait, en ce temps-là, les journaux, on n'apprenait pas grand'chose, allez... C'était déjà comme aujourd'hui... Eh bien, voici l'histoire :

« Pendant tout le xix^e siècle, l'Angleterre avait eu la maîtrise industrielle du continent, voire du monde.

« Après 1870, l'Allemagne, brusquement enrichie par nos cinq milliards, fut prise d'ambitions à son tour. Des forges, des fabriques de toutes sortes surgirent de ce sol où n'avaient jamais poussé que des pommes de terre et des petites fleurs bleues.

« D'abord, l'Anglais, sa pipe au coin de la bouche, considéra dédaigneusement ces efforts. « Camelote », murmurait-il.

« Pourtant la camelote pullulait.

« Alors il décida de l'avilir par une marque plus sûrement encore que par un mot. Il inventa le *Made in Germany*, imposé aux importations allemandes. Le consommateur serait ainsi mis en garde contre cette agaçante pacotille.

« Hélas ! quelle surprise ! le monde découvrit le signe méprisant sur des marchandises excellentes, dont on ignorait jusque-là l'origine, et qu'on préférerait aux autres depuis quelque temps, parce qu'elles étaient meilleures et plus avantageuses. Le discrédit s'était transformé en publicité !

« Ce jour-là l'Anglais cessa de fumer sa pipe, se mit à réfléchir et serra les dents.

« Ce n'est pas tout. Tandis que l'Angleterre était envahie par une colère, d'ailleurs bien légitime, les Allemands, chaque jour plus riches, songeaient au moyen de se procurer des matières premières et de propager leurs produits. Il leur fallut des colonies, en un temps où l'Angleterre et la France, servies les premières, avaient choisi les meilleurs lots. Il leur fallut des débouchés.

« Logiques, les Anglais adoptèrent la tactique la plus profitable. Ils soutinrent contre l'Allemagne tous les peuples dont celle-ci, par ses besoins d'extension, offensait les espoirs ou les

droits. Ils décidèrent d'encercler l'Allemagne, d'en faire un peuple solitaire. Combien le léopard britannique se mit à ronronner, en se frottant avec câlinerie même aux bottes du Tsar ! L'Italie eut sa part de bonnes grâces ; ni la Perse ni la Hongrie ne furent oubliées. Mais comme, au demeurant, on n'est jamais mieux servi que par soi-même, l'Angleterre se mit à construire ses premiers dreadnoughts, plaça ses bases navales non plus face à la France, mais face aux mers allemandes, et transforma les manœuvres de sa flotte en répétitions générales de certain blocus, qu'elle ne projetait pas, oh ! non... mais auquel elle voulait être prête.

« Alors le Kaiser poussa le cri d'alarme : « Notre avenir est sur l'eau ! » Il favorisa la Ligue maritime et fit voter des crédits pour un armement intensif.

« La surenchère militaire commença.

« Avec quels soldats la faire, cette guerre qui vient ? » se demanda l'Angleterre, dépourvue de troupes. « Avec quel argent la faire ? » se demanda l'Allemagne, riche d'usines plus que d'or. Et les deux rivales songèrent alors à la France.

« Nous, bonnes gens, nous vivions bien tranquilles. Notre petit commerce allait comme ci comme ça. Nous mangions bien. Nous nous amusions, nous pensions aux femmes... Et le

ruban vert et noir de 1870, à la boutonnière des vieux bonshommes, symbolisait une espérance dont on a fait son deuil.

« C'est alors que la France vit arriver deux prétendants.

« L'un était un officier vêtu en civil, et qui cherchait à se donner, malgré ses moustaches crochues, des allures de brasseur d'affaires. Il alla trouver nos banquiers, leur offrit des cigares bagués, s'évertua en politesses, fit des saluts [à la fois trop raides et trop profonds, chercha des accords propres à nous tenter, parla de syndicats, d'entente économique, de voies ferrées, de « bonnes affaires »...

« L'autre prétendant débarqua d'un pied solide sur le sol français où ses ancêtres s'étaient crus chez eux. Avec une froideur que nous primes pour de la clairvoyance, il nous tendit sa main musclée et nous dit : « Enten-
« dons-nous cordialement ! Moi, je vous veux
« du bien. Renvoyez cet intrigant malgré ses
« promesses... Il n'y a rien à faire pour vous en
« Asie Mineure et à Bagdad ! Voulez-vous un
« petit cadeau compensatoire ? Tenez, nous
« vous donnons le Maroc, qui pourrait nous
« appartenir. »

« Crédules, nous congédiâmes brusquement le commis voyageur en l'obligeant à remporter sa pacotille de propositions financières. Les Fran-

çais désapprirent le cri de « Vive Krüger ! » et s'avisèrent que Jeanne d'Arc n'avait pas été tant que ça brûlée par les Anglais. Ils se sentirent forts et ne le cachèrent pas. Un vertige gagna les faiseurs de budgets. Des espérances fabuleuses emplirent l'imagination des marchands de canons, des armateurs, des lanceurs d'emprunts. La guerre se mit à planer au-dessus de l'Europe.

« Personne n'en prenait peur. Le Tsar et ses ministres cupides, aventureux et puérils, s'exaltaient en pensant aux progrès réalisés par leur armée après la guerre japonaise. Ils nous commandaient des canons qu'ils payaient avec notre argent, ce qui ravissait d'aise nos métallurgistes, nos banquiers et nos généraux. Les Français organisaient des retraites militaires. Les Anglais stimulaient leurs constructeurs de navires. Nul ne voulait prendre l'offensive, certe. Mais la France et l'Angleterre faisaient, par mesure de prudence bien légitime, des préparatifs. L'Allemagne les considérait comme une provocation ; elle en faisait à son tour. Et comme, de part et d'autre, ces armements étaient accompagnés de déclarations pacifiques, de part et d'autre on s'accusait d'hypocrisie. Oh ! ce désir de paix était sincère. Les gouvernements étaient trop avertis pour ne pas prévoir les conséquences de l'épouvantable choc.

« Et puis, brusquement, les hommes ne sont plus les maîtres de cette machine créée par leur orgueil aveuglé. Voilà qu'elle se met à fonctionner toute seule. Comment l'immobiliser? ils ne le savent pas! Ils ont prononcé les paroles qui la mettaient en marche, ils ignorent celles qui pourraient l'arrêter. La légende de l'Apprenti Sorcier devient une réalité tragique. Émouvantes dépêches que celles de ces monarques saisis par la terreur soudaine de ce qu'il leur faut décider! Ils essaient qu'on les défende contre eux-mêmes, contre cette fatalité qu'ils ont laissée grandir. Ils supplient, ils sont comme des malheureux qui roulent sur une pente et qui cherchent désespérément à se raccrocher les uns aux autres... Trop tard!...

« Et voilà, mon petit, dix ans d'histoire contemporaine. Chaque parti peut accuser l'autre d'être coupable, et jurer, comme c'est l'usage dans toutes les guerres, qu'il n'a fait, lui, que se défendre... Ce que je vous dis là contient plus de vérité sur les responsabilités que l'ergotage arc-en-ciel des dossiers de chancellerie! »

Yvonne, comme la plupart des gens, fondait ses convictions d'après les articles des journaux. Fervente, elle avait adopté la thèse dont la France a fait la base de sa politique de guerre. La soumettre à l'examen lui aurait paru un acte de déloyauté.

Un moment troublée par ce qu'elle venait d'entendre, elle se ressaisit. La force de l'habitude lui fit revenir aux lèvres cet élément essentiel du credo patriotique :

— Quoi ! Vous prétendez que les Allemands n'ont pas voulu cette guerre, qu'ils ne l'avaient pas préparée ?... Leurs armements, voyons...

— Et les nôtres ? Vous n'avez jamais vu un graphique exposant, évaluées en francs, les dépenses militaires des grandes puissances, de 1883 à 1914 ? C'est un spectacle édifiant, allez ! En 1883, le budget de guerre français était de 789 millions ; l'anglais, de 702 millions ; le russe, de 894 millions ; l'allemand était de 500 millions seulement. pour une population presque double de la nôtre, et pour couvrir deux fronts... Or, en 1913...

— Eh bien ?

— Saviez-vous que la France avait augmenté ses préparatifs de guerre au point de garder seulement un quart de son budget pour tout le reste de ses besoins : Administration, Justice, Instruction, Assistance, Hygiène, Travaux publics ? Saviez-vous que les budgets de guerre russe, anglais et français de 1913, additionnés, dépassaient de deux millions et demi les budgets additionnés de l'Allemagne et de l'Autriche ? Saviez-vous enfin que, de 1913 à 1914, le budget de guerre allemand avait diminué... oui,

diminué... de 173 millions, alors que ceux de l'Entente augmentaient, par bonds nouveaux !... le français de 94 millions, l'anglais de 74 millions, le russe de 322 millions ?

— Mais, tout de même, ils ont été les agresseurs !

Ce n'était plus un argument qu'elle opposait. C'était le cri d'une foi tourmentée, qui chancelle et qui cherche à se ressaisir. Elle reprit :

— La France a été attaquée ! Rappelez-vous combien la mobilisation nous a surpris ! Et cette émotion à la Chambre, ces ministres qui pleuraient... Non ! non... Personne chez nous n'était préparé à cette idée affreuse. La France était pacifique, au fond de l'âme !

Réal répéta :

— En êtes-vous bien sûre ?... Oh ! Soyez tranquille... Je ne parle pas ici de l'âme collective. L'ensemble des Français a du bon sens. Mais faisons un retour sur nous-mêmes... Chez nous, comme chez les Allemands, des groupes d'hommes tenaient des propos agressifs. Et même, depuis 1910, cet état d'esprit progressait, comme progressait le pangermanisme allemand... Rappelez-vous cet émoi de la foule, lors des défilés de soldats... Et cette réaction contre les doctrines tolstoïennes... Et cet éclat qu'on témoigna en refusant un buste de l'empereur Guillaume dans une grande exposition

de sculpture... Pour riposter aux provocations allemandes, telles que l'arrestation de M. Clément Bayard, la condamnation de Hansi, la campagne contre notre légion étrangère, chacun se fortifia dans un nationalisme enfiévré... A Polytechnique et à Normale, les théories humanitaires ne trouvaient plus de disciples; seule, l'action paraissait digne d'estime. Napoléon était admiré. A la Faculté de Droit, à l'École des Sciences politiques, le sentiment national devenait vif, irritable. Le nom de l'Alsace-Lorraine était acclamé. Relisez les études sur l'état d'âme de la jeunesse française publiées à cette époque, alors que l'on ne mesurait pas la gravité de telles révélations. Vous y verrez que les élèves de rhétorique supérieure déclaraient trouver dans la guerre un idéal d'esthétique, d'énergie et de force. On exaltait la renaissance de l'héroïsme français. On répétait: « plutôt la guerre que cette perpétuelle attente », et ce ~~vo~~u contenait un secret espoir. Le mot: la guerre, se parait de séduction. Maurice Barrès, Léon Daudet, soulevaient des enthousiasmes. Je me rappelle cette phrase publiée en 1913, dans l'enquête d'Agathon sur les jeunes gens: « *L'existence que nous menons ne nous satisfait pas... Il nous faut une action pratique, immédiate. Un seul événement nous la permettra: la guerre; aussi la désirons-nous...* »

— Des Français ont dit cela ? C'est impossible !

— Je vous le garantis. Le mot a été écrit, commenté, approuvé... Et ce n'est pas la déclaration d'un isolé. C'est le terme fatal auquel devaient aboutir quinze années d'éducation sportive, de culture nationaliste... Relisez-la, aujourd'hui, cette enquête... C'est un examen de conscience que nous nous devons à nous-mêmes... Un de ces jeunes gens déclare : « *La guerre m'amuserait* » ; un autre : « *La guerre exerce sur nous un attrait, pour l'amour de l'art* » ; un officier rapporte le mot d'un de ses hommes : « *Oh ! mon lieutenant, vienne la guerre, et qu'on se débarrasse enfin de ces gens-là !* » et il ajoute : « *Il faut prévoir la guerre, et être constamment prêt à la déclarer : attaquer, c'est encore le meilleur moyen de se défendre !* »... Où sont-ils, tous ceux qui parlaient ainsi ? Quelle plaine de Belgique les a vus tomber, gantés de blanc?... Oui, à force de répéter : « Nous avons été attaqués, nous ne voulions pas cette guerre », nous avons fini par le croire... Mais quelques-uns d'entre nous la voulaient, la guerre... et on n'osait même plus les contredire, parce que celui qui parle de paix, près de celui qui parle de gloire, a toujours un air de pleutre. Ils voulaient la guerre, les pauvres enfants... Ils ne savaient pas...

— Et la jeunesse allemande ?

— Elle croyait la guerre fraîche et joyeuse. Elle avait la même foi dans sa vertu purificatrice. On le lui avait tant répété !...

Yvonne se passa la main sur le visage, profondément troublée par cette bonne foi qu'elle sentait dans les paroles de Réal. Il ne cherchait pas à vaincre. Il cherchait à éclairer. Et elle-même avait vaguement conscience que quelque chose en elle se modifiait peu à peu. Pourtant elle aurait voulu des faits, des preuves...

— Mon Dieu, comment savoir ?... Qu'est-ce que les Allemands, eux, pensaient en 1944 ? Je me rends bien compte que leur attribuer un état d'esprit de barbares et d'ambitieux sans frein, comme nous le faisons toujours ici, c'est injuste, peut-être... Mais où trouver la certitude qu'ils ne se sont pas jetés sur nous par convoitise ?

— Ici — répondit Réal. Et il alla chercher un volume dans la bibliothèque. — Voici le livre d'un écrivain (*) qui en 1912 a fait une enquête en Allemagne. Il a consulté des gens de tous les partis, de toutes les carrières. Or, les témoignages qu'il a recueillis concluent de la même façon : sympathie de l'Allemagne à l'égard de la France...

(*) *L'Énigme allemande*. Georges Bourdon.

— Êtes-vous sûr qu'on ne lui a pas menti ?

— Menti ? Comment voulez-vous que des professeurs de faculté, des officiers, des propriétaires, des ingénieurs, des journalistes, des économistes, se soient mis d'accord pour lui mentir ? D'ailleurs, il s'en serait aperçu. C'est un homme clairvoyant... Et c'est un Français, en présence d'Allemands. Vous n'allez pas prétendre qu'ils l'ont roulé ! Où serait donc alors notre fameuse renommée d'intelligence ?

Il ouvrit le volume, tourna les pages, s'arrêtant pour signaler les paragraphes dignes d'attention.

— D'abord, le sentiment des Allemands à l'égard de la France. Voyez ce qu'en dit Hermann Sudermann :

Dans toute l'Allemagne, il n'y a que sympathie pour la France et pour ce qui vient de France, et je n'ai jamais rencontré une seule personne qui ne considérât comme une calamité la seule perspective d'un conflit nouveau. Cela, je vous le jure. C'est la vérité stricte.

— Voici maintenant un critique, un conférencier connu, là-bas, M. Alfred Kerr, directeur de la Revue *Pan* :

Ici, on aime véritablement tout ce qui est français. La France est, je pense, de toutes les nations non germaniques, celle qui attire le plus l'Allemagne.

Nous trouvons en elle des dons qui nous manquent et nous font envie. Elle enchante les lettrés, par sa langue si précise et si souple... On raille volontiers ses travers. Mais on ne peut s'empêcher de l'aimer.

— Voulez-vous la déclaration d'un pangermaniste, d'un écrivain militaire, le comte de Reventlow ?

Promenez-vous chez nous, vous n'y découvrirez nulle part des sentiments d'hostilité préconçue à l'égard de la France.

— Et là, tenez... Voyez l'opinion de M. Paul Samuleit, recteur d'une importante école prussienne de filles, et qui exprime la mentalité du monde universitaire :

Aujourd'hui, notre école enseigne aux jeunes générations à considérer la France comme une nation grande par ses richesses intellectuelles et matérielles, digne de notre haute estime par son activité artistique, scientifique et industrielle, avec laquelle, enfin, nous voulons vivre et vivrons en paix et amitié. Que l'école allemande entretienne ou cherche à entretenir une animosité quelconque à l'égard de la France, ou de n'importe quelle autre nation, cela n'existe à aucun degré.

— Et voulez-vous enfin la constatation de M. Karl Fürstenberg, homme d'importance, puisqu'il dirigeait la plus grosse association commerciale de Berlin :

Chez nous, on adore les Français... Nous sommes, en Europe, les deux peuples dont les intérêts directs sont les plus voisins.

Yvonne l'interrompt :

Mais maintenant l'Allemagne nous déteste. Elle parle de revanche. Ces témoignages-là ne concernent que le passé.

Il secoua la tête.

— L'Allemagne nous hait parce que là-bas le mot d'ordre est de se plaindre de la France. Mais il n'est pas de pays où l'opinion publique se modifie plus vite et plus profondément. Voyez la révolution après tant de loyalisme. Voyez cette animosité contre nous, après tant de sympathie et de bonne volonté lors de l'armistice.

Elle reprit :

— Je ne comprends plus... Voilà, en 1912, le langage des gens qui, en 1914... Alors, à quel moment ont-ils été sincères ?

L'objection était considérable.

— Ils ont été obéissants — répondit Réal. — Oui, l'Allemagne nous enviait, d'une sorte d'envie intimidée, étonnée, déférente. Nous étions ses vaincus redevenus puissants. Elle ne nous détestait pas... C'est satisfaire trop aisément notre besoin de comprendre que de dire : « Les Allemands ont voulu cette guerre ». Mais quand la minorité vorace qui gouvernait alors

l'Empire fut parvenue à imposer au peuple allemand l'idée de la campagne, en le persuadant qu'elle était nécessaire au salut de la patrie, tout le peuple, amorphe et docile, accepta la parole d'en haut. Il n'avait pas voulu la guerre. Il l'a faite... Nous aussi...

— Mais enfin, le chiffon de papier !

Il secoua la tête.

— Naturellement... J'y comptais... Mais, ma pauvre enfant, les traités ne sont jamais que des chiffons de papier pour les gouvernements... Une guerre, qui finit toujours par un traité signé, commence toujours par un traité rompu...

— Enfin, la Belgique... le pacte de 1831...

— Oh ! Vous savez votre histoire de France... Mais nos fabricants de manuels ne se sont pas vantés de ceci : malgré ce pacte, Napoléon III avait formé le projet d'annexer la Belgique et le Luxembourg...

Elle répéta, stupéfaite :

— Napoléon III ?

— Parfaitement !... Notre ambassadeur à Berlin, M. Benedetti, fut chargé par l'empereur de soumettre à Bismarck un mémoire relatif aux vœux et aux projets du gouvernement français... C'était bel et bien le déchirement du morceau de papier... Bismarck mit le document dans sa poche et demanda un délai pour réflé-

chie. Quand Benedetti redemanda son texte, Bismarck affirma l'avoir égaré. Mais dès que les Français eurent déclaré la guerre à la Prusse, en 1870, le document reparut, publié par les soins de Bismarck dans le *Times*. Il eut pour effet d'aliéner à la France les sympathies anglaises et de la priver d'un secours éventuel. Je ne vous rapporte pas cela comme un trait à l'éloge de la diplomatie prussienne. Mais je vous prie de considérer que l'attentat contre la neutralité belge, s'il fut réalisé par Guillaume, avait été déjà souhaité par Napoléon au profit de la France... Non, allez! .. Nous n'avons rien à dire au sujet du viol de la Belgique. D'autres ont réussi ce que nous avons raté. Voilà tout!...

Il reprit le livre.

— On va répétant chez nous : « L'Allemagne voulait la guerre! » Tenez, voyez l'opinion de M. Théodore Wolff, directeur du *Berliner Tageblatt* :

L'Allemagne veut la paix. Elle n'a rien compris aux rumeurs de guerre qui, en 1911, lui venaient de votre côté. Pendant quinze ans, l'Empereur, le Gouvernement, ont tout fait pour se rapprocher de vous; ils n'ont essuyé que des rebuffades. Qu'en penserait la France à la place de l'Allemagne? Nous sommes deux peuples qui se soupçonnent, s'épient et se prêtent mutuellement des pensées ou des passions qu'ils n'ont pas. La bonne action serait de leur montrer leur erreur.

— Croyez-vous donc que plaisantait M. Walter Rathenau, le grand industriel, directeur de la Société générale d'électricité, membre de soixante-dix conseils d'administration, intéressé à plus de trois cents sociétés, quand il disait :

Je vous déclare avec toute la force dont je suis capable qu'en Allemagne personne ne veut la guerre, qu'une guerre jamais ne sera rendue inévitable par un entraînement de l'opinion allemande. La guerre peut venir de ceux qui dirigent, mais ne jaillira pas du sol même de la nation.

— Vous voyez... « Peut venir de ceux qui dirigent » ! voilà toute l'explication... Et le prince Charles Max de Lichnowsky fourbisait-il à la dérobée une épée, tandis qu'il affirmait :

La guerre ? Ah ! Quand on imagine ce qu'elle serait aujourd'hui, quand on suppose les ruines effrayantes qu'elle laisserait, connaissez-vous — je ne dis pas même chez nous ou chez vous, mais dans le monde — un homme assez fou pour nous y jeter ? Nous n'avons aucun intérêt à compromettre une paix nécessaire à notre expansion industrielle. Tout le pays a le goût et le besoin d'un développement pacifique.

— Et le comte Oppersdorff, membre du Reichstag et de la Chambre des Seigneurs, tendait-il un traquenard, en déclarant :

Entre nos deux pays, un rapprochement est possible. Il n'y faut, de part et d'autre, que de la bonne volonté, avec du tact et de la discrétion, et la bonne volonté de l'Allemagne, croyez-moi, est entière. Si nous commençons, vous et nous, par établir le double catalogue de nos torts et de nos fautes réciproques, ce serait déjà pour chacun, n'en doutez pas, une bonne leçon d'humilité. Et si nous prenions ensuite, une fois pour toutes, le parti de renoncer à corrompre, à coup de préjugés et de sentiments factices, l'esprit de la jeunesse dès son initiation à la culture, le plus difficile serait fait.

— Et M. Johannes Kaempf, président du Reichstag, n'énonçait-il pas des prophéties réalisées depuis, quand il disait :

Notre industrie, notre commerce sont en plein développement. Une guerre ruinerait tant d'efforts. Chacun sent cela.

— Non seulement ces chefs de la pensée allemande étaient pacifistes, mais même ils déploraient que, entre la France et l'Allemagne, subsistât un cruel malentendu. M. von Listz, professeur de droit criminel et membre du Reichstag, n'hésitait pas à dire :

Le souhait ardent de l'Allemagne est non seulement de vivre avec vous en paix, mais de gagner, s'il se peut, votre confiance, et, si vous y consentez, votre amitié. La culture française et la culture allemande dominent le monde. La réunion de l'esprit

allemand et de l'esprit français ne pourrait que servir la civilisation générale. Ah ! si la presse voulait, quel beau rôle elle aurait à jouer entre nos deux pays ! Elle pourrait travailler utilement à dissiper tant de malentendus détestables. Et je parle, croyez-le, pour la nôtre comme pour la vôtre. C'est, pour tout le monde, un malheur que, chez vous et chez nous, tant de journaux obéissent à un chauvinisme si étroit. Ils masquent la véritable pensée, les intérêts, et jusqu'au caractère de nos deux nations. La guerre ne serait pas seulement monstrueuse, elle serait absurde.

— Écoutez, enfin, ce que déclare Maximilien Harden, le célèbre pamphlétaire. Harden, le directeur de la *Zukunft*, Harden si copieusement injurié chez nous que son nom ne s'associe plus, dans les esprits mal informés, qu'à une idée de pitié et de cynisme : écoutez ce qu'il dit, ce Harden, à propos de la France et de l'Allemagne. Voyons, n'est-ce pas l'expression même du bon sens ?

L'un des sentiments dont la masse de la nation est le plus généralement possédée, c'est incontestablement le sentiment de la paix. Peu de gens songent à la guerre. On a bien trop besoin de la paix ! La guerre compromettrait le résultat de quarante années d'efforts considérables, qui ont donné à l'Allemagne une grande puissance économique ; ceux qui réfléchissent à cela ne peuvent pas désirer la guerre, et chez nous, on ne l'aime pas pour elle-même. L'Allemagne a besoin de colonies ; mais elle

n'a pas besoin des colonies de la France. Le monde est vaste, et elle saura bien en trouver d'autres. Entre nos deux pays, je n'aperçois d'autre alternative que celle-ci : ou la continuation de rapports aigres, déplaisants, hostiles, dangereux, ou une alliance formelle. Pour moi, mon choix est fait. Tout recommande l'alliance. Les deux peuples unis, c'est la paix du monde assurée par leur propre volonté, et pour leur commun intérêt. Et ne sont-ils pas faits pour s'entendre? Ne se complètent-ils pas admirablement? L'Empire, je vous le répète, ne convoite rien de la République, non, rien, pas la moindre parcelle de son territoire, en Europe, ou ailleurs. Il ne veut rien que la certitude qu'elle cesse d'être le centre et l'espoir de toutes les tentatives formées contre lui. Rien de plus, rien de moins. Et n'apercevez-vous pas ce qu'une telle alliance donnerait à la France? Non de l'illusion et du vent, mais une sûre réalité; tandis que si elle escompte, pour de secrètes espérances, pour des réparations historiques, ses amitiés d'aujourd'hui, j'ai peur pour elle qu'elle ne soit déçue.

Et cette guerre qui, certainement, ne laisserait pas seuls, face à face, nos deux peuples, que serait-elle? Loin d'être une liquidation, elle ne serait qu'un recommencement, et, les canons redevenus silencieux, on verrait le vaincu, quel qu'il soit, méditer sa revanche! Et pourquoi? Pour sa propre gloire, pour sa vie? Non pas; mais pour le délice et le profit du « tertius gaudens », de l'Américain d'abord, du jaune plus tard. Et nous assisterions alors à la faillite, à l'abdication définitive de la vieille Europe.

Yvonne murmura :

— Comme ces gens ont raison... C'est effrayant...

— Pourquoi effrayant?

— Parce que...

Réal acheva la phrase :

— Parce que ce sont des Allemands et que nous sommes des Français... Nous revendiquons pour nous l'exclusivité de la clairvoyance et de la franchise... Ah! Je ne dis pas cela afin d'humilier notre pays, allez... Tous les peuples en font autant...

Elle subissait ces révélations avec un frémissement contenu. Elle souffrait de rompre un par un les liens qui l'avaient attachée jusque-là au reste des hommes. Son besoin de penser librement la faisait avancer malgré elle, d'idée en idée. Dans le trouble de son âme s'animaient douloureusement, une à une, des conceptions nouvelles. Et Réal, le cœur bondissant, suivait ce progressif éveil.

Enfin elle exhala comme un cri :

— Mais alors, si les peuples ne voulaient pas de la guerre, quel sentiment soudain les a jetés les uns contre les autres?

— C'est le patriotisme, ma pauvre petite... Ce sentiment qu'on est arrivé à rendre chez eux forcené... C'est au patriotisme que les dirigeants de l'Allemagne ont fait appel, c'est lui qui soulevait d'enthousiasme la foule acclamant le

Kaiser, au soir de la déclaration. C'est le doux patriotisme, dont les maîtres d'école et les journaux sont arrivés à faire une monstrueuse caricature, et dont ils ont transformé la tendresse en orgueil cupide et en haine... Et les hommes ont accepté cette déformation parce qu'ils n'admettaient pas que l'idée de Patrie fût un seul instant discutée... Et chez nous, c'est le patriotisme qui nous a maintenus dans l'état de guerre, c'est par patriotisme que nous avons écarté toute proposition de paix et voulu combattre jusqu'au bout... Le patriotisme accepté, vénéré, exalté par tous les peuples en guerre, le voilà le vrai responsable!

Yvonne était secouée par des spasmes de souffrance. Elle sentait, avec des tortures d'enfantement, la vérité naître en elle. Toutes ses croyances conventionnelles l'abandonnaient. Elle commençait à comprendre, à voir clair.

Une suprême révolte la traversa :

— Mais par quel abominable moyen a-t-on pu, à ce point, déformer le patriotisme dans les âmes, et, du jour au lendemain, rendre les peuples fous furieux?

— Par quel moyen? Par le mensonge! Le voilà, l'autre responsable!... On a menti d'abord pour persuader les hommes qu'ils se détestaient. On a menti dans les chancelleries, durant ces discussions mystérieuses où les diplomates

embusquaient des pièges... On a menti officiellement, par des accusations impudentes et des plaintes injustifiées... Ceux qui avaient rendu le conflit inévitable ont menti quand ils ont juré devant Dieu et devant les hommes qu'ils n'avaient pas décidé ou voulu la mobilisation... Et puis le mensonge s'est répandu comme une affreuse épidémie, sur toute la surface de la terre... De chaque côté, on a commencé à mentir, continûment, infatigablement... Les chefs prussiens mentaient, qui prédisaient la victoire à leurs armées condamnées à mort... Ils mentaient au peuple allemand bloqué dans des frontières qu'aucune nouvelle extérieure ne pouvait franchir. Ils mentaient en lui répétant que l'Allemagne avait été attaquée; et le peuple allemand l'a cru, et il a continué d'attaquer, persuadé qu'il ne faisait que se défendre... Oui, de chaque côté, l'arrière a menti pour empêcher les combattants de défaillir, les combattants ont menti pour rassurer l'arrière. Le fils a menti à la mère en assurant qu'il ne souffrait pas. L'épouse a menti au mari, soit en cachant ses larmes quand il repartait pour la ligne du feu, soit par l'air de fidélité dont elle camouflait ses trahisons. Les blessés mentaient en se déclarant désireux de retourner aux tranchées. Les auxiliaires mentaient en affichant le regret de leur inaptitude. Les combattants mentaient en décla-

rant leur préférence pour le front... On a menti afin de diminuer l'adversaire, de le démoraliser. D'un côté, l'on a dit que la France était en révolte. Chez nous, on a représenté les armées allemandes comme un troupeau lâche, apeuré, sans ressources, prêt à se rendre... On a menti en interdisant les plaintes, en imposant aux journaux et même aux correspondances privées un optimisme de commande. On a menti en cachant l'horreur des tueries, en dissimulant les chances d'arrêter le massacre... On a menti en bâillonnant les quelques bouches sincères qui, dans ce grand délire de la raison, hasardaient de sages paroles... On a menti en faisant assaillir les timides défenseurs de la pitié par des diffamateurs gagés... Chacun a menti pour se dérober à l'entrelacs des espionnages qu'on sentait partout autour de soi... On a menti, menti, menti, à chaque heure, à chaque minute. Le mensonge était partout, sur tous les visages, dans toutes les bouches, comme une fumée puante qui remplissait la gorge. Et, pas un homme, pas un homme sur des millions d'hommes, n'a eu la liberté, durant ces quatre années d'asphyxie, de crever la fenêtre pour faire entrer un peu d'air pur!

Il s'était laissé entraîner par la force de sa conviction. Il avait parlé de toute son âme, enfin soulagé de pouvoir s'exprimer librement en face

d'un être capable de le comprendre. Et la jeune fille le regardait, les mains crispées l'une contre l'autre, palpitante. Comme il avait raison! Oui, bien souvent elle avait souffert, durant la guerre, de ce mensonge affreux partout répandu, qu'elle sentait, qu'elle détestait, et qu'elle subissait par devoir. Oui! Il avait raison... Et peut-être avait-il raison pour tout le reste. Elle ne savait plus, elle ne savait plus... Quelle noblesse dans ce souci de justice! Quelle générosité dans cet effort pour tout comprendre! Et dans ces regards, dans cette voix, quelle belle flamme de jeunesse!

XXXVIII

ATROCITÉS

Il faut chasser et oublier ces vilénies qui sont — comme il y a de faux mouvements du corps quand il se démène avec excès — les faux mouvements du moral désordonné, de l'âme folle. Il faut se dire que la guerre est et sera toujours, quels que soient les qualités, le niveau de ceux qui la font et la feront, une source d'inévitables abominations, et, ceci soupiré, il faut donc alors la faire, coûte que coûte.

HENRI LAVEDAN.

— Vous avez beau dire, le souvenir des atrocités allemandes empêchera toujours une réconciliation !

Un murmure approbateur salua ces paroles de M^{me} Giraudet, qui regardait Réal, le face-à-main dressé.

Tous les mercredis, des amis se réunissaient chez les Giraudet, pour un bridge. Réal avait

été conduit là par sa femme, qui tentait parfois encore un effort pour lui rendre, par le contact des gens du monde, un peu de sa clairvoyance obscurcie.

Il y avait là, outre les maîtres de la maison, les Réal, Coigny et Duport; M. et M^{me} Pelletier n'étaient pas encore arrivés. On les avait attendus pour que les deux parties fussent engagées à la fois.

Bientôt, au cours de la conversation, le couple des petits Giraudet, pareillement véhéments et criards, Coigny aux objections lentes, Duport brutal et contradicteur, s'étaient réunis contre Réal à propos de la doctrine dont il était devenu notoirement le champion. On se faisait comme un jeu, à présent, de l'accabler. On l'appelait avec ironie : « notre sympathique germanophile », on avait oublié la considération qu'on lui témoignait autrefois. Certaines personnes, même, commençaient à juger sa compagnie compromettante.

Une fois de plus, Réal essayait de se faire comprendre :

— Je ne souhaite pas une alliance franco-allemande-russe...

Tous se mirent à rire... Russe !

Il répéta :

— Mais oui... russe... Vous n'imaginez tout de même pas que ce peuple va demeurer éter-

nellement en marge de la société européenne ? Il nous est nécessaire. Nous lui sommes indispensables. Une modalité d'accord se trouvera.

Puis il reprit :

— Je ne souhaite pas une alliance franco-allemande-russe pareille à ce qu'ont été l'alliance franco-russe ou l'alliance franco-anglaise. Ces associations baroques ne servent qu'à provoquer des guerres nouvelles. Un équilibre européen est toujours précaire et périlleux. Ce que je souhaite, c'est une fédération des États européens, à l'exemple de celle des États-Unis qui, née elle aussi d'une guerre terrible, n'a pas été troublée depuis. Or aucun espoir d'union n'est possible en Europe si un bloc initial n'est pas constitué par une agrégation à laquelle toutes les autres nations, rassurées, viendront se joindre aussitôt. C'est pourquoi je juge nécessaire de rechercher à présent non pas les raisons de nous haïr, mais les moyens de nous accorder.

M^{me} Giraudet l'interrompt :

— Un accord avec les gens qui ont brûlé la cathédrale de Reims ? Merci !

— Nous avons bombardé nous-mêmes l'église collégiale de Saint-Quentin — répondit Réal.
— Épargner les cathédrales, madame, c'est facile à dire... Mais si, en cas d'avance française, quelqu'un était allé tirer par la manche

un de nos commandants de batterie, en répétant : « Attention à la cathédrale de Cologne. Ne la prenez pas, surtout, comme objectif!... Il y a peut-être un observateur dans la flèche, n'importe! Respectez l'église! Elle est classée parmi les monuments historiques », je crois qu'il aurait congédié ce conseiller non de la main, mais du pied, le brave commandant de batterie...

M^{me} Réal, agacée, grogna :

— Ah! voilà qu'il va parler contre les militaires...

— Mais non — lui répondit son mari avec douceur. — Tu connais bien mon sentiment sur les militaires. La plupart sont de braves gens. Ils ne sont pas responsables des guerres. On les y envoie, c'est tout. Et j'aurais garde de reprocher à un officier de détruire une statue, s'il peut par là sauver un homme... Car cet homme serait capable, peut-être, de refaire une autre statue, tandis que la statue, elle...

— Tes amis les Allemands y sont passé maîtres, dans l'art de la destruction! — s'écria Maxime Duport. — Et l'on n'oubliera pas de sitôt les raffinements atroces qu'ils y apportaient!

« Bon! » se dit Réal. « Voilà la question des atrocités! » Ces gens l'irritaient, à la fin. Il ne put se contenir :

— Quel furieux besoin de généralisation vous avez ! Pourquoi diable rendre un peuple entier responsable d'actes ordonnés par quelques centaines d'officiers, ou improvisés par quelques centaines de repris de justice?... Oh ! je sais bien... C'est l'usage !... On accuse toujours l'adversaire de commettre des atrocités : les atrocités bulgares, les atrocités serbes, les atrocités turques, les atrocités bolcheviques, les atrocités polonaises... Éternel refrain... Et d'ailleurs quelles atrocités ? Précisez donc un peu vos accusations.

Chacun se récria :

— Et les enquêtes officielles ?

— Et les dépositions des témoins ?

Réal, d'un geste, réclama que les exclamations se fissent moins simultanées, et poursuivit :

— ... Car on en a raconté, des histoires !... Vous rappelez-vous ces fameuses fourchettes empoisonnées, lancées par avion place de la Concorde et signalées tragiquement par le *Matin* ?... C'était simplement de petits morceaux de ferraille, des déchets d'emporte-pièce, provenant d'usines métallurgiques. Un sac crevé, que portait un camion, avait laissé échapper une partie de son contenu... Et cet autre crime de lèse-humanité, les cadavres bouillis pour en tirer de la graisse ! Tout fut

décrit : les dimensions de l'usine, les costumes des ouvriers, le séchoir, les chaînes à crampons, les bassines... La nouvelle fut reconnue fautive. Et je me souviens qu'un journaliste écrivit alors ingénument : « Après tout, si les Allemands n'ont pas fait cuire leurs soldats, ils en étaient tout de même bien capables, les monstres ! »

Maxime Duport, ironique, demanda :

— Naturellement, tu trouves, toi, que les Boches se sont conduits comme des agneaux ?

Réal, patiemment, demanda qu'on ne le prît pas pour un imbécile.

— Enfin, tu les trouves excusables, sous prétexte que, comme on dit, « c'était la guerre ! »

— Jamais de la vie... Je n'excuse pas les Allemands, j'accuse la guerre, ce qui n'est pas la même chose... Les Allemands ont commis des atrocités, c'est indéniable. Je comprends parfaitement que les gens en aient gardé un souvenir indigné et épouvanté. Mais il n'est pas moins indéniable, je le répète, que commettre des atrocités, c'est le fait de tous les hommes qui font la guerre.

Brièvement, il évoqua quelques-unes de ces luttes féroces qui marquent les étapes de l'histoire : arbres coupés par les Spartiates, mains tranchées par César, sac de Rome où les Espagnols du connétable de Bourbon brûlaient les

pieds des vieillards pour connaître où leur or était caché, violaient les jeunes filles vivantes ou mortes, déchiraient, cassaient, démolissaient, pour la joie d'anéantir.

Coigny l'interrompit :

— C'est de l'histoire ancienne, cher ami...

L'ardent et minuscule M. Giraudet, de sa voix nasillarde, émit ces paroles :

— Depuis, la France a enseigné au monde les Droits de l'Homme...

— Réal sourit. Une récente étude l'avait pourvu de documents.

— A votre place — dit-il — je laisserais tranquille la Révolution française... Lisez donc Taine! Vous n'y avez pas vu, sans doute, avec toutes les références désirables, l'histoire de ces gentilshommes hachés vivants par les bandes jacobines? des femmes qui mangeaient des cœurs encore tièdes de vie? du chevalier d'Angly agonisant sur un fumier, les cheveux arrachés? de M. Barras, en Languedoc, coupé en morceaux sous les yeux de sa femme enceinte? de M. Bélu, dans le Périgord, qu'on obligea à boire le sang de son frère décapité? de ces Chouans enterrant des Bleus jusqu'au cou, et jouant aux quilles en lançant une boule qui fracassait les nez, les dents et les crânes? et de ce tailleur de Nantes qui portait attachée à son chapeau une garniture d'oreilles tranchées?

Les dames protestèrent :

— Pouah!... Ah! assez...

Quand leurs clameurs se furent un peu amoindries, M. Giraudet fit observer :

— On était en pleine anarchie, à ce moment-là! Mais dès que l'ordre a été rétabli...

Réal avait la partie belle.

— Il l'a été par Bonaparte?... Soit... Vous connaissez le texte de l'ordre par lequel ce sage Bonaparte prescrivit de détruire des prisonniers, à Jaffa, « de façon à ce qu'il n'en échappe aucun »? Et vous savez sans doute comment on procéda? Ces deux mille cinq cents malheureux furent formés en carré, et l'on travailla là-dedans à coups de baïonnette... Si ce trait ne vous suffit pas, voulez-vous l'histoire des prisonniers autrichiens que Masséna fit mourir de faim? Celle, peut-être, des sept cents vieillards, femmes et enfants, que les soldats de Championnet massacrèrent dans l'église d'Ossola? Ou celle encore du général Roguet qui, la veille de Waterloo, prévint ses grenadiers que « le premier qui lui adresserait un Prussien prisonnier serait fusillé »?... Excusez-moi de n'avoir pas gradué mes citations... Elles me viennent selon le caprice de ma mémoire... Mais vous y trouverez, je l'espère, une preuve que les atrocités militaires ne sont pas un privilège allemand. Chaque peuple peut faire à cet égard son mea culpa...

M^{me} Giraudet vint au secours de son mari.

— Mais oui, c'est de l'histoire ancienne que vous nous racontez-là, monsieur Réal... Vos exemples ont cent ans! Le monde est devenu, depuis, beaucoup plus civilisé...

— Croyez-vous? Il n'y a pas cent ans que les Anglais ont conquis les Indes. Ce fut sans douleur. Les indigènes qualifiés de « rebelles » étaient brûlés vifs, maintenus sur les bûchers par la menace des baïonnettes. Un témoin oculaire, un M. Russel, je crois, a raconté la prise de Luknow, dans la « Revue des Deux Mondes », et je vous recommande ce récit. Vous y verrez des glaces fracassées, des trésors éparpillés, des statues détruites, des porcelaines cassées, des broderies déchiquetées, des tableaux crevés, des meubles brisés, tout cela dans l'ivresse de détruire, dans « la joie de faire le mal », si reprochée aux Allemands... Vous voulez des exemples plus récents? Remémorons-nous la campagne de Chine, le pillage du Palais d'Été par les troupes alliées, ou encore le massacre des Malgaches, à Madagascar...

— Mon cher — dit Joseph Coigny en lissant sa longue moustache blonde — vous nous prouvez là que les soldats de toutes les nations, quand ils sont, comme vous le dites justement, ivres de destruction, peuvent se ressembler... Mais ce qui rend les atrocités allemandes si par-

ticulièrement impardonnables, c'est leur caractère scientifique, c'est ce qu'elles ont à la fois de voulu et de contraire aux droits des gens. Pourquoi s'attaquer aux civils?

— Vous allez voir — dit M^{me} Réal avec mauvaise humeur — qu'il va encore trouver quelque chose à répondre en faveur de ses Boches chéris!

Il regarda sa femme sans bienveillance, et, se retournant vers Coigny :

— Une armée qui fait la guerre doit faire la guerre... Et la première précaution à prendre est de se garantir contre le guet-apens. Or, dès qu'on opère en pays étranger, l'hostilité des civils n'est pas un des risques les moins graves... En Allemagne, la crainte des francs-tireurs était restée vivace, depuis 1870... Cette fois, les Allemands ont cru en voir partout... Nous pensions bien, nous, voir partout des espions, des postes de signaux et des plates-formes bétonnées!... Dites que c'était, de leur part, une folie, et nous serons d'accord. Mais si l'on était raisonnable, on ne se battrait pas.

— Ce n'est tout de même pas dans un élan de folie qu'ils ont condamné Jacquet et miss Cavell!

On guettait la réponse de Réal.

— Ceux-ci ont été exécutés — dit-il — comme le libraire Parme, de Nuremberg, tué, sous le Premier Empire, pour avoir vendu des brochures

hostiles à Napoléon, comme l'aubergiste tyrolien Andréas Hoffer, fusillé en 1810, pour avoir défendu sa maison. Ces héros-là, eux aussi, ont été jugés froidement, massacrés avec cérémonie. C'est la guerre...

— Et c'est la guerre, ces déportations de femmes, ces mutilations d'enfants?...

Réal poussa une exclamation :

— Ah! je l'attendais!... Les petites filles aux mains coupées!... Comment n'en avez-vous pas parlé plus tôt!... Eh bien, montrez-les... Où sont-elles, ces fameuses petites filles aux mains coupées? Qui a vu la photographie de leurs blessures? Comment s'appellent-elles? Où vivent-elles?

— Mais je le sais, moi! — dit avec véhémence M^{me} Giraudet.

— Enfin, madame!... Voici la première fois qu'une précision m'est donnée à cet égard... Vous avez vu une de ces fabuleuses petites filles?

— Non, mais une de mes amies, qui était dans un hôpital d'évacuation, en a vu... de ses yeux...

— Pas des vôtres, madame... Et c'est toujours la même histoire... Quelqu'un a vu des petites filles aux mains coupées... On court aux renseignements... Patatras!... C'est quelqu'un qui connaît quelqu'un qui a vu... Et les petites filles s'évanouissent comme un brouillard... Si elles

avaient été si nombreuses, voyons, ne croyez-vous pas qu'on les aurait photographiées, promenées en Amérique?... On s'est contenté d'en parler, mais vaguement... Et pour cause, sans doute... Néanmoins c'est avec des procédés comme ceux-là que les mères françaises ont eu le cœur attendri... C'est à cause de leur haine, éveillée à ce moment-là, qu'elles acceptent aujourd'hui le supplice infligé par les Alliés aux enfants d'Allemagne, de Russie et d'Autriche... Car cela, mesdames, nos grands journaux n'ont pas pris la peine de vous en informer... Vous ignorez complètement, tandis qu'on lit : *Lait à volonté* aux devantures de nos crémeries, que la plus effroyable famine a régné et règne encore par notre volonté sur des millions d'êtres humains! Les enfants pauvres, dans ces pays-là, ne sont plus lavés et grouillent de vermine, à cause du manque de savon... Ils vivent emmailottés dans des vieux journaux, faute de langes. On ne peut plus les sortir, faute de vêtements. Ils sont devenus tuberculeux à raison de soixante-dix pour cent. C'est la proportion constatée dans les écoles de Vienne. Le rachitisme les déforme et les estropie... Ils sont des millions de petits êtres, qui ne tiennent plus sur leurs pauvres jambes squelettiques aux genoux enflés, dont le cou fragile ne peut plus soutenir la tête, dont les épaules deviennent pointues,

dont la peau se creuse entre les côtes... Mais pas de pitié pour eux! Pas de blocus relâchés en leur faveur! Il faut qu'ils crèvent, pour rendre les parents dociles à nos exigences économiques!... Ceux-ci n'auront rien à manger tant qu'ils n'auront pas donné de l'or, de l'or, de l'or, plus d'or qu'ils n'en ont... Et quand de vieilles Anglaises au cœur sensible ont recueilli quelques-uns de ces bébés qui meurent de faim, un grand journal les a appelées, ces misérables, ces traîtresses, des « dorloteuses de Boches »... Eh bien, vous qui parliez d'atrocités, que dites-vous de celle-là, dont votre approbation est complice?... Ah! malheureux enfants qui naissent avec des yeux purs, étonnés, des yeux de bébés prêts à la découverte de la vie! Leurs bras innocents s'avancent vers le visage maternel comme se sont tendus vers vous les bras de vos bébés... Mais non! Une ignominieuse cruauté règle le destin de ces innocents, les condamne à se rider précocement, à n'avoir plus, au lieu de chair potelée, que des membres fragiles, flétris... Ils doivent désapprendre le sourire, n'avoir plus que ce cri : « Maman! J'ai faim », ce cri qui torture là-bas tant de mères impuissantes, farouches, étreignant ces petits moribonds, ce cri que des milliers, des milliers de bouches enfantines exhalent en ce moment, et que vous refusez d'entendre!...

Dans la plupart des discussions, les interlocuteurs se faisaient alternativement. Mais ce n'est pas pour suivre l'argumentation du contradicteur. C'est pour attendre qu'il ait fini et reprendre aussitôt la parole.

Dès que Réal s'interrompit, voyant sur les visages une résolution de ne pas se laisser attendrir, Maxime Duport lui dit :

— Fiche-nous donc la paix, mon vieux, avec tes histoires...

Réal fut offensé, attristé... L'aurait-on traité ainsi, un an plus tôt ?

Duport continuait :

— Les Boches n'avaient qu'à ne pas commencer ! Et nous ne pouvons que nous réjouir de ce qui leur arrive ! Tout le peuple allemand s'est bien réjoui du mal qu'on nous faisait !

— Eh ! ne nous sommes-nous pas réjouis nous-mêmes, en 1914, à l'idée que la turpinité asphyxiait les ennemis qu'on retrouvait, disait-on, par milliers, noircis, foudroyés, dans la position du tireur ?

— Mais sacré nom d'un chien ! — dit Duport avec éclat — ça, c'est encore la guerre... Défense légitime !... Si les Boches ont mis l'irréparable entre eux et nous, c'est au contraire, comme te le disait Coigny, parce qu'ils ont commis des atrocités inutiles, et violé les conventions internationales...

— Quoi donc ?

M^m Réal et M^me Giraudet poussèrent un cri d'exaspération. Elles ne pouvaient souffrir qu'on parlât avec cette indépendance des idées rancunières dont on a gavé les Français quatre années durant.

— Quoi donc ? — riposta Duport. — Mais d'abord le bombardement des villes ouvertes... Tu as oublié ? L'église Saint-Gervais, le jour du Vendredi saint !

— C'est toi qui oublie Carlsruhe ! — dit Réal — oui, Carlsruhe, le jour de la Fête-Dieu ! Quatre-vingts enfants massacrés !

Alors chacun lança une accusation :

— Et la brutalité vis-à-vis des femmes !

— Et le bouleversement des tombes !

— Et l'achèvement des blessés !

— Et la destruction des villages et des troupeaux !

— Et la déportation des enfants !

— Et les tirs sur les ambulances !

— Et l'abus du drapeau blanc !

— Oui ! — reprit avec véhémence Giraudet, d'une voix perçante, en gesticulant de ses bras courts comme des ailerons — c'est tout cela que nous répéterons à nos enfants pour les élever dans la haine du Boche ! C'est tout cela que nous n'oublierons jamais !

— Alors — répliqua Réal — vous haïrez

donc toujours le peuple allemand parce que ses soldats ont été capables de commettre tous les crimes que vous venez d'énumérer ?

Pour la première fois, on lui répondit : oui.

— Et si un autre peuple en avait fait autant, vous le haïriez comme vous haïssez les Allemands, je suppose ?... Ah ! soyez logiques !

— Quel peuple ?

— Les Anglais... Il y a vingt ans, pas plus, au Transvaal.

Duport haussa les épaules.

— Allons donc ! Les Anglais sont un peu durs. Ils veulent ce qu'ils veulent. Mais ils ne sont ni déloyaux, ni inhumains.

— Je puis te prouver le contraire.

— Vas-y ! — dit Duport avec impertinence, les bras croisés.

— Non, pas tout de suite. Car je tiens à te citer des faits et des sources. Je t'écrirai cela...

— Bien : Monsieur attaque les Anglais ! C'était dans l'ordre...

— Je n'attaque personne... Je me garde contre tout sentiment d'antipathie à l'égard d'un peuple voisin dont la clairvoyance et la volonté devraient être pour nous exemplaires. Je veux seulement contribuer à faire entrer dans les cervelles cette idée : Les atrocités allemandes ne sont pas spécialement allemandes, ce sont les atrocités de la guerre, de toutes les

guerres. Et le moyen qu'elles ne se reproduisent plus, ce n'est pas de haïr les Allemands, c'est de haïr la guerre. Votre parti pris d'accusation perpétue l'ancienne animosité et fournit des prétextes aux conflits futurs...

A ce moment, M. et M^{me} Pelletier arrivèrent. Leur entrée interrompit le débat. Les deux tables de bridge furent organisées. Mais même durant le jeu, les assistants témoignèrent leur absence de sérénité. On se sépara plus tôt que de coutume.

Il pleuvait. Parmi les flaques, Coigny, abritant M^{me} Réal, et Réal trotinant sous l'averse, cherchèrent un taxi. Leurs trois ombres étaient reflétées par le sol luisant, sous la lumière avare des réverbères. Enfin ils hélèrent un conducteur qui consentit à les accepter.

Dans la voiture, ils demeurèrent d'abord silencieux. M^{me} Réal avait souvent désapprouvé son mari. Mais ce soir, vraiment, il avait dépassé les limites de la raison !

— Tu es content de ta soirée? — lui demanda-t-elle, agressivement.

— Assez.

— Tu n'es pas difficile.

Comme il se taisait, elle insista :

— Tu te fais une jolie réputation. C'est agréable pour moi.

Coigny, soucieux de se concilier la faveur des deux parties, hasarda :

— M. Réal, évidemment, risque beaucoup en formulant ses idées avec autant de netteté, bien qu'elles soient, en somme, des idées très généreuses, très...

Les deux protestations que devait provoquer ce souci d'accord éclatèrent à la fois, celle de Réal, d'abord :

— Qu'est-ce que je risque ? La défaveur des imbéciles... Soit.

Et celle de M^{me} Réal :

— Des idées très généreuses ? Dites donc des idées ridicules, dangereuses, même...

Tous deux s'étaient vivement tournés vers Coigny. Il n'osa plus rien dire.

M^{me} Réal reprit ses critiques envers son mari :

— C'est pitoyable ! on dirait que tu prends plaisir à gâcher ta vie ! Toi qui as toujours eu une si bonne presse, tu finiras par te faire traiter comme un Romain Rolland ! Les directeurs se méfient ! On te renvoie avec tes manuscrits ! Ce vieil imbécile de Bérillard t'est passé sur le dos à l'Académie. Il n'est plus même question pour toi de candidature... Ta rosette, elle est loin... Ah ! c'est du joli...

Il l'écoutait distraitement, en suivant les halos que des réverbères formaient au passage sur les glaces où la buée s'épaississait.

Vexée de discourir dans le vide, elle requit l'approbation de Coigny.

— Enfin, monsieur Coigny, est-ce raisonnable, je vous le demande, de faire le Don Quichotte pour des gens qui n'attendent qu'une chose : notre amitié, afin de nous trahir plus vite !

Coigny ne put refuser son acquiescement.

Il hocha sa longue figure de cheval.

Puis :

— Mon cher Réal... Vous finirez par faire rire de vous...

M^{me} Réal, menaçante :

— Et tu te feras soupçonner de...

— De quoi donc ?

— Mais d'être complice de ces canailles-là... Ils savent choisir leurs hommes, tu sais... et ils paient largement...

Coigny, cordial, insista :

— On ne s'imagine pas de quelles ruses ils sont capables... Chaque fois que quelqu'un, en France, essaie de discréditer l'armée, de répandre des idées humanitaires et pacifistes... Oh ! je ne dis pas ça pour vous, cher ami !... enfin de gâcher la Victoire, de soulever les ouvriers, de nous entraîner à la paresse, à la faiblesse, au bolchevisme...

M^{me} Réal fournit la conclusion :

— Tu peux être sûr qu'il y a du Boche qui paie, là-dessous...

Il comprit qu'il ne les avait pas persuadés, qu'il ne les persuaderait jamais, qu'entre ces êtres et lui s'était créé un irrémédiable désaccord. Il les sentait là, butés. Et, de toutes les forces de son âme, il eut un élan vers Yvonne. Elle, au moins, elle était capable de réfléchir. Chère petite âme inquiète et loyale...

« Ah ! Il faut que j'envoie les documents promis à ce malheureux Duport », pensa Réal, quand il se trouva dans son cabinet.

Il plaignait un peu son ami d'enfance. Mais cette pitié n'était pas amicale. L'attitude de Duport était devenue nettement hostile. Sa fureur persistante contre les Allemands l'incitait à mépriser et à détester tous ceux qui leur prêtent quelque mérite ou quelque excuse. De même qu'au temps de l'affaire Dreyfus frères et amis étaient divisés, Réal sentit que la divergence des convictions dissociait cette vieille affection... Allons, encore un renoncement... Mais maintenant l'habitude lui en était venue...

Il s'assit devant son bureau, prit un cahier sur lequel il avait noté quelques références bibliographiques, et le volume où le général Christian de Wet, sous le titre *Trois ans de Guerre*, a conté la déchirante épopée transvaalienne, et commença :

Mon cher Maxime...

Mais les formules de politesse ou d'affection ne lui venaient guère. Il se contenta donc d'une liste de faits, précédés des titres qui les rattachaient à la récente discussion.

ILS ONT MALTRAITÉ LES FEMMES

« Un officier anglais est venu chez moi. Il me saisit, en voulant me violenter. Je dis : « Non ! Jamais ! » L'officier, qui avait une grosse canne, me frappa dans le dos avec cette canne. Je tombai à terre. Il donna l'ordre à ses hommes de tout briser dans la maison, ce qui fut fait. »

(Déposition de M^{me} Suzanne Moerdigh, faite sous serment au tribunal de Prétoria, durant le procès intenté par les autorités anglaises à M. Spoelestra, sujet hollandais, accusé d'avoir attenté à la neutralité en rendant compte, par lettre, des cruautés anglaises.)

ILS ONT VIOLÉ LES TOMBES

« Les Anglais ont incendié mes marchandises, pris mon bétail et détruit mes cultures. Ils ont ouvert la tombe de mon mari et volé une bague qu'il avait au doigt. »

(Déposition de M^{me} veuve Bernard Schaw au même tribunal.)

ILS ONT SUPPLICIÉ DES BLESSÉS

Après la bataille de Donkerkock, un field-cornet, nommé Meyer, fut blessé et fait prisonnier. On lui ordonna de creuser sa tombe. Il s'y refusa. Les Anglais le cravachèrent jusqu'à ce qu'il eût obéi. Puis ils le ligotèrent, lui ouvrirent la bouche avec un morceau de bois, lui tirèrent un coup de revolver dans la gorge, et l'enterrèrent, bien qu'il ne fût pas mort. Le cas du field-cornet Meyer a été l'objet d'une protestation indignée du général Botha auprès de lord Roberts.

ILS ONT DÉTRUIT LES VILLAGES ET VOLÉ
LES TROUPEAUX

« Des proclamations avaient été lancées par lord Roberts décidant que toutes les habitations situées dans un rayon de dix milles de l'endroit où les Boers avaient détruit la voie ferrée, seraient brûlées. Cet ordre fut partout exécuté. Quand on ne les brûlait pas, on les faisait sauter à la dynamite. Et alors tout y passait : les meubles, les provisions de blé, étaient anéantis, les bêtes de somme, chevaux, mulets, les troupeaux même, étaient emmenés. On tuait les chevaux à coups de fusil. Les moutons étaient embrochés à la baïonnette par les soldats. »

(Trois ans de Guerre, p. 226.)

« Les Anglais brûlèrent le blé par milliers de sacs, ou, jetant le grain par terre, le firent piétiner par leurs chevaux. »

(*Trois ans de Guerre*, p. 101.)

ILS ONT DÉPORTÉ LES FEMMES ET LES ENFANTS

« Dans les camps de concentration, 32.075 enfants étaient encore vivants, sur les 54.326 qu'on y avait internés au début. Les autres avaient péri par manque de nourriture et de soin. La mortalité y atteignit 572 pour 1.000. »

(Lettre de M. Curiatti, consul général du Portugal à Prétoria. — Déclaration du War Office, 17 juillet 1902.)

ILS ONT PERSÉCUTÉ DES CIVILS

« Nos laagers, composés de femmes, d'enfants et de vieillards, s'enfuyaient au hasard, traqués par les Anglais qui les assaillaient à coups de canon et de fusil pour arrêter leur marche. Je pourrais à ce sujet produire des centaines de témoignages. »

(*Trois ans de Guerre*, p. 207.)

« A notre dénuement en vivres s'en ajoutait un autre : le dénuement en vêtements. Pour raccommo-der les paletots et pantalons, nous cou-sions sur les trous des morceaux de cuir tanné par des vieillards et des malades. Mais l'ennemi

surprit bientôt leur industrie, pourtant bien primitive, et ne manqua point de saccager leurs cuves pour nous obliger à aller comme des mendiants, sans vêtements, pieds nus, dans un pays qui était le nôtre et celui de nos pères. »

(*Trois ans de Guerre*, p. 286.)

ILS ONT TIRÉ SUR DES AMBULANCES

(Protestation adressée le 19 octobre 1899, par le général Joubert aux consuls des puissances neutres résidant à Prétoria. Camp de Ladysmith.)

ILS ONT UTILISÉ LES CIVILS POUR SE GARANTIR CONTRE LES TROUPES ENNEMIES

« Je résolus de courir à la délivrance de nos femmes. Dès que les Anglais nous aperçurent, ils se couchèrent derrière leurs voitures, en forçant les femmes à rester debout derrière eux, en sorte que ces malheureuses se trouvaient exposées à être tuées par nous si nous tirions trop haut. Elles nous voyaient ainsi exposés aux coups des Anglais, et comprenaient qu'à la moindre maladresse, elles allaient recevoir la mort, peut-être de leurs époux ou de leurs frères. Impassibles, les factionnaires anglais les maintenaient derrière la ligne des tireurs, cible vivante et chère à nos cœurs, qu'on voulait offrir à nos fusils. »

(*Trois ans de Guerre*, p. 292.)

ILS ONT ABUSÉ DU DRAPEAU BLANC.

« A ce moment, nous vîmes apparaître un drapeau blanc. Toujours confiants dans leur bonne foi, malgré trop d'expériences, nous nous dirigeâmes vers les Anglais. Chose incompréhensible, et qu'on croirait à peine, ils recommencèrent à tirer. »

(Trois ans de Guerre, p. 89.)

XXXIX

AFFAIRE D'HONNEUR

Le salon du *Café de Paris*, qu'éclairaient des lustres de cuivre rouge figurant des feuilles de marronnier, servait ce soir-là de décor à un dîner de camarades, le « dîner des Vingt ».

Suspendu pendant la guerre, il avait été rétabli. Chaque mois, à date fixe, des convives, admis par un vote très sévère, se retrouvaient là. Il y avait Maxime Duport — dont Réal avait obtenu l'élection jadis — Pelletier, Malapied, Montignac, Giraudet, Lebardeau-Chate-nais, et même Walter Jacobi, élu, lui aussi, grâce à l'autorité de Réal. Ils se réunissaient avec plaisir, pour savourer une chère délicate, heureux d'avoir durant une soirée l'illusion du célibat.

Réal avait été l'organisateur et le boute-en-train de ce dîner, au début. Puis il était devenu quelque chose comme le « poulain » de ses

camarades, celui d'entre eux qui leur apparaissait comme le plus sûr de la réussite. De succès en succès, son prestige s'était affermi. On lui désignait la place d'honneur. Il était leur gloire. Il les présidait.

Mais ce jour-là, en retard, il avait trouvé toutes les places prises. Seule, une chaise était vacante, à l'extrémité, contre la fenêtre. Il alla s'y asseoir entre Jacobi et Maxime Duport.

Autre changement. Quand il arrivait, jadis, un « Ah ! » général de plaisir l'accueillait. Cette fois, les conversations ne s'étaient pas interrompues. Aucune main ne s'était tendue vers lui. Un petit hochement de tête, par-ci par-là, un « bonjour » familier, marquaient en quelle mésestime on le tenait, à présent.

Il en souffrit un peu, d'abord. Puis il songea : « Ce sont des Parisiens. Je les déconcerte en ne remâchant pas toujours mes thèmes habituels de travail, en cessant d'être un auteur gai... Pour eux le succès est le criterium. Ils m'en veulent d'être sorti de mon sillon. Ils sont comme ces chiens des explorateurs polaires, qui marchent en troupe. Quand l'un d'eux s'écarte de la bande, tous les autres courent sur lui et l'étranglent. A présent, on me considère comme un homme fichu. Plus d'autorité, plus d'influence... Cela, ils ne le pardonnent pas... Ah ! les pauvres gens ! » Il regardait ces faces

pleines, ces mains charnues, ces airs satisfaits... Comment leur en vouloir, à tous, d'avoir l'âme si conforme à l'apparence de leur visage, d'être des hommes comme les autres?

Réal s'attendait à ce que l'on parlât de l'article qu'il avait publié récemment dans l'*Echo d'Europe*, et où il relatait son voyage en Suisse et en Allemagne, exposant avec loyauté ce qu'il avait, là-bas, entendu et compris. Mais personne n'y fit allusion. Il en éprouva du malaise. La discussion lui aurait permis une détente. Cet esprit de désapprobation qu'il sentait autour de lui l'oppressait comme un air impur. Enfin le mot *Boche* passa dans la conversation. Réal vit des regards dirigés vers lui. Parbleu! Tous le connaissaient, son article. Ou du moins ils en avaient lu, dans leurs journaux, des extraits commentés avec malveillance.

Montignac, dont la voix aux sonorités toulousaines dominait les autres, prononça, au cours d'une conversation particulière : « C'est une imprudence et une mauvaise action. » Réal eut la sensation d'un petit choc. « Ça... c'est pour moi. » Cette certitude le cingla. Et, par-dessus la table, il demanda :

— De quoi parlez-vous donc, Montignac?

Maxime Duport, avec qui Montignac s'entretenait ainsi, déclara nettement :

— Nous parlions de toi, mon vieux... Oui de

toi... Tu fais, depuis quelque temps, un drôle de métier... Tu as commencé par être pacifiste à tous crins... Et puis tu t'es mis à discuter sur l'idée de Patrie... Maintenant te voilà bocho-phile... Où donc t'arrêteras-tu?

— Où il me plaira de m'arrêter — riposta Réal, cravaché.

Mais l'autre :

— Et puisque tu mets le sujet en question, permets-moi de te dire une chose... Ici nous sommes tous du même avis sur ce point, j'en suis sûr... Mon vieux, nous ne te comprenons pas...

Un silence général s'était fait, un de ces silences qui précèdent les orages.

— Tant que tu as compromis à plaisir ta carrière — poursuivit Buport — nous n'avons rien objecté... C'était ton caprice... Soit... Mais à présent...

— Quoi, à présent? — demanda Réal, remuant fébrilement un fragment de pain entre ses doigts.

— A présent, ça se gâte... Qu'on parle contre la guerre, soit... Mais qu'on parle en faveur des Boches, qu'on parle d'amitié franco-boche... Ça! Non! Mon vieux, non!...

Sa main, en s'abattant sur la table, fit trembler le liquide dans les verres.

— Je parle — répliqua Réal — selon ma

conscience. J'ai étudié la question. Voilà la différence entre nous.

Duport haussa les épaules.

— A-t-on besoin d'étudier une question comme celle-là?... Elle est résolue d'avance... Et je t'assure qu'il est pénible d'entendre un homme de ta valeur se livrer à cette sorte d'apostolat infâme!

— Encore une fois — reprit Réal — je dis ce que je crois juste et utile...

— Tu dis des choses révoltantes.

— Révoltantes au début, mais, au fond, salutaires.

Duport ricana :

— Salutaires? Charmant?... Alors on s'est battu pendant quatre ans pour écraser l'Allemagne, et maintenant tu trouves « salutaire » de la respecter? Tu oublies nos quinze cent mille morts, ma parole?

Toujours la même objection ressassée! La même objection sentimentale dont les Français se contentent en un débat de raison!

— Mon cher — répondit patiemment Réal — ceci est une formule d'éloquence... Je t'en prie, pas d'éloquence. C'est de cela que nous mourrons tous, dans ce pays-ci.

L'autre éclata :

— Voilà! Insulte donc la France, à présent... Ça devait arriver!

— Tu es stupide !... Je n'insulte pas la France...

— Non, mais tu l'assassines... parfaitement !... à coups de couteau dans le dos, encore, en répandant des sophismes... Tu te fais l'apôtre de la Kultur... Comme si ce n'était pas la ruine de la civilisation ?

Réal sourit amèrement :

— Et la guerre... Elle n'a pas été la ruine de la civilisation, elle ?

D'un geste rageur, Duport poussa son assiette devant lui.

— Enfin, puisqu'il faut bien que ça crève un jour, laisse-moi te dire ce qu'on raconte... Quelqu'un qui se met comme ça, brusquement, à parler en faveur des Boches, devient suspect... On connaît leurs moyens... Il y a des gens qui ont des besoins. Eux, ils ont de l'argent, quoi que tu dises... Je ne te reproche pas d'être de ces gens-là... Je te rapporte le bruit qui court. Tiens-le toi pour dit, et reste tranquille !

Sur les visages parut une expression de curiosité. Qu'allait répondre Réal ? Les garçons eux-mêmes avaient interrompu le service, et regardaient.

Il frémit sous l'insulte, comme s'il avait été matériellement atteint. Puis, les ongles enfoncés dans les paumes, il dit, avec un calme contracté :

— Ce qu'on raconte, je m'en fous... Et cette accusation est imbécile, car...

L'autre l'interrompit :

— Tant pis pour toi. Que veux-tu ! Il est naturel qu'on pense ainsi quand on voit un homme souhaiter que la France devienne le paradis des Boches...

— Je ne souhaite pas que...

— Mais si ! — reprit Duport en tendant vers Réal un visage furieux.

Il était blême. Ses moustaches tremblaient.

— Oui ! Tu voudrais voir les Boches installés chez nous !... Aie donc la loyauté de l'avouer !... Eh bien ! c'est une ignominie... Et pour penser ainsi, il faut avoir une âme de vaincu...

Réal se dressa, culbutant sa chaise. Maxime Duport, lui aussi, s'était levé.

— Certainement, de vaincu !... de lâche...

— Répète ?

— Oui — reprit Duport avec une grimace dégoûtée — de lâche !

Réal, égaré par la fureur, saisit n'importe quoi, son verre empli de vin rouge, et en lança le contenu vers Maxime. Celui-ci le reçut en plein visage. Sur le faux col et la chemise parurent des taches violâtres. Il bondit, entraînant la nappe, bousculant le couvert, pour se jeter sur Réal. Des voisins s'interposèrent. On l'entraîna, furibond, vers un cabinet voisin.

Dans le salon, l'incident était commenté avec animation. « Quel ennui », disait Lebardeau-Châtenais en caressant sa longue barbe. Bernard Pelletier expliquait à Malapied qu'un duel était probable, un duel qu'on garderait strictement secret, en raison de la loi nouvelle.

Jacobi, demeuré seul près de Réal, s'efforçait de l'apaiser.

Celui-ci regrettait son geste.

— Mais que veux-tu... c'était toute la bêtise de l'opinion publique que j'avais devant moi...

Giraudet et Pelletier revinrent du petit salon où Duport réparait sa toilette. Ils déclarèrent :

— Duport veut un duel, ou des excuses...

— Comment ! riposta Réal. Il me traite de lâche et c'est moi qui dois des excuses ?

Une discussion confuse s'ensuivit. Ces hommes qui venaient d'assister à toutes les phases d'une agression étaient incapables de fixer quel était le responsable.

— Eh bien — conclut Réal — s'il tient à un duel... Soit... C'est idiot... Mais je me battraï.

Jacobi et Montignac acceptèrent d'être ses témoins.

Il rentra chez lui, soulagé par l'idée que l'affaire ne laisserait pas subsister une impression de querelle sans issue.

Il classa quelques papiers, vérifia si l'enveloppe qui contenait son testament était à la

place normale. En la voyant, il sourit. Un testament, à propos d'un duel!... Tout de même, il ne fallait pas dramatiser à ce point l'aventure... Il était calme, un peu frémissant. Il affectait de la désinvolture. Il paradait pour lui-même.

Le lendemain, l'affaire fut promptement réglée. Les témoins de Réal vinrent, après le déjeuner, faire connaître les décisions adoptées. Le duel aurait lieu dans vingt-quatre heures. Une propriété de Neuilly serait mise à la disposition des combattants. L'épée. Gant de ville. Chemise molle.

Tant que Jacobi et Montignac furent présents, Réal eut soin d'être enclin à la plaisanterie. Il voulait montrer son courage.

Il alla ensuite rendre visite à M^{me} Varavère. Elle seule serait mise au courant du projet. Il n'en parlerait ni à sa femme, ni même à Yvonne. Un pneu l'avait avertie qu'elle ne se dérangeât pas le lendemain matin. Après, on verrait.

Sa sœur l'accueillit affectueusement, et témoigna une grande émotion quand il avoua : « Je me bats en duel. »

A ce moment, la servante annonça une visite : Yvonne, en pénétrant dans le salon, aperçut Réal, et, près de lui, sa sœur, bouleversée.

Elle comprit. Quelque chose de grave!... Quoi donc ?

Réal ne put lui taire la vérité.

— Je me bats... demain, à trois heures... avec Duport.

Elle dut s'appuyer contre une table pour ne pas défaillir. Réal vit sur ce charmant visage les signes du saisissement. Mais dès qu'il eut exposé les détails et l'origine de l'aventure, M^{me} Varavère blâma son frère :

— Je ne te comprends pas... Tu condamnais la guerre... Et voilà que, à propos d'une gaminerie, tu acceptes un duel !... Un duel, c'est aussi bête que la guerre, aussi hasardeux... Voyons, Jacques !...₇

Il se défendit.

— J'ai été appelé lâche. Il fallait prouver le contraire.

M^{me} Varavère lui demanda s'il tirait bien.

— Hum !... Je t'avoue que depuis quinze ans je n'ai pas touché une épée...

— Mon Dieu ! — gémit-elle. — Ce Duport est très sportif, lui... Fais bien attention, dis...

Puis, après un moment de réflexion, elle remarqua :

— L'important, ce n'est pas le mot, c'est la lâcheté même. En refusant le duel, au mépris de l'opinion des autres, n'aurais-tu pas donné un bien plus bel exemple de courage ?

— Oui, mais j'aurais fourni à ceux qui me combattent un argument contre moi. Ils auraient dit : « Parbleu ! Il fait bon marché de

l'honneur de la France, tout comme du sien ! »
Eh bien, ça, non ! Ma doctrine n'est pas
une doctrine de lâche. Voilà l'occasion de le
montrer !

Yvonne demeuraît silencieuse.

— Vous me désapprouvez aussi ? — demanda-
t-il.

Elle leva les regards vers lui.

Beaux yeux noirs, dans ce visage pâli
d'anxiété, beaux yeux aux sourcils tragiques,
beaux yeux dont il sentit émaner tant de tendre
sollicitude...

— Il est très fort, aux armes, ce monsieur
Duport ? — dit-elle, d'une voix affaiblie.

Réal la regarda, avec une expression de
reproche affectueux.

— C'est ainsi que vous m'encouragez ?

Aussitôt le visage d'Yvonne exprima la réso-
lution.

— Vous avez raison. C'est bien, ce que vous
faites. C'est très bien.

Brusquement elle pencha la tête et porta la
main vers ses yeux.

— Quoi donc, mon petit ? Vous pleurez ?

Cet émoi, ces larmes... Il était donc pour elle
autre chose qu'un camarade ?

Déjà, elle avait retrouvé son énergie un
moment défaillante.

— Non, je suis nerveuse... Excusez-moi..

— Pauvre petite — dit M^me Varavère, en l'attirant vers elle, avec amitié.

Mais Réal, pour rompre cet émoi, pour se défendre lui-même contre l'attendrissement qui le gagnait en présence de cette alarme dont il était la cause, se mit à marcher en se frottant les mains et s'écria, avec une gaieté un peu forcée :

— Allons ! les femmes !... Vous allez finir par me donner un cœur de cerf !... Qu'est-ce que vous en faites de ce vieil héroïsme ?... Pour me déplorer, attendez au moins que je sois « couché au tombeau » par mon « valeureux adversaire » !

Yvonne sourit, à travers ses larmes, et s'excusa :

— Je suis bête... Pardonnez-moi...

— Non, mon petit — dit Réal — en lui prenant la main, et en la gardant serrée dans les siennes. — Au contraire, vous êtes... Vous êtes...

Le terme lui manquait. Il restait là, muet, embarrassé, regardant Yvonne, et souriant d'un sourire qui, lui aussi, avait envie de pleurer.

XL

L'AVEU D'YVONNE

Il est doux, amitié, de marcher sans danger,
Tenant près de son cœur ton bras chaste et léger.

(SAINTE-BEUVE.)

Yvonne fut, durant toute la matinée, torturée par l'inquiétude. Pourvu que rien de grave n'arrivât! Oui, ce Duport, ce bellâtre, devait être exercé aux armes? Et Réal, malgré sa vigueur, n'avait aucun entraînement. Elle l'imaginait abattu dans l'herbe, le cou traversé. Quelle horreur! Et ne pouvoir rien contre ce risque abominable! Et souffrir la lenteur des heures, jusqu'au moment de savoir!

Après le déjeuner — un essai de repas, durant lequel sa gorge contractée n'avait laissé passer aucun aliment — elle ne put supporter plus longtemps la solitude. Elle se rendit chez

M^{me} Varavère qu'elle trouva, comme elle-même, brisée de fatigue par une nuit d'insomnie et une matinée d'anxiété.

Deux heures et demie...

Elles regardaient la pendule. Muettes, elles suivaient des yeux la marche de l'aiguille. Parfois, elles disaient :

— C'est ridicule de nous inquiéter comme cela... Nous avons perdu l'habitude des duels, depuis la guerre... Ce n'est jamais dangereux...

— Il y a des exceptions, pourtant...

Quand les coups de trois heures tintèrent, elles levèrent la tête. Leurs regards se croisèrent.

— Cela commence... Ah! mon Dieu...

Elles ne savaient que faire. Elles auraient voulu prier... Elles demeurèrent muettes, le cœur battant, la poitrine gonflée de soupirs.

Le quart sonna.

— Tout doit être fini — dit M^{me} Varavère.

Cette formule banale, qui prenait, en ces circonstances, un air de prophétie tragique, les fit tressaillir.

Brutalement, l'appel du téléphone retentit. Elles se dressèrent ensemble, M^{me} Varavère, blême, dit :

— Répondez, mon enfant... Moi je n'ai plus de jambes.

Et elle retomba dans son fauteuil.

— Allô!.. Allô!... qui est à l'appareil?...
Mais non, Madame, redemandez le bureau...

C'était une erreur de téléphoniste.

Yvonne, brisée à son tour par cette absurde commotion, vient se rasseoir en face de sa vieille amie.

Trois heures et demie... Quatre heures... Rien... Ce silence devenait tout à fait alarmant. Elles se répétaient les phrases qu'il avait dites la veille. Sa promesse d'avertir sans retard était formelle. Ah! Pourvu qu'un malheur ne fût pas arrivé!

Cette fois le timbre de l'antichambre annonça une visite.

Une visite! Et pas de téléphone? Leur angoisse devenait déchirante. Il n'avait pu prévenir lui-même, alors? Quelqu'un s'était chargé de...

La porte s'ouvrit.

— Jacques!

M^{me} Varavère avait bondi dans ses bras.

Epanoui, il expliqua :

— Ça a été fini tout de suite... Alors j'ai préféré venir...

— Tu l'as touché?

— A la poitrine... En commençant...

— C'est grave?

— Comme ci, comme ça... Pas trop, heureusement...

Yvonne, la main sur la poitrine, contenait le tumulte de son cœur.

Il dut tout raconter. Elles l'interrogeaient sans relâche. N'avait-il pas eu froid? N'avait-il pas eu trop d'émotion? Allégé de cette angoisse vague dont les plus courageux ne peuvent s'affranchir au moment d'un péril, il répondit avec volubilité. Une partie de plaisir, ce duel! Quelques détails un peu ridicules l'avaient frappé. Il les rapporta gaiement. Tous trois en rirent, à grands éclats, tant la détente leur causait de bien-être.

— Et maintenant — dit Réal — les vacances sont finies. Il faut reprendre le collier de misère.

Il quitta M^{me} Varavère.

Yvonne, elle aussi, devait regagner le centre de Paris.

— Voulez-vous que nous marchions un peu? — proposa Réal.

Elle accepta. Le crépuscule venait, un crépuscule d'octobre, blême, humide, éclairé déjà par des réverbères dont les reflets se prolongeaient en grandes verticales lumineuses sur les trottoirs suintants.

Les bords de la Seine. Feuilles mortes collées au sol. Frissons de vent dans les branchages.

— Rien à louer, par ici? — dit Yvonne, en regardant les façades.

— Pour qui donc ?

— Pour moi .. Figurez-vous que je suis mise à la porte... Mon propriétaire m'augmente... Dans trois mois, je serai sans domicile...

Réal ne partageait pas cette jeune gaité.

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Pas encore...

— Je vous en prie, laissez-moi vous aider un peu, pour ces recherches... C'est si ennuyeux.

Elle le remercia. Non ! Elle se débrouillerait bien toute seule.

L'aigreur du soir d'octobre la rendait plus jolie encore, avivant ses beaux yeux noirs et, dans la fourrure du tour de cou, l'éclat de ses lèvres fraîches.

— Il ne fait pas chaud — remarqua Réal, en relevant le col de son pardessus.

Il sentait son nez rougir un peu, et ses joues se marbrer, râpées par la bise. « Si j'étais jeune et joli, pensa-t-il avec tristesse, on dirait : voilà deux amoureux... Mais on ne le dira pas... » Il soupira.

— Yvonne, avec bonne humeur, demanda :

— Qu'est-ce que c'est ? Un soupir ?

— Oui — répondit-il.

— A cause ?

Il hésita, puis, n'avouant pas le véritable motif de sa mélancolie, il parla de la vie morose et désaxée qu'il lui fallait reprendre à présent.

Le jour baissait. Ils marchaient toujours, d'un pas rapide. Sur une feuille moisie, collée au macadam, Yvonne fit un faux pas.

Réal grommela :

— Comme ça glisse !... Voulez-vous vous appuyer un peu ?

Timidement, elle posa sa main délicate sur le bras qui s'offrait. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre.

Yvonne répéta :

— Recommencer sa vie... Ah ! c'est dur...

— Qu'en savez-vous ?

— J'en ai fait l'expérience, une fois...

Il se tourna vers elle, interrogatif, mais n'osant insister pour obtenir une confidence. Enfin il demanda :

— Il y a longtemps ...

— Quatre ans presque.

Il pressa contre lui ce bras qui s'appuyait au sien. Un besoin d'épanchement l'emplissait. Ce tête-à-tête, cette heure à demi ténébreuse, troublaient aussi la jeune fille. Une sorte de bonheur angoissé lui serrait la gorge. Et brusquement, comme pour donner, avec un secret, quelque chose de son âme, elle se confessa :

— Oui, quatre ans... Jamais je n'en ai parlé à personne... Et cela est en moi... Mais c'est trop lourd à porter... Je ne peux plus vous le taire, à vous... Il faut que vous sachiez...

Voici... Quand la guerre a éclaté, j'avais un fiancé... et puis...

— Et puis ?

Après un silence, elle dit d'une voix assombrie :

— Il a été tué... A Carency... Il était lieutenant...

— Quelle affreuse chose...

Il s'était arrêté, bouleversé par cette révélation. Donc, elle avait aimé ! Il en éprouvait du bien-être. Elle avait aimé ! Cela faisait d'elle quelque chose d'autre qu'une jeune fille, quelque chose de plus voisin de lui-même. Il en éprouvait aussi, confusément, de la jalousie rétrospective.

Il demanda, poussé par le désir de savoir l'entière vérité :

— Un fiancé... Et vous ne vous êtes pas mariés, pendant une permission ?

— Non... C'est-à-dire...

Cette hésitation le traversa d'un doute aigu. Il ne put s'empêcher d'insister :

— Vous ne vous êtes pas mariés... Et pourtant... Oh ! vous pouvez bien me le dire...

Confuse, elle détourna le visage. Il continua :

— Il est venu souvent à Paris... Dans ces conditions-là ?

— Une fois... Pour la fois suivante, nous avons décidé de faire toutes les démarches...

Et puis, il n'est plus revenu... Oh! pardonnez-moi de vous avoir avoué... Vous êtes le seul être au monde qui s'intéresse un peu à moi. Et je suis si soulagée, maintenant, de n'avoir plus à vous cacher quelque chose... Mais dites-moi que vous ne me jugez pas mal?

Réal était pénétré par une ardente émotion. Il n'en cherchait pas la cause. Il contemplait Yvonne avec tendresse. Il aurait eu presque l'envie de baiser ce beau visage triste, de serrer contre soi ce corps mince, qu'il sentait là, si voisin. Naguère, persuadé qu'Yvonne était une jeune fille ignorante, il l'avait considérée paternellement, il n'avait même pas voulu soupçonner une part d'amour dans l'attachement qu'il éprouvait pour elle. A ses yeux, elle était intangible. Mais maintenant, maintenant...

Yvonne comprenait, par instinct plus que par raison, le changement qu'il subissait. Elle l'admirait d'avoir été si courageux depuis la veille... Mais était-ce seulement l'admiration qui la rapprochait plus encore de lui dans la nuit venue, qui ralentissait leurs pas, qui les unissait l'un à l'autre?...

Brusquement, Réal se sépara d'elle.

— Cette dame que nous venons de croiser... Nous passions sous un réverbère... Ah! si elle nous a vus, quelle histoire cela va faire...

— Qui donc?

— Ma femme, oui, il m'a bien semblé... C'est idiot, cette affaire-là... Elle est capable de...

— Oh! Croyez-vous?

— Dame!... Nous nous promenons, vous et moi, la nuit, ensemble... Ah! Quel besoin avait-elle de venir rôder par ici?... Nous avons été imprudents ..

Elle lui tendit la main :

— Vous avez raison... Au revoir.

Réal retint ses doigts dans les siens. Il la regarda bien en face, très ému.

— Écoutez... Il faut que je vous dise...

Elle attendait, n'osant pas, désirant connaître ce qu'il allait révéler.

Mais il reprit :

— Non... rien... Alors, mon petit, à demain, neuf heures?

— A demain.

Ils se séparèrent, et partirent dans des directions opposées. Chacun d'eux craignait regarder en arrière, de peur que l'autre aussi n'eût tourné la tête...

APPARTEMENT A LOUER

La plupart des femmes ont plus de douceur hors de leur maison que chez elles.

TACITE.

Une agence de location, un peu plus loin, retint l'attention de Réal. Yvonne cherchait un logement. Peut-être que, là, il obtiendrait pour elle quelque indication?

On lui désigna un immeuble. Il s'y rendit aussitôt.

Maison modeste, mais de décente apparence. Il entrebâilla la porte de la loge. Un air épais, chargé d'émanations culinaires et chaud comme une haleine, lui vint au visage.

Une personne aux formes abondantes surgit. Son empressement maladroit la faisait heurter, avec les élans contrariés d'une toupie hollandaise, les meubles qui remplissaient la pièce.

— Vous désirez, monsieur?

— C'est pour un appartement à louer, ici...
Peut-on visiter?

Dès qu'il eut parlé, des aboiements aigus éclatèrent. Un roquet jaune à longs poils sauta sur la table, et là, derrière l'abri d'une jardinière garnie de fleurs artificielles, s'égosilla en jappements furieux.

— Eh! Tais-toi donc, Bijou — ordonna sans autorité la concierge. — Ah! monsieur... Excusez... quel petit mal éduqué, vrai de vrai...

A travers les aboiements, Réal apprit qu'un appartement allait être libre, en effet, au cinquième.

— On peut visiter?

— Oui, monsieur... Du moins, je crois bien que ce monsieur n'est pas là, du moment... J'ai quitté la loge, cinq minutes, y a pas chance qu'il soit rentré... On va pouvoir monter... Attendez, que j'enferme Bijou... sans ça, ce petit démon m'en ferait voir encore... Y a pas plus coureur, vous savez... Là, bien sage... mémère va revenir... Si monsieur veut prendre la peine...

Réal suivit la concierge. Précédé par l'énorme derrière de cette dame, il gravit l'escalier sous la lueur blafarde du gaz.

Au premier étage, la bonne femme s'arrêta, déjà privée de souffle.

— C'est tout du monde bien tranquille, dans la maison... J'espère que monsieur ne veut pas louer des fois pour des leçons de piano?...

— Non, non... Rassurez-vous...

— Parce qu'il faut dire à monsieur, le gérant aime pas le bruit... Et puis pour les escaliers, tant plus qu'y a du va-et-vient, ça n'aide pas à la propreté, bien sûr...

L'ascension reprit, plus lente. Réal avait du remords en pensant qu'il contraignait à un tel exercice une personne aussi peu douée pour les sports. Ce fut lui qui, au deuxième étage, s'arrêta, et demanda des précisions sur le prix de la location. Il ajouta :

— Qui occupe cet appartement?

— Oh! un monsieur tout ce qu'il y a de bien... c'est-à-dire qu'il loge pas, il vient seulement... des fois, tous les deux jours, des fois moins souvent...

— Un célibataire?

— Oh! moi, monsieur, c'est pas mes oignons... Il fait ce qu'il veut... Du moment qu'il dérange personne, ça le regarde, est-ce pas?

— Il est locataire depuis longtemps?

— Près d'un an... Mais c'est trop loin d'où qu'il a affaire, qu'il dit... et puis trop haut pour la dame... une dame très bien, vous savez... c'est pas une rien du tout... Parce que s'il en venait une, avec sa figure peinte et qui montre

ses jambes comme elles font toutes, moi ça me plairait pas, dans mes escaliers...

Après des stations de plus en plus prolongées, ils parvinrent enfin au dernier étage. La concierge haletante, dont la poitrine soulevait par saccades le caraco de pilou et dont le front lui-sait de moiteur sous de petites mèches pareilles à des berlingots bruns, alluma une lampe Pigeon qu'elle avait apportée, et poussa la porte.

Antichambre obscure. Ameublement de garçonnière, où se sentait l'improvisation, et où des éventails japonais, maintenus au mur par des punaises, remplaçaient des bibelots familiers.

— Le salon! — annonça la concierge. — Et par ici, la chambre à coucher...

Réal s'y engageait. Un double cri l'arrêta sur le seuil.

L'un, sur un ton aigu :

— Ah! mon Dieu!

L'autre, sur un ton plus mâle :

— Nom de Dieu!

A quoi la concierge fit écho par une lamentation :

— Hélas! mon Dieu!

Et Réal, stupéfait, vit une forte dame nue bondir hors du lit et s'entortiller dans un rideau, pendant qu'un monsieur en pyjama à fleurs, les poings sur les hanches, hurlait :

— Voulez-vous foutre le camp d'ici ! Qu'est-ce qui se permet de...

Mais cette exclamation s'arrêta brusquement, et le monsieur, comme foudroyé d'étonnement, prononça :

— Réal...

Réal, à son tour, venait de reconnaître Joseph Coigny.

La concierge avait déjà refermé la porte et entraînait le visiteur.

— Misère de misère ! C'est-il Dieu possible ! — gémissait-elle. — Venez vite, monsieur... Allons-nous-en... J'avais pas vu rentrer monsieur Coigny !... Ni la dame non plus... Ils ont dû arriver pendant que j'étais à la cave... Ils ont rien dit... Moi qui fais toujours mon service pour pas mécontenter les personnes... Venez, monsieur... On reviendra... Qu'est-ce qu'il doit penser... un si bon monsieur... Ah ! tenez ! J'en suis toute révolutionnée...

Harcelé par ces plaintes, poussé par la concierge dont le poids roulant descendait avec rapidité les cinq étages, Réal se trouva vite en bas.

— Ne vous tourmentez pas, madame... Je reviendrai demain...

Et il s'en alla, salué par l'explosion des aboiements de Bijou, dès que la porte de la loge eut été touchée.

« Joseph Coigny!... Ah! elle est raide! » se répétait Réal, avec un sourire. « Il a donc une bonne amie, le petit cachottier?... Et en l'honneur de qui il revêt des pyjamas ramagés de mauve et de rose!... Une grosse bonne amie qui l'appelle sans doute : Jojo... c'est trop mignon, vraiment... Dieu! que ça amuserait Mélanie... Elle qui aime les petits potins... »

L'INCONNUE

C'est à bon droit que l'île d'Ithaque est restée célèbre : une femme y fut fidèle.

P.-J. STAHL.

— Madame ne dîne donc pas, ce soir? — demanda Réal.

— Madame est rentrée, voilà une heure, monsieur... J'ai frappé à sa chambre... Madame a mis le verrou... Elle n'a pas répondu...

— Le verrou? En voilà une idée!

Il se leva, et alla lui-même cogner du doigt contre la porte.

— C'est moi... Ouvrez, voyons! C'est ridicule!

L'impatience qui se traduisait dans le ton de sa voix fit sans doute impression. Il entendit remuer des chaises, fermer des tiroirs. Des pas approchèrent. M^{me} Réal ouvrit.

Elle apparut, couverte d'un kimono mal attaché, les yeux rougis, les cheveux en désordre.

Comme son mari, étonné, ne disait rien, elle déclara :

— Je m'en vais chez papa...

— Comme ça? — demanda Réal, en souriant.

Elle reprit, d'un ton accablé :

— Quand j'aurai fini mes malles.

— Tes malles?

— Sans doute... Tu penses bien qu'après ce qui est arrivé...

Réal pensa : « Patatras! Ça y est! Elle nous a vus, Yvonne et moi... Ah! quelle histoire embêtante... » Puis, la résolution prise par sa femme lui parut bizarre. Cette acceptation d'un rôle de victime était si peu conforme à la grande opinion qu'elle avait d'elle-même...

Un besoin de précision lui vint. Pourquoi, tout à coup, un parti si grave, sans explication préalable? Et depuis quand Mélanie savait-elle?... Troublé, il demanda :

— Il y a longtemps que?...

M^{me} Réal cacha son visage dans sa main gauche où brillait l'alliance et répondit :

— Quatre mois...

Ahuri, il répéta :

— Quatre mois?

Elle se tut, et se mit à pleurer, secouée par des spasmes qui, sous le kimono, faisaient

trembler la chair de ses épaules. Une mèche détachée pendait sur son front et marquait, d'une danse molle, le rythme des sanglots.

Réal s'approcha de sa femme.

— Voyons, Mélanie, qu'est-ce que tu me racontes-là ?

Il doutait à présent qu'elle sût quelque chose, et prévoyait un malentendu. Les larmes continues de cette grosse dame effondrée l'attendrissaient vaguement.

— Voyons, ne pleure pas... Raconte-moi au juste ce qui s'est passé...

Elle leva vers lui un visage marbré de rouge et luisant, et commença :

— Depuis que M. Coigny fréquentait à la maison, il était très aimable avec moi... Je n'y faisais pas attention... J'ai une âme d'honnête femme, tu le sais...

Une sorte de vagissement l'interrompit, puis :

— Alors quand tu es allé chez Juliette, il est venu souvent me voir... Et puis un jour... Oh ! Jacques, je te demande pardon... Un soir, il m'a prise dans ses bras, j'ai perdu la tête... Et depuis ce jour-là, deux fois par semaine... jamais plus, tu sais... Je vais le voir rue Chaptal... C'est là que tu viens de me surprendre... j'ai couru vers la fenêtre et je me suis cachée dans un rideau... J'avais une peur affreuse, je croyais que c'était le commissaire... j'étais folle... Je ne savais

plus où me mettre... Ah! tu ne me pardonneras jamais, je le sens bien... C'est pour ça que je vais aller chez papa... J'attendrai... Tu me diras ce que tu as décidé... Je suis une grande coupable...

Elle s'abattit, repliée sur elle-même, gonflant le kimono de bourrelets superposés.

Réal pensa d'abord : « Oh! elle est bien bonne! Donc, cette personne enroulée dans le rideau, tout à l'heure, c'était... Et le séducteur, le Don Juan, c'était Coigny!... Beau couple d'amoureux!... »

Puis, brusquement : « Mais alors, ça y est!... moi, je suis... Voilà qui est gai, par exemple... »

Il se sentit blessé dans son orgueil. L'« être » par cet idiot!

Et il demeura sans parler, sans bouger, surpris par la grandeur de l'événement, et plein de sentiments contradictoires.

M^{me} Réal releva la tête. Elle s'attendait à une scène violente. Elle était prête aux coups. Elle s'y serait offerte, comme pour s'y purifier. Ses remords étaient sincères. Jamais encore elle n'avait trompé Réal. Son âme de pécheresse novice souffrait d'un besoin d'expiation.

Réal restait devant elle, les bras pendants. Il était comme indifférent et sans pensée. Enfin, il fit un geste. Elle leva le bras d'instinct, pour se garantir le visage. Mais lui :

— Oh! ne crains rien, va... Je ne suis pas une brute...

Surprise par le ton calme, qu'il affectait sans doute, elle le considérait. Il remua la tête, lentement, ferma les yeux et soupira.

— Jacques... — fit-elle d'un ton hésitant.

Cette indifférence glaciale la décontenançait. Elle reprit :

— Jacques...

Il avait le regard dans le vague, la pensée ailleurs.

Elle fut prise d'une courte irritation, à l'idée de jouer seule un rôle en cette circonstance tragique. Relevée, elle défripa le kimono, rajusta sa mèche, et se moucha fortement. Enfin, elle éclata :

— Eh bien?... Tu restes-là, comme... Dis-moi quelque chose!

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise?

Elle devinait dans les yeux de son mari une pitié dédaigneuse plus blessante encore qu'un outrage. Il la regardait comme une chose étrange. Il l'examinait. Il la jugeait. Ce jugement muet l'exaspéra.

— Ah! Et puis c'est ta faute, après tout!

Elle se drapa violemment dans sa robe japonaise et le regarda d'un air hostile.

— Oui! c'est ta faute! Tu as fini par me détacher de toi, avec tes imprudences ridi-

cules! J'avais épousé un homme raisonnable. Tu es devenu à moitié fou! Dans ces conditions-là, comment veux-tu qu'un ménage puisse durer! Un de ces quatre matins, on va te fourrer en prison! Et moi je serai bien avancée! J'ai besoin de vivre avec des personnes de bon sens, moi, pas avec des toqués! Et puis je suis une Française aussi! Si tu n'as pas su me garder, tant pis pour toi!... J'en ai assez, à la fin, assez, tu entends! Assez!

C'était elle, la coupable, qui l'assaillait de reproches! Réal, malgré son trouble, goûta l'imprévu de la situation.

— Et sais-tu ce que je vais faire? — s'écria-t-elle, exaspérée.

Il ne questionnait pas. A présent, qu'importait ce qu'elle allait faire? Elle l'en informa bruyamment.

— Je pars! oui! Je partirai d'ici! Et dès demain!

Enfin, il dit un mot:

— Le divorce?

Un moment, il réfléchit. Puis, haussant les épaules, laissa tomber son acquiescement:

— Soit.

Et il sortit de la chambre, abandonnant M^{me} Réal interdite. Elle ne comprenait rien à cette indifférence, puis à la soudaineté de cette décision. Aussi conclut-elle:

— Il a perdu la tête...

Et, comme cette première aventure ne l'avait pas encore enrichie d'expérience, elle ajouta :

— C'est Joseph qui va être heureux!

XLIII

LES LIENS ROMPUS

Il n'y a qu'un moyen sûr de quitter
une femme, c'est d'être quitté par elle.

ETIENNE REY.

« J'ai quarante-six ans. Je suis cocu et ma vie est démolie. »

Réal ne pouvait se soustraire à ce thème de méditation.

Parfois une poussée de violence l'animait. Ce n'était point qu'il fût jaloux. Aucun sursaut charnel ne le révoltait. Depuis des années, Mélanie n'était pour lui qu'une compagne, et il fallait un concours de circonstances exceptionnelles pour que tous deux fussent amenés à ressusciter les agréments de leurs premières années conjugales. Mais elle était sa femme. Il ne l'avait jamais offensée en se montrant à côté

d'une personne irrespectable. Il n'avait jamais eu de liaison. Et les faiblesses dont il s'était parfois rendu coupable n'avaient engagé ni son intelligence ni son cœur. Il l'avait un peu trompée. Il ne l'avait jamais trahie.

Et pendant ce temps-là, elle s'était abandonnée à cette aventure ridicule avec ce Joseph Coigny! Coigny, face de cheval, cervelle de snob illettré! C'est ça qu'elle lui avait préféré, à lui, Jacques Réal! Et qui sait si ce qu'il venait de découvrir n'était pas le secret de polichinelle, le potin chuchoté partout, la liaison sans mystère et que le mari seul ignore! Mélanie! Adultère à son âge! Vraiment, c'était à crever de rire...

Il ne riait pas. Il imaginait rageusement ce que pouvaient être leurs entretiens, leurs baisers.

Mais lui-même, dans quelle mesure était-il responsable de ce qui s'était passé? Cette faute, jamais M^{me} Réal ne l'aurait commise, sans doute, s'il avait continué sa carrière d'auteur applaudi. Vingt ans de fidélité témoignaient que, en faveur du Réal habituel, elle aurait respecté pour sa part une tradition de vie commune sans défaillance. Évidemment, il était cause du détachement de sa femme.

S'il avait pu le prévoir, au reste, comment l'aurait-il empêché? Sacrifier les convictions

nouvelles qui s'imposaient à lui? Ça, non... Jamais... Il avait renoncé à son avenir... Eh bien, il fallait accepter une immolation de plus... Sa vie privée, après sa vie publique...

Voilà donc pourquoi les serviteurs de la vérité sont rares...

Alors toute sa pensée reflua vers Yvonne, passionnément. Mais l'espérance qu'il avait entrevue ne tarda pas à décroître. Elle, si jeune... A quoi pensait-il? Et puis qu'était-il pour elle? Un ami, voilà tout...

Et son destin lui parut plus noir encore, après cette lueur fugitive.

Le lendemain matin, comme il s'était mis à écrire dès le réveil, il vit entrer dans son cabinet M^{me} Réal, en costume de voyage.

— Tu pars?

— Oui... J'ai télégraphié à papa, puisqu'il est encore en Normandie... Je lui expliquerai en arrivant...

Réal regardait sa femme. Des souvenirs s'éveillaient en lui. Il retrouvait, sur ces traits alourdis par l'âge, quelque chose de la pure jeune fille aimée autrefois. Prêt à s'attendrir, il demanda :

— As-tu bien réfléchi?

— Tu comprends — dit-elle — ça ne pouvait plus durer... Tu ne te rends pas compte...

J'avais honte de sortir avec toi... Ce n'est pas ta faute, je sais... Mais qu'est-ce que tu veux... Moi aussi, j'ai changé,.. sans le vouloir... Il était trop tard quand j'ai essayé de me défendre. Oh! je ne dis pas ça pour m'excuser... Je mérite tout le mal que tu peux penser de moi... Mais je t'explique...

Il répondit : « Oui, oui... » la tête penchée, la gorge serrée.

Puis il reprit :

— Alors ?

— Alors je vais partir... Nous réfléchirons chacun de notre côté... Tu décideras.

— Oh! je ne déciderai rien... Je ne suis pas homme à te faire revenir de force...

— Oui, tu as toujours été très bon... C'est à cause de ça que j'ai du chagrin, aujourd'hui, tu sais... Jacques, il est peut-être encore temps... Si tu veux, en y mettant chacun du nôtre...

Réal sentit venir une émotion qu'il s'efforça de maîtriser. La tentation de renouer avec le paisible passé s'offrait à lui. Il suffirait d'un bien facile renoncement. Et toute la vie redeviendrait aussitôt avantageuse et souriante. Mais il fallait opter sur l'heure...

Il eut l'énergie de dire :

— Voyons, parlons net. Tu veux divorcer ?

Elle haussa tristement les épaules :

— Je ne sais pas.

Elle était devant lui, prise de remords, attendant qu'une injonction vînt de lui. Et Réal, repris par l'état d'esprit professionnel, pensait : « Voilà une bien mauvaise scène de théâtre ! Aucune action. Et deux personnages qui ne savent pas où ils veulent en venir... »

Brusquement, il décida :

— Eh bien, pars... Tu réfléchiras... Si tu désires le divorce, c'est entendu... Torts réciproques, tout ce que tu voudras... Tu as raison, cela vaut mieux ainsi...

Ils se donnèrent la main, mollement.

Quand M^{me} Réal se dirigea vers la porte, il eut de nouveau une sensation de déchirement. Il aurait pardonné cette faute un peu ridicule...

Mais dès que la porte fut refermée, il soupira. Voilà ! L'événement était accompli. Une nouvelle vie commençait. Il venait de répudier la pratique de la subordination, du mensonge, de l'ambition et de l'hypocrisie. Il pourrait, sans contrainte et sans lutte, être lui-même, agir selon sa conscience.

Et il en éprouva une sorte de soulagement mélancolique.

XLIV

PAR LES VOIES DU CŒUR

Le crépuscule de mes jours
s'embellira de votre aurore.

VOLTAIRE.

Cette détente fut brève.

A 9 heures, quand Yvonne entra, elle le vit si pâle, si troublé, qu'elle fut tentée de l'interroger. Mais elle n'en eut pas l'audace.

Nerveusement, il ordonna :

— Travaillons.

Il voulut commencer à dicter. Aucune idée ne lui venait. Il marchait, les bras croisés, silencieusement.

Alors Yvonne ne put contenir le besoin de connaître quelle obsession le harcelait. Elle dit affectueusement :

— Écoutez-moi... je sens que... il se passe

quelque chose de grave... Pourquoi ne m'avouez-vous pas ce qui vous chagrine ?

Il se redressa et, brusque :

— Non ! Rien ne me chagrine... rien... Il m'est arrivé ce que l'on souhaite par-dessus tout... J'ai le bien suprême : la liberté !... Suis-je à plaindre ?

Il avait parlé sur un ton si saccadé qu'Yvonne s'en alarma. Elle se leva, s'approcha de lui.

— Vous avez de la peine... Ne mentez pas...

Elle le contemplait, muette. Dans ce regard il y avait tant de pitié, tant de sollicitude amicale, que Réal faiblit. L'indifférence raidie qu'il voulait conserver eut un fléchissement. Il essaya de fanfaronner encore un peu, assurant que jamais il ne s'était senti plus tranquille. Mais son secret lui échappa :

— Vous voulez savoir... Eh bien voici... Entre ma femme et moi, tout est cassé... Elle a quitté la maison.

— Quoi ! votre...

— Oui... Nous divorçons... C'est ma faute... J'ai changé... Elle a repris sa liberté... Je ne l'accuse pas...

Yvonne s'était assise sur le divan. Sa main était toute proche. Réal la prit entre les siennes. Comme elle lui parut fraîche, cette petite main qu'il pressait de ses doigts fiévreux !...

— Mais tout de même — continua-t-il — vous comprenez... C'est dur, sur le coup... Je n'avais plus d'amour pour ma femme, soit... Mais songez à ce que représentent vingt années de vie commune!...

— Vous allez avoir des ennuis de toutes sortes...

— Oh! le bouleversement matériel ne compte pas... Nos fortunes étaient équivalentes... Oui, je sais... Il va falloir réduire mes frais de moitié, déménager, transporter mes livres dans un petit logis de vieil étudiant... Mais cela n'est rien... Ce qui est grave, voyez-vous, c'est que j'ai atteint le moment où le déclin commence... Et l'idée de faire seul tout ce qui reste de route, ça, voyez-vous...

Il soupira douloureusement. Sa gorge se contractait. Soudain, ses larmes coulèrent. Elles descendirent sur ses joues avec lenteur.

Yvonne, bouleversée, s'approcha de lui :

— Je vous en prie, ne pleurez pas...

Elle avait, elle aussi, des larmes dans les yeux.

— Mon ami... Ne pleurez pas...

Lui, qu'elle admirait tant, le voir accablé de la sorte! Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, le consoler, le câliner...

D'une voix que les sanglots rendaient saccadée, Réal se confessait :

— Si vous saviez à quel point un drame comme celui-là est cruel, à mon âge... Ma carrière est derrière moi, comme un bien perdu... Désormais je ne vais plus trouver que des visages hostiles... Toutes les portes vont m'être fermées... Si j'avais l'âge d'un débutant, parbleu, ça me serait bien égal... Mais à présent!...

Frémissante, Yvonne le suppliait :

— Mais non, ne dites pas une chose pareille...

Un gémissement contenu remplissait la poitrine de Réal. Son désespoir éclatait :

— Ce n'est pas seulement ce divorce, vous comprenez... Mais c'est cet écroulement... Pourtant, je ne pouvais plus rester dans le mensonge!... Je ne pouvais plus continuer à mentir comme les autres... Et maintenant, à cause de ça, c'est le désert, l'inconnu... Et quel avenir! Quelle vieillesse misérable... Personne auprès de moi, personne...

Yvonne s'était dressée, bouleversée par l'émotion de Réal. Elle tendait les mains vers lui, sans trouver un mot à lui dire... Elle aurait voulu... Mais voulu quoi?... Comment calmer ce chagrin d'homme? Comment reconforter son grand ami? Pauvre être si loyal! Ah! combien, à présent, elle se sentait favorable aux idées qu'il avait défendues en leur sacrifiant toute sa

vie ! S'abandonne-t-on si complètement pour le service de ce qui n'est pas la vérité ?

Il leva vers elle un visage douloureux.

— Je vous demande pardon de me laisser aller, devant vous... C'est stupide...

— Mon petit camarade chéri — reprit Réal — excusez ce moment de faiblesse... Mais je vous le répète, je suis si désespéré, si affreusement seul...

Alors Yvonne fut prise d'un grand élan de pitié. Presque malgré elle, ses doigts s'avancèrent vers le visage de Réal, ses doigts minces, qui tremblaient un peu. Elle le regarda de toutes ses forces. Quelque chose allait s'accomplir. Elle le sentait, et elle s'abandonnait avec enivrement à son destin. Pieuse, elle prit cette pauvre figure marquée par la douleur. Puis, lentement, elle s'inclina et baisa Réal sur la bouche.

Les paupières closes, suffoquant de bonheur subit et de surprise, il murmura seulement :

— Mon petit...

Muette, elle s'abandonna dans les bras qui s'étaient refermés sur elle.

— Mon petit...

Le front d'Yvonne se posa sur son épaule. Elle fermait les yeux. Il balbutia :

— Non... Ce n'est pas possible...

Il approcha ses lèvres. Elle lui rendit son baiser.

— Yvonne... Yvonne... Je n'ai donc pas tout perdu ?

De la tête, elle fit signe que non.

Il la serra passionnément. Docile, elle subit l'étreinte. Il sentit contre sa taille un bras délicat. Cette impression qu'il n'avait pas retrouvée depuis d'anciennes amours le remplit d'exaltation. Quoi ! Il pourrait être heureux encore, aimé encore ?

— Mon cher petit... Ah ! Quel immense bonheur vous me donnez tout à coup !... Vous m'avez donc deviné ? Mais jamais je n'aurais osé, jamais... Qu'est-ce qui s'est donc passé dans votre cœur ?...

Yvonne, enfin, parla. Elle le regarda de nouveau, avec une tendresse ardente, et murmura :

— Je crois en vous et je vous aime.

LE SEUL CHEMIN

Jours de joie !

Réal connut alors une allégresse immense dont il ne se croyait plus capable. Il se sentait léger, confiant, courageux, jeune. Il n'avait plus son visage de souffrance et d'angoisse. Il regardait la vie avec assurance. Il pensait à l'avenir avec sécurité. Une réserve de forces semblait avoir longtemps dormi dans sa chair et dans sa pensée. Maintenant, il renaissait. Tout reprenait de la beauté et du charme à ses yeux. Il n'avait plus de rancune, il n'était que bienveillance et que pitié.

Yvonne connut, elle aussi, un bonheur nouveau. Depuis longtemps, certes, elle éprouvait pour Réal un sentiment d'admiration et d'attachement. Même, ce sentiment s'était affermi dans le moment où leurs pensées différaient le plus. Par reconnaissance pour la franche amitié

que Réal lui avait témoignée dès le premier jour, par dévotion pour cette âme héroïque, par pitié pour le pauvre être meurtri qui s'était confié à elle, par impossibilité de le voir dans une telle détresse sans le secourir, elle s'était donnée. Maintenant, elle s'épanouissait en une joie libre, débordante. Elle était aimée ! Jacques Réal l'aimait ! De quel doux orgueil elle palpitait, en répétant ces mots !

Qu'ils se sentaient heureux ! Réal était, par moments, rajeuni jusqu'à l'enfance, tant il voulait qu'Yvonne fût contente de la vie, élégante et parée. C'était elle qui devait souvent parler au nom de la raison.

Ils décidèrent de cacher leur bonheur. Bien qu'on fût en octobre — un octobre maintenant tiède et doré où s'attardaient les douceurs de l'été — ils louèrent, dans un village adossé à la forêt de Fontainebleau, une maison d'où la vue s'étendait sur les plaines. Ils s'installèrent là, oubliant le reste du monde. Seule M^{me} Varavère fut avertie de cette retraite. Les quelques meubles d'Yvonne, la bibliothèque de Réal et sa part du mobilier, suffirent pour former un décor très simple, à la mesure de leurs ambitions.

C'est là que Réal résuma en quelques pages l'évolution de sa pensée. Il tenta de coordonner la suite de raisonnements qui l'avait amené à

formuler cette proposition de réconciliation franco-allemande, base d'une union européenne. Qui sait? Peut-être cette idée à laquelle il devait la ruine de sa vie allait-elle, une fois exprimée, réveiller en Allemagne comme en France des consciences inertes? Il peut suffire qu'un homme de bonne foi fasse entendre une sage parole pour que l'opinion publique revienne de son égarement...

Un soir, il dit à Yvonne :

— Écoute.

Et il lut quelques pages, en suite desquelles venait cette conclusion :

LE SEUL CHEMIN

I

J'ACCEPTÉ EN THÉORIE UNE RÉCONCILIATION
FRANCO-ALLEMANDE.

Parce que mon amour pour la France ne se double pas d'orgueil et de haine, et que je refuse de me laisser conduire une fois de plus au malheur par la vanité des diplomates, les ambitions des états-majors ou la cupidité des agioteurs et des marchands.

II

L'ÉTAT OU NOUS SOMMES NE NOUS PERMET PAS DE DÉDAIGNER L'IDÉE D'UNE RÉCONCILIATION FRANCO-ALLEMANDE.

Parce que les nations naissent, se développent, déclinent et meurent, comme les institutions, comme les hommes, comme les monuments, comme les arbres des forêts.

Parce que ce n'est pas agir en bon Français que de nous aveugler volontairement sur les chiffres qui marquent notre destin.

Parce que les traiter par l'éloquence n'est pas le moyen d'y remédier.

Parce que les taire n'est pas le moyen de les guérir.

Parce que proclamer que les Français sont le peuple le plus intelligent, le plus spirituel et le plus chevaleresque de la terre, et nommer les Allemands *Boches*, ne prévaut pas contre l'évidence des statistiques et des faits.

III

IL FAUT NOUS FORTIFIER ET NOUS PACIFIER
PAR UNE UNION FRANCO-ALLEMANDE.

Parce que la France doit choisir pour appui un des deux grands peuples européens : le peuple anglais ou le peuple allemand.

Parce que l'Angleterre et l'Amérique ont des intérêts rivaux. Ne soyons pas l'otage de leurs futures querelles.

Parce que, après la récente guerre où la France a perdu six cent mille hommes de plus que l'Angleterre et l'Amérique réunies, notre franc vaut ce que l'on sait, en comparaison de la livre et du dollar. Il en est de ces pays et du nôtre comme de ces époux séparés à l'amiable, qui répètent officiellement : « Nous sommes restés les meilleurs camarades du monde », qui le croient, et qui s'évitent.

Parce que je trouve plus digne de me réconcilier avec mon ennemi, que de sourire servilement au voisin dédaigneux qui ne m'aide plus que de ses condoléances.

IV

LES INTÉRÊTS DE LA FRANCE, CEUX DE L'ALLEMAGNE,
ET PAR SURCROÎT CEUX DU MONDE, SERAIENT
SERVIS PAR UNE RÉCONCILIATION FRANCO-ALLE-
MANDE :

Parce que ce groupe de cent millions d'hommes — auquel s'agrègeraient fatalement la Russie stabilisée, l'Italie, l'Espagne, les nations scandinaves, ottomanes et balkaniques — formerait ainsi ces États-Unis de l'Europe continentale à la constitution desquels notre

devoir est de travailler avec toute notre âme.

Parce qu'il est temps que l'Europe cesse de ressembler à un hôpital où les malades se disputent en se jetant les remèdes à la tête, au lieu de les absorber pour guérir.

Parce que tenter de paralyser l'Allemagne à notre profit est une opération conçue par des hommes à courte vue. Elle est agréable aux Anglais car elle les garantit contre l'expansion industrielle de leur concurrente. Mais elle est funeste pour la France, car elle justifie l'entretien de l'animosité allemande contre nous. Or une année de détente et de paix féconde nous rendra plus riches qu'une année de revendications impossibles à satisfaire.

Parce que le traité de paix, dont nous avons fait un traité de vengeance, impose d'irréalisables rigueurs. L'Allemagne ne serait redevenue capable de nous payer tout ce que nous lui réclamons qu'à l'heure où elle serait redevenue assez forte pour s'y refuser.

V

LA RENAISSANCE FRANÇAISE, COMME LA RENAISSANCE GERMANIQUE, NE POURRONT ÊTRE ASSURÉES QUE PAR UNE RÉCONCILIATION FRANCO-ALLEMANDE :

Parce que, en Allemagne, il est de tradition que les esprits doctes ou ingénieux soient

honorés, que les savants soient secondés, que les professeurs soient rétribués largement, que les inventeurs soient pensionnés, que les négociants soient soutenus par le gouvernement, que les diplomates connaissent les questions commerciales.

Une liaison plus étroite avec un tel pays ne pourrait que nous améliorer.

Et nous serions des criminels en retardant la résurrection d'un grand peuple qui, délivré de ses monstrueuses ambitions patriotiques, deviendrait l'honneur de notre temps.

Parce que si la France n'accepte pas ce mode de reconstitution, elle n'a plus qu'à attendre le despotisme ou l'anarchie.

Mais cette union, au contraire, assurerait un âge de fraternité chrétienne, où les travailleurs des villes et les paysans connaîtraient une longue période sans massacre. Les industriels fabriqueraient non de quoi tuer, mais de quoi vivre; et les acheteurs, moins écrasés par les impôts, libres de se ravitailler au meilleur compte, augmenteraient leur bien-être, en un groupe d'États assez vastes et assez productifs pour se suffire presque entièrement à eux-mêmes.

VI

LE SOUVENIR DU PASSÉ NE DOIT PAS NOUS FAIRE
REPOUSSER L'IDÉE D'UNE DÉTENTE FRANCO-ALLE-
MANDE :

Parce que la réconciliation des vainqueurs
avec les vaincus semble une nouvelle loi de
l'histoire.

Parce que l'agression de 1914 ne fut que le
premier coup d'épée de deux duellistes armés
l'un contre l'autre.

Parce que les criminelles atrocités allemandes
ne furent que des atrocités militaires.

Parce que le principe « œil pour œil » amène
à crever deux yeux au lieu d'un, sans que le
borgne cesse de l'être.

VII

NOUS N'AVONS PAS A CRAINDRE D'ÊTRE DUPÉS
PAR UNE UNION FRANCO-ALLEMANDE :

Parce que l'Allemagne révolutionnaire a
invoqué le secours de la France pour désarmer
le parti monarchique de réaction.

Parce que, aux indécis qui soupçonnent la
faction militaire d'être encore vénérée en Alle-
magne, il est nécessaire quelquefois de rappeler
que ce peuple a proclamé la République, qu'il
s'est affranchi de son Empereur, et que les

officiers prussiens ont été souffletés par leurs propres soldats.

Parce que le militarisme allemand, qu'on nous présente comme un épouvantail, cesserait d'être redoutable en n'ayant plus à s'exercer contre des voisins contraires et haineux.

Parce que nos griefs réciproques : hypocrisie allemande, impérialisme français, ont été entretenus dans les esprits beaucoup plus par l'effort des propagandes que par des expériences personnelles. Les intellectuels de tous les pays en guerre ont été animés par un même délire et ont échangé les mêmes impostures. L'injure a été l'arme des hommes qui ne combattaient pas. Mais aujourd'hui, les armes sont déposées. Le mensonge doit prendre fin.

VIII

LA PRÉVOYANCE NOUS CONSEILLE UNE RÉCONCILIATION FRANCO-ALLEMANDE :

Parce que l'Allemagne, actuellement privée de tout, affamée et désagrégée, se relèvera. Sa volonté est le gage de sa résurrection. Et cette résurrection se fera contre nous, si elle se fait sans nous.

Parce que, faute d'accepter cette union, il nous faudra subir un incessant va-et-vient de revanches.

Parce que l'Allemagne qui, en 1870, avait presque autant d'habitants que la France, en aura le double demain.

Parce que nous avons le choix entre cette union, ou la guerre dans vingt ans.

IX

ENTRE LA GUERRE FATALE
ET L'ALLIANCE FRANCO-ALLEMANDE.
JE CHOISIS L'ALLIANCE :

Parce que l'intérêt d'une coterie financière est peut-être d'exciter les peuples les uns contre les autres pour lui conquérir des débouchés commerciaux, des mines de charbon, des puits de pétrole, des plantations de coton, des gisements de minerais, et créer des exclusivités économiques permettant une hausse illimitée des prix; mais que l'intérêt des peuples, au contraire, est de laisser les financiers lutter entre eux seuls par la concurrence, sans barrières douaniers, ruineux pour les consommateurs.

Parce qu'il est normal que l'individu se dévoue pour la Société, mais non pour la Société anonyme.

Parce qu'il faut confondre dans une même réprobation les injurieux et les calomniateurs qui nourrissent la haine de chaque côté des fron-

tières. Ces pourvoyeurs de charniers sont aussi dangereux lorsqu'ils agissent sincèrement, dans l'exaspération de leur vanité patriotique, que lorsqu'ils agissent en mercenaires, pour provoquer des commandes de cuirassés ou de canons.

Parce que, à ceux qui s'écrient glorieusement : « J'aime encore mieux une autre guerre ! », je réponds : « Dans quelle arme la feriez-vous ? »

Parce que les vieillards, les malingres et les femmes n'ont pas le droit de préférer la guerre à une telle alliance. Ils n'ont pas vu ce qu'est la bataille ; ils sont assurés de n'en jamais souffrir dans leur propre chair. Seuls les combattants sont qualifiés pour disposer d'eux-mêmes. Les gens qui admettent ou qui approuvent que les autres soient envoyés à la guerre sont des assassins.

Parce que le souvenir de nos quinze cent mille morts doit nous empêcher de laisser faire d'autres victimes.

Parce que ce cri de guerre : « La liberté ou la mort ! » est une absurdité. Si je meurs, la liberté ne m'importera plus. Si je vis, de quelle liberté pourra-t-on jouir encore après la guerre moderne, dans un pays qui halette, chargé d'impôts, qui râle sous un harnais de règlements, sous une pullulation de voleurs ? « La paix ou la mort », voilà la vérité.

Parce qu'ils mentent, ceux qui nous encouragent à défendre leurs intérêts en répétant : « Mourir pour la patrie est le sort le plus beau ! » Le sort le plus beau, c'est d'aimer, de créer et de vivre.

XLVI

LES DRAPEAUX

...on les dépose dans des temples où ils fixent pendant quelque temps la vue de la populace. Avec du taffetas et des bâtons, on en a de plus beaux le lendemain.

DIDEROT.

Le manifeste de Réal fut publié sous forme de tract, car aucun journal n'avait voulu l'accepter. Il provoqua dans la presse de vives polémiques.

Les journaux de gauche l'accueillirent comme une parole de bon sens éclatant soudain, d'autant plus digne d'attention qu'elle était prononcée par un homme considérable.

Les journaux du centre demeurèrent réservés. Ils louèrent la générosité de cette conception, tout en assurant qu'elle n'était pas réalisable encore. Ils parlèrent de l'union européenne en

des termes indulgents et sceptiques, comme les journaux et les esprits sages d'autrefois avaient, au début, traité le téléphone d'artifice de ventriloque, et nié la guérison de la tuberculose, comme M. Thiers avait déclaré, avec l'approbation du Parlement, que les chemins de fer ne remplaceraient jamais les diligences. Ils eurent des épanchements de condoléance à l'égard de cette intelligence si distinguée dévoyée parmi des rêves humanitaires.

Pourtant, à certains indices, il était aisé de voir qu'une évolution débutait. Les objections se tempéraient de réticences. Une bonne volonté encore engourdie, hésitante, paraissait éveillée dans les esprits. Les vieux journalistes expérimentés ne s'engagèrent pas à fond, restèrent sur la réserve, instruits par la promptitude de l'impopolarité qui avait, en si peu de mois, frappé les hommes lourdement incompetents ou criminellement désinvoltés par la faute desquels l'Europe agonise.

Les journaux de droite accusèrent Réal d'être à la solde de l'Allemagne, le traitèrent en visionnaire nuisible, en corrupteur de la jeunesse, et réclamèrent qu'on prononçât contre lui la peine de l'exil.

Mais quelle correspondance ! Chaque jour le facteur apportait des lettres par dizaines, lettres de commerçants sur papier à en-tête, lettres.

d'artisans sur feuilles quadrillées, lettres de professeurs, de médecins, d'hommes d'affaires, lettres d'anciens combattants, de veuves de guerre, lettres d'officiers, de femmes, de cultivateurs, d'étudiants, lettres de syndicats ouvriers, représentant des milliers et des milliers d'adhérents. En toutes, les mêmes phrases revenaient : Enfin ! Voilà une parole de bon sens !... Enfin ! Quelqu'un a le courage de dire la vérité ! Enfin ! il est question que ce cauchemar disparaisse ! Enfin un homme se lève pour défendre les hommes !

Il reçut aussi quelques avertissements alarmés : « Vous roulez sur la pente fatale ! » ou bien : « Achille reprit son armure pour venger la mort de Patrocle. Allons-nous laisser la nôtre sous la tente et courir dans les bras de la hideuse Germania ? » Ou encore : « Prenez garde ! Ils mentent toujours ! », éternelle antienne, qu'on se transmet de confiance, après l'avoir recue, flambeau sans lumière de la course au malheur... Quelques-unes de ces lettres étaient d'une écriture tremblée où se devinait la main d'un vieillard condamnant au risque de mort des hommes de vingt ans. Il y eut des pages où s'étalait l'insulte : « Va-t-en chier en Bochie ! Vendu ! » Même, une enveloppe arriva, contenant une feuille innomablement souillée.

Yvonne s'indignait de ces manifestations

patriotiques. Mais Réal lui enseignait l'indulgence avec laquelle il convient d'accueillir la réaction du public envers toute idée à laquelle il n'est pas encore accoutumé.

Un groupe de jeunes libertaires vint proposer à Réal de fonder et de présider une ligue d'*Union européenne* de tous les esprits résolus à créer une *Fédération des soldats de la Paix*, dont les membres, anciens combattants, auraient pris l'engagement d'observer, en cas de guerre, leur double devoir envers la patrie et envers l'humanité. Ainsi, des millions d'hommes valides feraient serment de ne pas se laisser engager dans le massacre avant qu'un tribunal arbitral, formé de mobilisables appartenant à tous les peuples, n'eût reconnu le conflit inévitable. Ils avaient choisi pour devise : *Si vis pacem, age pacem*. Vivement combattus par les coalitions des conservateurs, ils souhaitaient que l'autorité de Réal, maintenant éclatante, fût l'honneur de leur entreprise.

Réal refusa. Il n'avait plus d'ambition. Il jugeait que la maturation de cette idée ne pouvait pas être l'œuvre d'un parti. Maintenant qu'elle s'était élevée au-dessus des mauvaises herbes étouffantes, maintenant qu'à la chaleur des consciences affranchies elle allait prendre chaque jour des forces nouvelles, pourquoi en faire un étendard de luttes sociales ? La vérité,

quand elle éclate enfin, trouve sans violence le chemin de tous les cœurs.

Parfois Yvonne était reprise de scrupules.

Elle lui disait :

— Les hommes ne resteront-ils pas toujours envieux et querelleurs ?

— Hélas, oui — répondait-il. — Mais désormais la nature des conflits ne sera plus la même. Jusqu'ici, ils avaient lieu sur un plan horizontal. Maintenant l'instinct combatif s'exercera sur un plan vertical. La lutte universelle des classes remplacera la lutte fragmentaire des nations. Ah ! Combien elle serait vite désenvenimée, si tous les biens détruits par la guerre, si tous les milliards dépensés pour la guerre, étaient consacrés à l'amélioration de notre pauvre destinée... Et puis pensez donc ! La grande révolution française a causé au plus quatorze mille morts, le bilan d'une mince offensive entre les offensives... Quel progrès, un retour à ces massacres-là !

Un jour qu'Yvonne et Réal avaient déjeuné chez M^{me} Varavère, durant un de leurs séjours à Paris, ils passèrent devant les Invalides.

— Croiriez-vous que je n'y suis jamais entrée ! — dit Yvonne.

— Pas possible !... Mais il le faut... Maintenant que nous sommes devenus des provinciaux, notre devoir est de connaître enfin Paris !

Ils parcoururent les salles du Musée, pleines d'armes et d'uniformes.

— C'est joli — disait parfois Yvonne, devant un mannequin chamarré.

Ils lisaient ensemble les inscriptions. Ils considéraient les vitrines avec une curiosité triste, moins sensibles au pittoresque des plumets, des buffleteries, des sabretaches, des schapskas, qu'au souvenir des drames auxquels ces vieilles choses avaient été mêlées.

Puis ils parvinrent au sépulcre impérial. Côte à côte, accoudés, ils contemplèrent, au fond de la crypte, le sarcophage. C'est là qu'il est veillé par douze victoires de marbre aux larges ailes. Parmi les lauriers de la mosaïque on peut lire : Iéna, Friedland, Marengo, Austerlitz, Rivoli, Wagram... Des drapeaux, prisonniers encore de ce grand trépassé, pendent autour de lui, dans cet air immobile de tombeau.

En se retournant, ils aperçurent autour de la chapelle d'autres drapeaux encore, des centaines de drapeaux.

Percés par la mitraille, déchiquetés en des corps à corps, noircis aux fumées des canonnades, et, depuis, rendus par le temps couleur de rouille, de toile d'araignée et de feuille morte, ces lambeaux de soie s'alignent lugubrement. Drapeaux autrichiens où l'on discerne encore les triangles de la bordure, drapeaux russes où sub-

siste la forme d'un aigle, drapeaux turcs terminés par un croissant terni, drapeaux espagnols dont l'or et la pourpre se sont salis, drapeaux oubliés, symboles de patries disparues, drapeaux d'alliés devenus des adversaires, combien ils ont fait battre de cœurs, quand leur éclat se déployait, parmi des rangs de baïonnettes ! Combien d'hommes sont morts le visage tourné vers eux ! Et voilà qu'ils ne sont plus à présent que les souvenirs de massacres issus les uns des autres, les spectres de gloires superflues, et que là-haut leurs couleurs s'éteignent peu à peu, confondues dans la poussière...

Quand ils sortirent, Yvonne dit lentement :

— Tous ces drapeaux, tous ces drapeaux...
Que de larmes ils représentent...

— Oui — répondit-il. — Et maintenant, maintenant...

Elle demanda :

— Mais contribuer à diminuer l'idée de Patrie, n'est-ce pas, pour le peuple qui en prendra l'initiative, subir un risque grave, se vouer à un destin périlleux ?

— La France — répondit Réal — a droit déjà à la gratitude du monde entier pour avoir, la première, éveillé dans les consciences l'idée de la liberté. Elle est comme un poste d'écoute des vérités qui grandissent. C'est là sa gloire. C'est là sa mission. Va-t-elle y faillir ?

Yvonne insista :

— Un jour viendra-t-il vraiment où les hommes feront enfin un musée de la guerre pour y montrer ce qu'étaient les canons, les fusils ?

— Mais oui, ce temps viendra. La Patrie, telle que la conçoivent les esprits restés barbares, est le dernier des Dieux qui exigent des offrandes humaines. Elle disparaîtra comme ont disparu tous les autres dieux sanguinaires. Oui, un temps viendra où l'on conservera des canons comme on conserve aujourd'hui les anciens instruments de torture, où l'on parlera des passions dont les drapeaux étaient les symboles comme on parle aujourd'hui de l'Inquisition ou des persécutions païennes. Ces drapeaux, ils ont enthousiasmé les âmes. Aussi méritent-ils le respect. Ils ont inspiré la Foi. Aussi ont-ils droit à ce linceul de pourpre où les fils respectueux doivent ensevelir les croyances paternelles. Mais le désir de bonheur remplacera le désir de gloire. Et nous sommes à l'aurore de ce nouvel idéal humain. Un premier rayon sortira peut-être de cette guerre qui n'a ressemblé à aucune autre et qui a secoué la vieille Europe jusque dans ses profondeurs... Oui, de l'excès même des souffrances endurées va naître, après les dernières secousses que nous subissons encore, un immense besoin d'harmonie...

— Heureux temps! — dit-elle. — Mais si lointain...

— Est-ce une raison pour ne pas le préparer? Qu'est-ce que la pauvre existence de chacun de nous? N'attendons pas de voir se réaliser sous nos yeux les grands progrès à venir. Contentons-nous d'y participer dans notre petite mesure. Travaillons comme l'ouvrier du moyen âge, humblement dévoué à la construction d'une cathédrale que sa postérité verrait s'achever dans le ciel. Soyons, sans espoir de récompense, par amour du bien et du juste, ces hommes de bonne volonté dont les efforts successifs édifieront la Paix du monde.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Cette liste bibliographique — que je m'excuse de présenter fort incomplète — a pour objet d'exprimer mes remerciements aux écrivains dans les œuvres desquels j'ai relevé des documents ou étudié des idées.

Les chiffres placés, quand il y a lieu, à gauche des ouvrages mentionnés indiquent les pages des Drapeaux où j'ai reproduit des statistiques, cité des faits, exposé des doctrines empruntés à ces ouvrages.

A

- II. — 150 à 152. AGATHON : *Les jeunes gens d'aujourd'hui*. (Plon, 1913.)
E. ALLARD : *La Patrie devant les Sans-Patrie*. (Paris, 1906.)
CH. D'ALMERAS : *Pourquoi il faut haïr l'Allemagne*. (A. Michel, 1918.)
- I. — 161 à 170. N. ANGELL : *La Grande Illusion*. (Hachette, 1910.)
N. ANGELL : *Le Chaos européen*. (Grasset, 1920.)
- II. — 31 à 42. *Annuaire statistique de la France*. (Publié par le ministère du Travail.)
- I. — 101 à 119. Anthologie du bourrage de crânes. (Publié par le journal *Bonsoir*.)
- II. — 142 à 167. G. ARNOULT : *Les Origines historiques de la guerre* (B. Levrault, 1915.)
- II. — 66 à 71. B. AUBERT : *La folie franco-allemande*. (Flammarion, 1914.)
Octave AUBERT : *Comment former le citoyen français*. (Nathan, 1912.)

B

BAGHEOT : *Lois scientifiques du développement des nations*.

- I. — 54 à 62. H. BARBUSSE : *Le Feu*. (Flammarion, 1916.)
- I. — 267. H. BARBUSSE : *La lueur dans l'abîme*. (Clarté, 1920.)
- M. BARRÈS : *Au service de l'Allemagne*.
- M. BARRÈS : *La Terre et les morts*. (Paris, 1899.)
- BERTHELEMY : *La patrie française*. (Paris, 1887.)
- I. — 191 à 204. BEAUREPAIRE : *Le patriotisme en Normandie*. (Caen, 1904.)
- II. — 39 à 41. DR. J. BERTILLON : *La dépopulation de la France*. (Alcan, 1911.)
- E. BECQUÉ : *L'internationalisation des capitaux*. (Montpellier, 1912.)
- II. — 75 à 86. BERGER : *La nouvelle Allemagne*. (Grasset, 1916.)
- II. — 33 à 37. G. BLONDEL : *La France et le marché du monde*. (Paris, 1901.)
- H. BLONDEL : *Patriotisme et morale*. (Giard et Brière, 1903.)
- BOCQUILLON : *La crise du patriotisme*. (Vuibert, 1905.)
- II. — 93 à 116. BOUBÉE : *Parmi les blessés allemands*. (Plon, 1916.)
- II. — 154 à 162. G. BOURDON : *L'énigme allemande*. (Plon, 1913.)
- J. BOURDEAU : *Poètes et humoristes de l'Allemagne*. (Hachette, 1906.)
- II. — 72 à 78. E. BOVET : *Le premier pas à faire*. (Wissen und Leben, 15 sept.) (Zurich, 1920.)
- I. — 246 à 267. F. BRUNETIÈRE : *L'Idée de Patrie*. (Hetzl, 1897.)
- II. — 39 à 41. *Bulletin de l'Alliance nationale contre la dépopulation*.

C

- II. — 143 à 148. CARNAIX : *Le duel anglo-allemand*. (Paris, 1909.)
- I. — 246 à 267. CARO : *L'Idée de Patrie*.
- CHOISY : *Chez nos ennemis, à la veille de la guerre*. (Plon, 1915.)

D

- I. — 70 à 84. F. DELAISI : *La démocratie et les financiers.* (*Guerre sociale*, 1911.)
- I. — 238 à 242. F. DELAISI : *L'Eglise et l'empire romain.* (Paris, 1904.)
- II. — 143 à 148. F. DELAISI : *La guerre qui vient.* (Paris, 1911.)
- II. — 67 à 71. F. DELAISI : *La force allemande.*
- II. — 142 à 167. DUMARTIAL : *Les responsabilités de la guerre.* (Paris, 1920.)
- II. — 37. A. DEMANGEON : *Le déclin de l'Europe.* (Payot, 1920.)
- E. DENIS : *La guerre.* (Delagrave, 1915.)
- II. — 188 à 192. PH. DESCHAMPS : *Le plus grand crime de l'univers.*
- P. DESCHANEL : *Les commandements de la Patrie.* (B. Levrault, 1917.)
- II. — 30. P. DOUMER : *Le livre de mes fils.*
- Lieutenant-colonel DRIANT : *Vers un nouveau Sedan.*
- DUGAST : *Patriotisme et iniquités sociales.* (Giard, 1900.)
- G. DUHAMEL : *La vie des martyrs.* (*Mercur de France*, 1919.)
- II. — A. DUPOUY : *France et Allemagne.* (Delaplane, 1913.)
- G. DUPIN : *La guerre infernale.* (Société mutuelle d'édition, 1920.)
- V. DURUY : *Ecole et Patrie.* (Hachette.)

E

L'Économiste européen. (1913.)

L'Économiste moderne. (1908 à 1910.)

F

- I. — 246 à 267. E. FAGUET : *De l'Idée de Patrie.* (Société d'impression et d'édition, 1913.)
- E. FAGUET : *Le Pacifisme.*
- J. FINOT : *Civilisés contre Allemands.* (Flammarion, 1915.)

FLACH : *Essai sur la formation de l'esprit public allemand.* (Sirey, 1916.)

- I. — 236 à 242. — FREMONT : *Religion et patriotisme.* (Berche, 1898.)

G

Capitaine GRAVET : *La destruction de la Patrie.* (G. Kleider, 1904.)

- II. — 75 à 86. P. GENTIZON : *L'Allemagne en République.* (Payot, 1920.)
 II. — 94 à 113. R. GILLOIN : *Idées et figures d'aujourd'hui.* (Paris, 1919, Grasset.)
 II. — 149. CH. GIDE : *Les dépenses militaires antérieures à la guerre.* (Nîmes, 1916.)
 U. GOHIER : *L'armée contre la nation.*
 R. de GOURMONT : *Le joujou patriotique.* (Mercure de France, mars 1891.)
 I. — 246 à 267. GOYAU : *L'Idée de Patrie.* (Perrin, 1902.)
 GRAVEREAUX : *Patriotisme et militarisme.* (Paris, 1913.)
 A. GUILLAND : *L'Allemagne nouvelle et ses historiens.* (Alcan, 1900.)
 I. — 111. DR. GRAUX : *Les Fausses nouvelles de la grande guerre.* 6 volumes. (Ed. française illustrée, 1919.)

H

- G. HENRY : *Où va l'Allemagne.* (Paris, 1913.)
 I. — 191 à 204. G. HERVÉ : *Histoire de l'Europe.*
 I. — 246 à 267. G. HERVÉ : *Leur Patrie.* (Paris, 1906.)
 G. HERVÉ : *L'internationalisme.* (Paris, 1910.)
 I. — 200 à 202. HOUSSAYE : *1814.* (Paris.)
 II. — 125. V. HUGO : *Le Rhin.* (Paris, 1844.)
 J. HURET : *Berlin.* (Fasquelle, 1909.)
 J. HURET : *Rhin et Westphalie.* (Fasquelle, 1907.)
 J. HURET : *De Hambourg aux marches de Pologne.* (Fasquelle, 1908.)
 J. HURET : *La Bavière et la Saxe.* (Fasquelle, 1911.)

J

- I. — J. JAURÈS : *Patriotisme et internationalisme*. (Paris, 1903.)
 J. JAURÈS : *La protestation du droit*. (Librairie de l'Humanité, 1911.)
- I. — 70 à 73. R. DE JOUVENEL : *La République des camarades*. (Grasset, 1914.)

K

- II. — 141 à 167. KAUTSKY : *Qui a déclanché la guerre mondiale ?* (Costes, 1921.)
- II. — 61 et 62. J. KEYNES : *Les conséquences économiques de la paix*. (*Nouvelle Revue française*, 1920.)

L

- I. 149 à 154. P. LACOMBE : *La guerre et l'homme*. (Société nouvelle d'édition, 1903.)
 Dr. LAGNEAU : *Conséquences démographiques de la guerre*. (Paris, 1892.)
 LANGEVIN : *L'Allemagne et la France*. (Picard, 1903.)
- I. — 161 à 170. E. LANGLOIS : *La guerre inutile*. (Paris, 1890.)
- I. — 133 à 138. A. LATZKO : *Hommes dans la guerre*. (Traduction Magdeleine Marx.) (Flammarion, 1920.)
- II. — 168. H. LAVEDAN : *Bon an, mal an*. (Paris, 1906.)
 E. LAVISSE : *Pourquoi nous nous battons*. (Paris, Levrault, 1917.)
- I. — 246 à 267. L. LEGRAND : *L'Île de Patrie*. (Hachette, 1897.)
- I. — 70 à 85. LYSIS : *Contre l'oligarchie financière*. (A. Michel, 1910.)
 L. LE FOYER : *Patriotisme et civisme*. (Nîmes, 1903.)
 LEROY-BEAULIEU : *La Patrie française et l'internationalisme*. (Paris, 1897.)
- II. — 87 à 89. MAXIME LEROY : *L'Alsace-Lorraine, porte de France, porte d'Allemagne*. (Paris, 1914.)

- MAXIME LEROY : *Lettres à tous les Français*.
(Paris, 1915.)
- LICHTENBERGER : *L'Allemagne moderne*.
(Plon, 1907.)
- II. — 39 à 41. LICHTENBERGER : *Ligue contre la dépopulation*. (Tracts divers.)
- LICHTENBERGER : *Livres diplomatiques*
(blanc, gris, jaune, etc.).
- I. — 188, 189, 233. LORULOT : *L'Idole Patrie*. (Lens, 1907.)
- LETOURNEAU : *La guerre dans les diverses races*.
PAUL-LOUIS : *Le bouleversement mondial*.
(Alcan, 1920.)

M

- II. — 124. G. de MAUPASSANT : *Sur l'eau*.
- II. — 87 à 89. A. MAUROIS : *Les bourgeois de Witzheim*.
(Grasset, 1920.)
- J. MARIELD : *Patriotisme toujours...* (Paris,
1889.)
- B. MALON : *L'Internationale*.
- II. — 70 et 71. E. MILHAUD : *Les fermiers généraux du rail*. (Grasset, 1920.)
- Lieutenant-colonel MONTAIGNE : *Vaincre*.
(Paris, 1913.)
- I. — 72, 73. A. MORIZET : *La Presse moderne*. (Paris,
1912.)
- H. MOYSSET : *L'esprit public en Allemagne*.
(Alcan, 1911.)

N

- I. — 246 à 267. A. NAQUET. *L'humanité et la Patrie*. (Stock,
1901.)
- II. — 39 à 41. A. NAQUET : *Dépopulation. Temps futurs*.
(Paris, 1900.)
- NOVICOW : *La critique du darwinisme social*. (Alcan, 1910.)
- NOVICOW : *La guerre et ses prétendus bienfaits*. (Colin, 1894.)
- NOVICOW : *La lutte entre les sociétés humaines*. (Alcan, 1904.)

P

- II. — 39 à 41. E. PICARD : *Comment combattre la dépopulation.* (Paris, 1917.)
- II. — 65 à 75. A. PINCAUD : *Le développement économique de l'Allemagne.* (Berger-Levrault, 1916.)
- II. — 153. F. PONCET : *Ce que pense la jeunesse allemande.* (Alcan, 1919.)
- I. — 246 à 267. F. de PRESSENSÉ : *L'Idée de Patrie.* (Paris, 1902.)
Le Progrès civique. (Toute la collection.)

R

- P. RENAUDEL : *Pour la paix des peuples.*
 (Librairie de l'Humanité, 1919.)
- II. — 38 et 39. J. REINACH : *L'Alcool.* (Fasquelle.)
- I. — 238-239. E. RENAN. *Les Apôtres.*
- I. — 250. E. RENAN : *Discours et conférences.*
- I. — 238. E. RENAN. *Marc Aurèle.*
 Ch. RICHET : *Le passé de la guerre et l'avenir de la paix.* (Ollendorff, 1907.)
 Ch. RICHET : *La guerre et la paix.* (Schlie-
 scher, 1899.)
 Ch. RICHET : *L'Homme stupide.* (Flamma-
 rion, 1919.)
- II. — 93 à 113. J. RIVIÈRE : *L'Allemand.* (*Nouvelle Revue française*, 1918.)
- II. — 15 à 17. Dr. ROMMEL : *Au pays de la revanche.* (Genève, 1886.)
 F. de ROUSIERS : *La lutte commerciale actuelle.* (Paris, 1907.)
- I. — 238 à 242. Abbé ROUZIC : *Théologie de la guerre.* (Bloud, 1916.)

S

- II. — 245. J. SAGERET : *Philosophie de la guerre et de la paix.* (Alcan, 1919.)
- II. — 143 à 147. CH. SAROLEA : *Le problème anglo-allemand* (Crès, 1915.)

Abbé SAVOYER : *L'origine de quelques idées modernes.* (Paris, 1911.)

- I. — 246 à 267. G. SEAILLES : *Patrie et patriotisme.* (Troyes, 1910.)

P. SEIPPEL : *L'Europe libérée.* (Crès, 1918.)

H. SPENCER : *Principes de sociologie.*

H. SPENCER : *Introduction à la science sociale.*

T

M. TCHERKESOFF : *Précurseurs de l'Internationale.* (Bruxelles, 1879.)

- I. — 238 à 242. L. TOLSTOÏ : *L'esprit chrétien et le patriotisme.* (Paris, 1894.)

TOLSTOÏ : *Lois de l'amour et de la violence.* (Dorbon, 1911.)

TOLSTOÏ : *Plaisirs cruels.* (Fasquelle, 1895.)

V

La Vague (toute la collection).

- I. — 238 à 242. LE P. VAUDON : *Eglise et patrie.* (Patrie, 1901.)

- II. — 45 à 47, 54 à 57. P. VERRIER : *La folie allemande.* (Berger-Levrault, 1914.)

- I. — VIAUD : *Les époques critiques du patriotisme français.* (Bloud, 1910.)

- I. — 246 à 267. VIBERT : *L'évolution de l'idée de patrie.* (Foix, 1905.)

W

H. VERDIER WINTELER : *De la paix et du désarmement.* (Fischbacher.)

- II. — 188 à 192. CH. DE WETT : *Trois ans de guerre.* (Juven.)

X

- II. — 79 à 86. Impressions d'Allemagne. (*Revue de Paris*, 15 juin 1920.)
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
XXIII. — Amoureux ?	5
XXIV. — La douce France.	13
XXV. — La dure vérité.	30
XXVI. — Lettre de Genève.	51
XXVII. — L'innocence française.	59
XXVIII. — Hier et aujourd'hui.	66
XXIX. — Où ils en sont	79
XXX. — Sœurs exilées.	87
XXXI. — Les atouts d'un candidat.	90
XXXII. — Leur âme.	93
XXXIII. — Casse-cou.	117
XXXIV. — Le doute, article de foi.	119
XXXV. — La puissance des bras croisés.	124
XXXVI. — Loin l'un de l'autre.	130
XXXVII. — Responsabilités.	141
XXXVIII. — Atrocités.	168
XXXIX. — Affaire d'honneur.	193
XL. — L'aveu d'Yvonne	205
XLI. — Appartement à louer.	214
XLII. — L'inconnue.	220
XLIII. — Les liens rompus.	227
XLIV. — Par les voies du cœur.	232
XLV. — Le seul chemin.	238
XLVI. — Les Drapeaux.	250
BIBLIOGRAPHIE.	259

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 100 232 8

DERNIERES PUBLICATIONS, DANS LA MEME COLLECTION

	Vol.		Vol.
ACKER (PAUL) Les exilés, roman. Nouvelle édition ill.	1	GYP Le monde à côté, roman (23 ^e mille).	1
ADAM (PAUL) Le lion d'Arras, roman (7 ^e mille).	1	HERMANT (ABEL) La vie à Paris (1918) (3 ^e mille).	1
AICARD (JEAN) , de l'Acad. française Forbin de Solliès, pièce en vers (3 ^e m.)	1	HIRSCH (CHARLES-HENRY) L'enchaînement, roman (3 ^e mille).	1
AJALBERT (JEAN) , de l'Acad. Goncourt Dix années à Malinaison (1907-1917) (3 ^e mille).	1	LATZKO (ANDRÉAS) Les hommes en guerre, traduit de l'allemand par Magdeleine Marx (8 ^e m.).	1
BACHELIN (HENRI) Le belier, la brebis et le mouton, ro- man (3 ^e mille).	1	LEVEL (MAURICE) Le manteau d'Arlequin, roman (4 ^e m.)	1
BARBUSSE (HENRI) Le Feu, roman (320 ^e mille).	1	MACHARD (ALFREDO) Titine, roman (7 ^e mille).	1
BEAUNIER (ANDRÉ) L'amour et le secret, roman (7 ^e m.)	1	MACHARD (RAYMONDE) Tu enfanteras... roman (7 ^e mille).	1
BINET-VALMER La passion, roman (12 ^e mille).	1	MARGUERITTE (LUCIE PAUL) Quand ils n'entendent pas. Dialogues de femmes (5 ^e mille).	1
BOUTET (FRÉDÉRIC) Par-dessus le mur (3 ^e mille).	1	MARGUERITTE (PAUL) , de l'Acad. Goncourt Le sceptre d'or, roman (6 ^e mille).	2
CHÉRAU (GASTON) La prison de verre, roman (10 ^e m.)	1	Jour, roman (65 ^e mille).	2
COLETTE (COLETTE WILLY) L'entrave, roman (25 ^e mille).	1	MARGUERITTE (VICTOR) Prostituée, roman (47 ^e mille).	2
CORDAY (MICHEL) Les feux du couchant, roman (10 ^e m.)	1	MARX (MAGDELEINE) Femme (16 ^e mille).	1
CROISSET (FRANCIS DE) Théâtre.	3	MILLE (PIERRE) La nuit d'amour sur la montagne (9 ^e mille).	1
DAUDET (LEON) , de l'Acad. Goncourt L'amour est un songe, roman (10 ^e m.)	1	MIRBEAU (OCTAVE) , de l'Acad. Goncourt Un gentilhomme, roman (10 ^e mille).	1
DONNAY (MAURICE) , de l'Acad. française La chasse à l'homme, comédie (3 ^e m.)	1	MONTFORT (EUGÈNE) La Chanson de Naples, roman (4 ^e m.)	1
DUVERNOIS (HENRI) Gisèle, roman (6 ^e mille).	1	PETTIT (CHARLES) Le fils du Grand Eunuque, roman chinois (6 ^e mille).	1
FARRÈRE (CLAUDE) La bataille, roman. Nouvelle édition illustrée.	1	PRÉVOST (MARCEL) , de l'Acad. française D'un poste de commandement (12 ^e m.)	1
Les condamnés à mort, roman (20 ^e m.)	1	RACHILDE La souris japonaise, roman (5 ^e m.)	1
FISCHER (MAX ET ALEX) L'amant de la petite Dubois, roman (31 ^e mille).	1	REBOUX (PAUL) Les Drapeaux, roman (5 ^e mille).	1
FLAMMARION (CAMILLE) La Mort et son mystère. I. Avant la Mort (35 ^e mille).	1	Trente-deux poèmes d'amour (4 ^e m.)	2
FLERS (ROBERT DE) , de l'Acad. française La petite table (3 ^e mille).	1	RÉVAL (G.) L'Infante à la rose, roman (5 ^e mille).	1
FOLEY (CHARLES) Pernette en escapade, roman (8 ^e m.)	1	RICHEPIN (JEAN) , de l'Acad. française Les carresses, poésies. Nouvelle édition illustrée.	1
FONCK (RENÉ) , Capitaine pilote aviateur. Mes Combats (13 ^e mille).	1	Theâtre en vers (3 ^e mille).	2
FOUCAULT (ANDRÉ) Christiane ou l'éducation par l'amour, roman (4 ^e mille).	1	ROBERT (LOUIS DE) Réussir, roman (5 ^e mille).	1
FRAPPA (JEAN-JOSE) Les vieux bergers, roman (10 ^e mille).	1	ROSNY AINÉ (J.-H.) , de l'Acad. Goncourt Les purs et les impurs, roman (6 ^e m.)	2
GENEVOIX (MAURICE) La boue (3 ^e mille).	1	ROSTAND (MAURICE) Le cercueil de cristal, roman (20 ^e m.)	1
GÉNIAUX (CLAIRE) ... le sort le plus beau roman (3 ^e m.)	1	SARRAIL (GÉNÉRAL) Mon commandement en Orient (1916-1918) (20 ^e mille).	1
GÉNIAUX (CHARLES) Les musulmanes, roman (3 ^e mille).	1	VALDAGNE (PIERRE) Les bons ménages, roman (3 ^e mille).	1
		VANDÈREM (FERNAND) Le miroir des lettres (2 ^e série: 1919)	1
		ZAMACCOIS (MIGUEL) La dame au rendez-vous (4 ^e mille).	1